

5 cts - NUMERO DE 32 PAGES - 5 cts

Le Samedi

VOL. VIII. No 44
MONTREAL. 3 AVRIL 1897

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

LA VIE DE CAMPAGNE



LES INVITÉS ARRIVENT!...

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25

(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,

No 518 RUE CRAIG, MONTRÉAL

MONTRÉAL, 3 AVRIL 1897

DEVINETTE



—Très bien ! mais où est donc la clarinette ?

PENSÉES D'UN HOMME DE LETTRES

C'est un métier que la littérature, comme celui d'orfèvre. L'esprit, l'érudition, la culture, les dons innés ne suffisent point pour s'improviser homme de lettres. La question n'est pas seulement d'avoir des idées, mais de savoir les présenter: et cela ne s'acquiert que par un travail opiniâtre.

J'ai vu des hommes sans idées, presque sans intelligence, devenir, à force d'exercice, des écrivains convenables, tandis que des êtres supérieurs, mais novices et sans expérience en genre de virtuosité, était incapables, en dépit de l'huile, d'exposer clairement et ingénieusement leurs pensées.

Qui pourra jamais mesurer les tribulations, les souffrances, les agitations, les défaillances, les déboires par lesquelles doit passer un homme de lettres avant de parvenir à se faire lire?... Nul doute que, s'ils étaient connus, la profession trouverait infiniment moins d'amateurs ?

Et combien d'ignorés qui succombent à la peine, qui renoncent à la lutte, sans arriver jusqu'à la terre promise !

Pendant que les autres s'élèvent et se créent une position par la littérature, les autres se rabaissent et se font vilipender. Il ne faut, quelquefois, qu'un bon livre pour atteindre la célébrité et la fortune, comme il n'en faut qu'un mauvais pour vous perdre irrémédiablement.

Dès qu'un auteur a acquis cette réputation, ne fût-ce que par hasard, il peut publier impunément les ouvrages les plus insignifiants et les plus mal écrits. Il sera toujours lu et admiré par les bourgeois et les snobs, c'est-à-dire par le plus grand nombre.

L'erreur de beaucoup d'écrivains de ce temps-ci est de s'imaginer que l'excentricité et l'affectation d'innover peuvent tenir lieu de talent, ils mourront dans cette folie et tomberont à tout jamais dans l'oubli.

Il y a des gens qui n'embrassent la carrière littéraire que pour faire parler d'eux. Ils sont exécrables, mais connus: et c'est tout ce qu'ils désirent.

Dans un temps où tant d'imbéciles écrivent, c'est une originalité, pour un homme d'esprit, que de n'écrire point.

CRYSALE

NUMERO DE PAQUES !

A l'occasion des fêtes de Pâques nous avons décidé de faire sortir un numéro exceptionnel en couleurs à 36 pages.

Le succès qui a accueilli l'apparition de celui de Noël, après tant d'efforts pour réaliser la tâche difficile d'un numéro imprimé en couleurs, sur nos presses et par nos seuls moyens d'action, nous a déterminé à recommencer cette expérience et à offrir à nos lecteurs et abonnés un spécimen plus parfait encore.

Comme d'habitude nous ferons de ce numéro un tirage exceptionnel à 25,000 exemplaires, et afin que ce qui s'est produit pour celui de Noël ne se renouvelle pas, nous prions nos dépôts, tant du Canada que des États-Unis, de nous écrire à l'avance en indiquant la quantité d'exemplaires qu'ils désirent, car nous limiterons strictement le tirage à la quantité indiquée ci-dessus.

VRAIMENT LE MÊME

Bouleau (examinant le parapluie que son ami vient de lui remettre.— Allons donc, Rouleau, ce n'est pas du tout là le parapluie que je vous ai prêté il y a 6 mois !

Rouleau.—Si, c'est lui. Je l'ai fait recouvrir et lui ai fait mettre une nouvelle poignée pour remplacer celle perdue, mais c'est bien le même parapluie.

SON ESPOIR

Bouleau.—Est-ce ici le dépôt de la guérison à grande vitesse pour le... (pas de réclame, mes amis).

Le commis.—Oui, monsieur, c'est ici.

Bouleau.—Alors donnez-moi vite six bouteilles de votre drogue, c'est pour ma femme.

Le commis.—Vous avez sans doute essayé d'autres remèdes avant celui-là ?

Bouleau.—Non. Et ma femme n'est pas malade du tout.

Le commis.—(?)

Bouleau.—C'est tout simplement parce que j'ai vu dans vos annonces : "Je suis une femme toute nouvelle depuis que j'ai pris des (voir plus haut)."

POUR LE BÉBÉ

Le policeman.—Votre Honneur, voilà un homme qui criait et cassait tout avec une hache dans une maison de la rue Panet, je l'ai amené devant vous.

Le Recorder.—Prisonnier, qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

Le prisonnier (humblement).—Votre Honneur, j'essayais de calmer mon bébé qui a mal aux dents et ne veut pas se tenir tranquille.

COUP DE BOUTOIR

Mlle Cinquantans.—J'ai fait prendre mon portrait avec mon gros Saint Bernard, cet excellent Néron ; voulez-vous en accepter une copie ?

Mr Caustic.—Grand merci, mademoiselle, avec plaisir. J'ai toujours admiré les beaux chiens.

UN QUI VOIT DE LOIN



Bébé.—Dis, papa, quand je serai grand est-ce que je porterai des pantalons comme ceux de maman ou comme les tiens ?

TERRIBLE HISTOIRE



I — Crompatack était un gros Allemand qui vint à Montréal pour y assister aux sports d'hiver. Un jour qu'il se livrait aux plaisirs du patinage, il fut agacé à plusieurs reprises par un méchant garçon qui le traita avec la dernière familiarité. II — Crompatack, furieux, se mit à la poursuite de son insulteur et, ayant réussi à le rejoindre,...

UNE PRÉDICTION PAR MOIS

LE BÉLIER

Le Bélier (22 mars au 21 avril) portait la toison d'or. Il engendre l'orgueil, l'estime de soi et les emportements.

Les hommes nés sous cette constellation sont irascibles, prompts, éloquents, studieux. Ils tiennent rarement leur parole.

Les femmes sont jolies, vives, curieuses, friandes, ont une tendance à l'exagération, mentent inconsciemment. Mariées de bonne heure, elles ont beaucoup d'enfants. Leurs maladies habituelles sont les rhumes et les migraines.

MAGE.

SUPÉRIORITÉ DE RACE

Le petit blanc. — Je serai un fou de me battre avec toi, Aaron; si je te collais un poche œil ça ne se verra seulement pas.

Le petit nègre. — Oui, mais moi, ça se verra très bien.

Et il lui administra un superbe *black eye*.

TROP POUR COMMENCER

Elle. — Maintenant que nous sommes fiancés, Georges, je crois que vous pourriez embrasser maman!

Lui (sans enthousiasme). — Pensez-vous que cela soit juste?

Elle. — Comment cela?

Lui. — Dame, d'éprouver mon amour aussi vite que cela.

LA DIFFÉRENCE

Rouleau. — Quelle différence y a-t-il entre la charité et un tailleur?

Rouleau. — (?)

Rouleau. — La première couvre une multitude de péchés et le second une multitude de pêcheurs.

ERREUR DE DIRECTION

La dernière de Calinau. Il avait été très malade et le docteur lui avait prescrit un régime et des remèdes pour prendre chaque jour.

Hier, ce bon docteur vient voir Calinau et le trouve enfoui jusqu'au cou dans une baignoire d'eau froide.

— Etes-vous fou, malheureux, s'écrie le docteur. Où êtes-vous désireux de mourir?

— Non pas, proteste Calinau, mais ne m'avez-vous pas dit en me donnant ce remède: "Prenez-le dans de l'eau froide?"

Le docteur en a été sérieusement malade.

IL N'Y A QU'A LIRE

La dame charitable (à sa fille, en examinant un vieux mendiant). — Je voudrais bien savoir si, réellement, cet homme est sourd, muet et aveugle?

Le mendiant (vexé). — Lisez donc l'écritureau, madame, et vous en serez assurée.

BOUDERIE



Mme Guafon. — Ah! madame Casey, votre petite fille Elisa doit avoir quelque chose ce matin, elle a l'air tout drôle!

Mme Casey. — Ne m'en parlez pas, madame Guafon, elle boude parce que je lui ai refusé une clef afin de pouvoir rentrer quand elle le voudrait, et aussi parce qu'elle veut recevoir ses amis au salon deux fois par semaine et que cela n'importe.



III — ... il le saisit par les pieds et, malgré ses protestations, il l'emporta jusqu'à un étendoir où...
IV — ... il le suspendit comme une simple loque et s'en fut à ses affaires, sans plus se préoccuper du malheureux galopin qu'on a retrouvé huit jours après, raide comme la justice et gelé comme un *ice cream*.
Moralité: Ne persécutez jamais les gros Allemands.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUTS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DVIII

LE PAPILLON

Naitre avec le printemps, mourir avec les roses
Sur l'aile du zéphyr nager dans un ciel pur;
Balancé sur le sein des fleurs à peine écloses,
S'enivrer de parfums, de lumière et d'azur;
Secouant, jeune encor, la poudre de ses ailes,
S'envoler comme un souille aux voûtes éternelles,
Voilà du papillon le destin enchanté:
Il ressemble au désir, qui jamais ne se pose,
Et sans se satisfaire, effleurant toute chose,
Retourne enfin au ciel chercher la volupté!

LAMARTINE.

INSTANTANÉS

XXVIII

CARTHAGE

II — MIDI

'Tout rit, tout chante, tout s'épanouit sous le gai soleil. Un oued, bordé de lauriers roses, descend vers la mer, et on y entend une harmonie de notes claires, qui est le cristal d'une source, ruissellant sur le lit rocaillieux, doré par le soleil.

Dans le labyrinthe des sentiers, zigzags audacieux qui escaladent la montagne, sous les fouillis rutilants des lentisques, on aperçoit, — tels des bolides sur la voix lactée, — de petits points animés, lumineux, qui sont le chatolement des burnous d'arabes dévalant à l'amble de leur mule. Et les misérables guenilleux qui gardent les troupeaux, — objets de dégoût sous un ciel brumeux, — semblent, ici, presque séduisants, grâce au lambeau d'étoffe, rouge ou jaune, qui détonne dans la vive lumière.

L'œil, ravi, suit les gracieuses ondulations de la plaine, steppes de verdure ou gerbes blondes. L'oreille est doucement bercée de la musique du ressac sur les galets blancs, des cris stridents des insectes, des mélodies lointaines des pasteurs avec, presque imperceptible, le bruit de la cité.

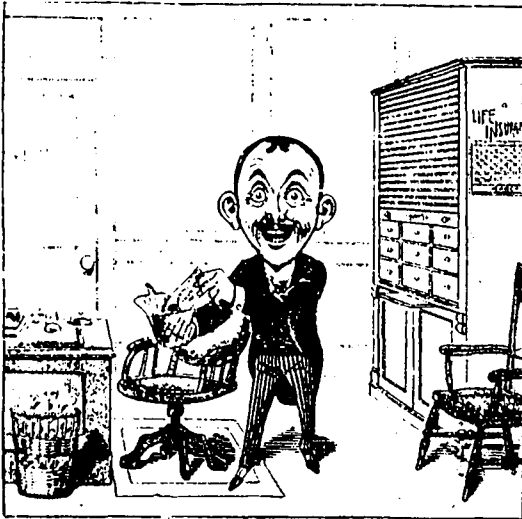
Une odeur indéfinissable, faite de la senteur iodée des varechs, de celle des moissons d'en bas, des bruyères d'en haut.

Et tout cela fondu, en une symphonie étrange, mélange de tout ce qu'a aspiré l'odorat, vu l'œil, entendu l'oreille.

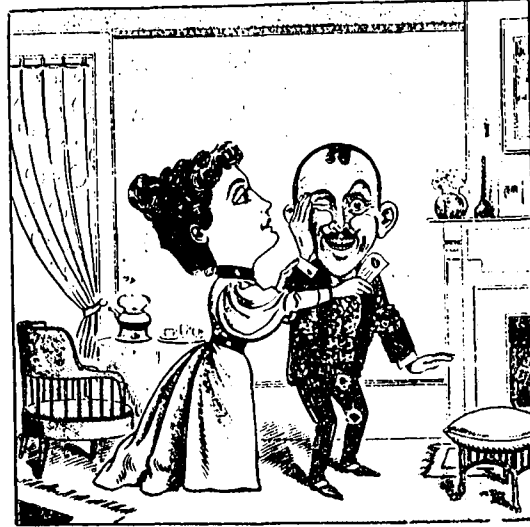
La symphonie de la campagne Carthaginoise!

SILVIO.

UN 1ER AVRIL MOUVEMENTÉ



I
Mr. Duloustic (le 31 mars). — Sapristi ! c'est demain le 1er avril et je n'ai encore préparé aucun tour pour jouer à ma femme. Tiens ! voilà un billet contrefait de \$100, de la banque Sainte-Farce, je vais le lui donner et on aura du fun.



II
Mr. Duloustic (le matin du 1er avril). — Tiens, ma chère Marie, tu m'as demandé de l'argent, la semaine dernière, et je n'ai pu t'en donner. Voilà un \$100 pour toi, fais-en ce que tu voudras.

Madame Duloustic (doucement émue). Oh, mon bon Georges, tu es un gentil petit bonhomme de mari et je te remercie bien.

ÉCOUTEZ BIEN

(Pour le SAMEDI)

A Melle L. D.

L'oiseau gazouille gaiment,
 Près du nid de sa compagne,
 Des airs au refrain charmant
 Répété dans la campagne.

On croirait qu'il ne dit rien,
 Et son chant est un poème.
 Que dit-il ? Écoutez bien !
 Il dit ces deux mots : — Je t'aime.

Le Zéphir en soupirant
 Baise la feuille du tremble,
 Qui sous cet embrassement
 S'émeut... et, timide, tremble.

Le flot qui roule, et descend,
 À l'ombre du vert bocage,
 Elleure bien doucement
 La mousse du frais rivage.

Le papillon sur la fleur
 Voltige, et, bientôt, se pose
 En aspirant la liqueur
 Que la rosée y dépose.

On croirait qu'il ne dit rien ;
 Tout bas, il fait un poème.
 Que dit-il ? Écoutez bien !
 Il dit ces deux mots : — Je t'aime.

X. M.

VIEILLE RUINE

Il y eut un grand émoi, quand, un beau soir, à l'heure de l'absinthe, Fabius fit son apparition à la terrasse du café Louis XIV. Dix mains se tendirent vers lui. Il salua d'un geste ample et s'assit à une table où il reconnut plusieurs copains ayant jadis appartenu aux mêmes concerts.

— Comment ça va, mon vieux Fabius ?

— Y a-t-il longtemps qu'on ne s'est pas vu, tout de même !

— Ah ! ça, d'où sors-tu ?

Assis dans une pose théâtrale, l'air satisfait, Fabius répondait à toutes ces interrogations, se carrant dans son complet anglais à larges rayures, acheté le matin à la Belle Jardinière, et caressant de sa main chargée de bagues, son menton bleu, fraîchement rasé.

Mon Dieu, oui ! c'était lui, Fabius, le beau Fabius comme on disait dans le temps, le beau Fabius, qu'un engagement à Bordeaux avait retenu un an éloigné de Paris.

En avait-il ou de ces succès là-bas ! mais on l'avait surmené, on avait abusé de lui. Ne lui avait-on pas fait reprendre tout le répertoire de Paulus ! Ah ! mais non, on ne l'y repincerait plus !... Sa spécialité, à lui, c'était les imitations dans lesquelles il dépassait Plessis, Dorame, Fusier et tous les autres. Eh bien ! ces idiots de province n'y avaient rien compris ! Il avait dû, pour réussir, se dépouiller de son originalité. Ses triomphes n'avaient pas guéri les blessures faites à son amour-propre et il revenait à Paris, son Paris qu'il ne voulait plus quitter désormais ! L'argent, c'est très beau, mes enfants, mais la gloire !... ça vaut encore mieux. Il allait rendre, cette fois, pour tout de bon, leur Fabius aux idolâtres publics de l'Alcazar ou des Ambassadeurs !



III
Mr. Duloustic. — Tu ne t'imaginerai jamais le bon tour que j'ai joué à ma femme pour son premier avril. Je lui ai donné un faux \$100 pour le dépenser. Elle va faire une tête quand elle le montrera...



IV
 ...Oui, elle n'a jamais soupçonné qu'il était contrefait et... Excuses-moi que je lise ce télégramme.

— Alors, tu as gagné beaucoup d'argent, là-bas ?

— Peu ! ce que j'ai voulu !... Mais je ne serais pas resté un mois de plus dans leur sacrée ville. On se promène dans des rues désertes... moi à qui il faut le bruit des boulevards, les lumières, les terrasses des cafés ouverts jusqu'à deux heures et débordant de monde... ça ne pouvait pas m'aller... je m'embêtais... et d'autant plus que les gons y sont d'un bête... ah ! mes amis ! Ils croient que c'est arrivé.

Et d'un geste qui lui était habituel, Fabius ramenait sur ses tempes légèrement dégarnies, de longues mèches un peu grisonnantes.

Puis il cligna de l'œil à la cantonade et s'abîma dans la confection savante de son absinthe.

Il ne prit congé de ses camarades qu'à sept heures, après avoir promis à l'un d'eux, artiste à la Scala, de le retrouver à la fin du spectacle.

— Eh bien ! vous savez, déclara l'ami qu'il venait de quitter, dès que Fabius eut disparu à l'angle du boulevard, quelle ruine, mes empereurs ! Ce qu'il est décati, depuis un an !

On ne le reconnaît plus ! Ce n'est plus qu'une ride !

— Et malgré ça, il pose encore, riposta un autre. Ah ! c'est sûr ! Il ne se voit pas.

Dans tout le café, c'était la même stupéfaction. Fabius était le cabot de concert réputé pour avoir eu, depuis des années, le plus de succès. On se l'arrachait, jadis. C'était fini maintenant !

Et le comédien remonta le boulevard, un peu triste, car il avait surpris sur le visage de plus d'un habitué du café le petit sourire moqueur qui accueille les épaves.

Depuis qu'il avait remis le pied sur le pavé parisien, il était repris par le regret du temps passé ; dans cette ville où il avait vécu ses beaux jours de triomphe, chaque coin du boulevard, chaque restaurant, chaque café lui rappelait un souvenir.

Et tout cela était fini, bien fini !

Il le sentait, le beau Fabius était mort.

Et il se remémora la fin triste, lamentable, de tant d'anciens camarades, qui, eux aussi, avaient jadis été acclamés, aimés, puis étaient tombés dans le grand trou de l'oubli.

Il mangea peu, dans un restaurant où jadis il trônait et où tout le monde, patron, dame de comptoir, garçons étaient figures nouvelles ; il mangea mal, tourmenté par ses souvenirs, puis, il se rendit à la Scala ; mais au bout d'une demi-heure, il sortit, éterné par les applaudissements dont on saluait ses camarades, agacé de sentir qu'ils ne s'adressaient pas à lui, que jamais plus peut-être il ne serait salué des mêmes bravos enthousiastes, car au fond, sa campagne à Bordeaux avait été déplorable.

Et il enfila de nouveau le boulevard, énérvé, attristé, la mort dans l'âme ; puis, après deux heures de promenade incohérente, lassé, brisé il rentra dans son hôtel et là, seul dans sa triste chambre, il pleura sur lui-même, sur ce débris de ce qui avait été le beau Fabius. PARISIEN.

UN 1ER AVRIL MOUVEMENTÉ — (Suite)

UN 1ER AVRIL MOUVEMENTÉ — (Fin)



V

— Ah, tiens, de ma femme. Qu'est-ce que c'est ? Ah, sapristi de sapristi !... "J'ai été arrêtée pour avoir passé un billet contrefait ; viens me réclamer au poste de police No 4.



VI

Le Recorder. — Pas d'explications, monsieur, cette dame a été prise sur le fait et je suis obligé de la condamner ; cependant, par égard pour ses antécédents et les vôtres, je ne la condamnerai qu'à \$100 et un mois, ou 100 autres piastres.
Mme Duloustic (pleurant). — Hi... Hi...
Mr Duloustic (qui ne rit plus du tout). — Voici \$200, Votre Honneur. Mais ce qu'il faisait une tête !

AVRIL

Le soleil resplendit à travers le feuillage ;
 Là, sur une pervenche il glisse en amoureux
 Pour mettre sur son front un baiser, doux glanage
 Qui trouble le sommeil de la belle aux yeux bleus.
 Avril, avec amour, dans les vieilles chaumières
 Met un peu de gaieté. Chaque cœur en tremblant
 Pour le retour d'avril ébauche des prières
 Où se mêlent le rêve et l'espoir consolant.
 Il tresse à l'amoureuse une couronne blanche
 Et pour elle il fleurit l'église et son autel
 Où les jeunes époux, le matin du dimanche,
 Viennent s'agenouiller aux pieds de l'Éternel.

HENRY VERDUN.

COMMENT ON VA AU CERCLE

Il vient d'en arriver une rude à mon excellent ami B... et je m'en vais vous conter ça, tout chaud.

I. était tranquillement, hier soir, en train de lire son journal, quand madame, agacée sans doute de ce que, absorbé dans la lecture, il ne lui disait rien lui demanda :

"Y a-t-il quelque chose de nouveau ce soir ?

— Non, répondit évasivement l'ami B...

— Rien, alors je trouve que tu monopolises un peu trop une feuille où il n'y a rien, passes là moi voir si j'y trouve, moi, quelque chose.

B... désagréablement rappelé aux convenances, sourit le plus amicalement qu'il put et dit :

— Tiens, voilà quelque chose qui t'intéressera. C'est un homme de New-York qui, refusant de payer les funérailles de sa femme est poursuivi par l'entrepreneur des pompes-funèbres.

La Cour, naturellement, décide que le mari doit payer. Mais que pensez-tu de cela ? Mettre en Cour une pareille cause.

— Je pense que cet homme est un goujat, dit madame B... et qu'il devrait avoir honte de lui-même.

C'est ce que je pense aussi, répondit B... Un homme qui ne veut pas acquitter le prix des funérailles de sa femme, jamais pensé qu'il aurait été enchanté de...

— Tu dis ? interrogea madame.

— Je dis... non... je veux dire... tu sais bien ce que je veux dire, voyons. Qu'il devait considérer comme un devoir sacré de donner à sa femme des funérailles respectables et les payer gaiement...

— Voyons, auriez-vous, M. B... l'intention de dire que vous, par exemple, vous seriez enchanté de payer mes funérailles...

— Allons, Marie, ça n'est pas ça que j'ai dit. Tu dois comprendre, ma chère...

— Je comprends parfaitement, M. B... vous dites que vous seriez enchanté de me voir morte et que vous paieriez, vous, gaiement... le coût de mes funérailles. Ce sont bien vos propres paroles : enchanté, ... gaiement... eh bien, moi je dis que vous êtes un monstre, un sans cœur, un...

— Oh, voyons, Marie, protesta l'infortuné B... tu sais très bien ce que j'ai dit et ce que j'ai voulu dire et si tu n'étais pas toujours prête, en tous temps, à trouver une occasion de me quereller...

— Inutile d'essayer de vous défendre, monsieur, d'abord vous n'en êtes pas capable. Vous avez dit, bien dit, intelligiblement dit qu'un homme devait être enchanté de voir mourir sa femme et payer gaiement ses funérailles. C'est bien ça que vous avez dit... (Pleurant.) En voilà assez pour qu'une honnête femme ait envie de se suicider et si ce n'était que je sau-

rais vous donner trop de satisfaction, je le ferai de suite. (Sanglotant.) Ah pourquoi ais-je jamais épousé un misérable de ton espèce ? Un homme qui n'a qu'un seul désir de me voir morte pour payer gaiement mes funérailles. (Elle éclate).

— A ce point-là, me dit B... j'ai jugé prudent de prendre mon chapeau, mon pardessus et de filer au cercle."

KADIO.

L'EXPLICATION

Lui (d'un air navré). — Oh Héloïse ! que vous ai-je donc fait ?

Elle — Rien, mon ami.

Lui — Ce matin vous n'avez pas répondu à mon salut et, encore à présent, vous êtes assise là, sans bouger.

Elle. — J'ai le torticolis, Georges.

LUNE DE MIEL

Elle. — Il me semble que pour aller à ce village le chemin est bien rapide. Ne pourrais-tu pas louer un âne pour me porter ?

Lui (tendrement). — Appuie-toi sur moi, Victorine.

LA CONTRIBUTION DE BAPTISTE

Le curé. — Mon vieux Baptiste, il y a un trou à la toiture de l'église et la pluie tombe par là. Je suis en train de collecter quelque argent pour faire faire les réparations. Que vas-tu me donner, toi ?

Baptiste. — Oh, tous mes services, Mr le curé.

Le curé. — Comment, tes services ? mais tu n'es ni charpentier ni couvreur, mon pauvre ami.

Baptiste. — Non ; mais s'il pleut dimanche, je puis très bien monter sur la toiture et m'asseoir sur le trou.

CE QU'IL SERAIT

Elle. — Je voudrais bien savoir ce que tu serais maintenant, sans mon argent.

Lui (avec un soupir). — Un bienheureux célibataire.

La propreté de la tête est une des causes de la beauté de la chevelure. Si on y ajoute de fréquentes applications du Rénovateur des Cheveux, de Hall, on assurera leur beauté naturelle.

Les Derniers Perfectionnements au Square Vigé



Tante Penoute. — Dis donc, Joé, pourquoi tous ces grillages là ? Nous en avons déjà vu plus d'une douzaine, ici !

Oncle Penoute. — Je te parie que c'est pour chauffer le carré qu'ils ont placé ça ! Bonté du ciel, je voudrais bien savoir ce qu'ils pourront bien faire après ça. On finira par en plus mourir, Josette.

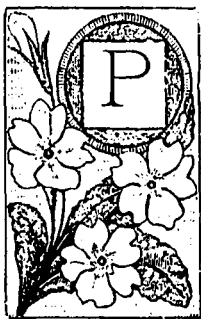
PRENEZ L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ DU DR FRED. J. DEMERS,

contre les Maladies Nerveuses et propres à la femme, la Fatigue ou Épuisement Cerebral, Idées Fixes, Scrupules, Débilité Générale. Voir l'annonce.

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



UN MARIAGE A BICYLETTE.



PARIS vient de posséder dans ses murs ce qu'on nous permettra d'appeler "une noce à vapeur". C'est dans le 17^e arrondissement de la grande ville que s'est passé la chose.

La mairie, qui avait beaucoup de mariages sur la planche, avait fait distribuer des numéros d'ordre et la noce qui nous intéresse avait reçu le No 7.

Le samedi, à 11 heures sonnant, elle entrait dans la cour d'honneur de la mairie. En tête, la voiture à pétrole de la mariée, un superbe landau fermé, dont les lanternes étaient cravatées de moire blanche. A la suite de l'automobile, les invités, vulgairement

trainés, eux, par des carrosses de louage attelés de maigres rossinantes.

Cette noce était celle de Mlle Louise Poinot et de Mr Minier, sculpteur.

Salut à ces progressifs fin-de-siècle.

Après Paris, Londres nous présente une noce à bicyclettes avec cette particularité que la machine destinée aux mariés était double et du modèle dit "Sociable".

Dimanche, — nous dit un correspondant, — il y a quinze jours de cela, on pouvait voir, arpentant Regent Street, une noce pas banale du tout. En tête, le marié en rédingote et chapeau de soie, la mariée en robe blanche, souliers blancs, voile et couronne de fleurs d'oranger, tel le costume adopté en France pour les mariages. Tous deux, montés sur un "Sociable", pavoisé, pour la circonstance, de rubans blancs et de boutons de fleur d'oranger et pédalant ferme, suivis des demoiselles et garçons d'honneur et de toute la noce, vieux et jeunes, grimpés sur des bicyclettes de tous modèles.

L'heureux couple, Mr Achille de Gasperi et Mlle Emilie Pappacena, tous deux de nationalité italienne, se rendaient à la petite église de Notre Dame de France, à Leicester Place.

La mariée était charmante; de blonds cheveux, de la grâce à en

revendre et une crânerie tout à fait piquante sur son "équipage" peu commun.

La cérémonie terminée, on réenfourche les "bécânes" et voilà la noce, une vraie noce cosmopolite si on en juge par les nombreux idiomes qui y étaient parlés, qui suit Picadilly, St James Street, Pall Mall et Haymarket, jusqu'au restaurant de la Comédie où chacun allait festoyer.

Jamais Londres n'avait assisté, un dimanche matin surtout, à un aussi étonnant spectacle.

Que les jeunes demoiselles à marier, ainsi que celles aspirant au poste envié de demoiselle d'honneur, se mettent, sans plus tarder, à prendre des leçons de bicyclette, car l'usage va bientôt s'imposer de se servir, pour tous les actes de la vie, de la "petite fée d'acier".

Les lecteurs nous sauront probablement gré, puisque nous sommes, jusqu'aux yeux, dans l'automobilisme et dans le cyclisme, de leur présenter une jeune personne qui, vraisemblablement, détient le record de la petitesse dans le cyclisme du monde entier. Elle répond au nom de "Mite", est âgée de deux ans et demi et pédale déjà comme père et mère. C'est sur une minuscule machine dont les roues mesurent 12 pouces de diamètre et qui ne pèse que 9 livres ! que Mite étonne tous ceux qui sont admis à la contempler.

Si jeune et déjà bicycliste, aurait dit Hervé, le joyeux auteur du Petit Faust.

Ne quittons pas la bicyclette sans parler des courses de taureaux qui ont eu lieu à Madrid, le mois dernier, courses dans lesquelles les picadors étaient, au lieu de l'être sur les lamentables rosses ordinairement employées à cet usage, juchés sur des bécânes (toujours !) duement décorées de rubans.

Les philanthropes américains qui, chaque jour, épiloquent sur la férocité espagnole, voire même sur la cruauté des populations du midi de la France et sur leurs courses de taureaux, vont avoir gagné un point puisque, grâce aux picadors à bicyclette, un des plus répugnants détails de ces courses, l'éventrement probable du cheval, sera remplacé par un déchiquetage en règle de la bécâne. Il est vrai qu'il restera le taureau, fort malmené dans ces joutes barbares, mais ceux qui, volontiers, paient \$40 pour voir deux brutes humaines se marteler la figure à coups de poing, feront bien cette légère concession aux mœurs routinières de leurs frères ultra-océaniques.

Mais revenons à nos moutons ou plutôt à nos tauradors.

Le matador Rodriguez et le picador Badila étaient en présence du taureau, un jeune et fier animal que les banderillos avaient garni d'une crinière de leurs dards acérés, quand tout à coup le taureau s'élança sur Badila



LA PLUS PETITE CYCLISTE DU MONDE.



COURSES DE TAUREAUX A MADRID.

qui, avant qu'il ait pu ou se servir de sa lance ou faire évoluer sa machine, est soulevé ainsi que celle-ci et jeté en l'air par les puissantes cornes de l'animal.

C'est l'épisode que représente notre dessin.

Heureusement pour Badila, retombé à peu près sur ses pieds, que le taureau s'acharna après le bicyclette si bien que, coiffé d'une roue, les pieds de derrière empétrés dans l'autre, les matadors eurent le temps d'accourir et d'attirer sur eux l'attention de l'animal en fureur pendant que le picador désarçonné regagnait, tant bien que mal, un poste moins dangereux.

Mais que dites-vous de cet envahissement du bicyclette, partout, dans tous les pays, dans tous les actes de notre existence ?

* *

Qui n'a entendu parler du Mont Saint-Bernard et du couvent célèbre où de courageux moines, aidés de bons et honnêtes chiens dont la race est répandue sur le globe entier, recherchent les infortunés voyageurs égarés dans les neiges ?

C'est d'un accident qui aurait pu avoir les plus terribles conséquences que nous allons parler ici.

Vers le printemps, l'élévation de la température fait se détacher, du sommet des montagnes enneigées, d'énormes masses connues sous le nom d'avalanches. Rien ne peut résister à ces terribles éboulements qui, faisant "la pelote de neige", roulent, s'augmentant de tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage pour s'abattre enfin, comblant les vallées, engloutissant quelque fois plusieurs centaines de maisons.

C'est une de ces avalanches qui vient de fondre sur l'hospitale maison et qui en a détruit une partie, l'aile gauche, démolissant aussi, presque complètement, l'antique temple roman vieux de dix siècles.

Au moment de l'accident, les moines étaient au réfectoire et rien ne leur pouvait faire prévoir le danger terrible qui les menaçait.

Personne, heureusement, ne se trouvait dans l'aile gauche du bâtiment, mais tout fut enseveli sous une im-

mense masse de neige et ce n'est qu'au prix d'efforts redoublés que les religieux purent pratiquer un tunnel et atteindre l'air libre.

Des secours, demandés en toute hâte, vinrent d'Aoste et bientôt les dévoués moines purent se trouver, dans leur demeure consolidée, à l'abri d'un nouveau désastre.

* *

Rien de nouveau, à l'heure actuelle, dans l'imbroglio crétois. Il faut toujours espérer, néanmoins, que force restera à la raison, c'est-à-dire au parti de la paix.

Chrétiens et Turcs se cognent quelque peu, sur les divers points de la Crète et même de la frontière Gréco-Turque, en Thessalie notamment.

Beaucoup trop de malheureux paient de leur vie les menées russo-phobes de l'Angleterre en Asie-Mineure et les indignations voulues du néfaste "old man".

Nous maintenons mordicus que le rôle de la France, malgré toutes ses sympathies pour les Hellènes, est de résister à l'emballement des masses.

Assez de Don Quichottisme comme cela ; que la France songe plutôt à la "trouée des Vosges" qu'aux revendications intéressées de la dynastie grecque. Si l'Angleterre, après avoir semé le trouble, se défile prudemment pour ne pas récolter la tempête, si la Russie et l'Autriche temporisent, si l'Allemagne est bien persuadée que tout l'Orient "ne vaut pas les os d'un seul grenadier poméranien," il sera bien permis à la vaincue de 1870, d'abandonner, momentanément du moins, "sa mission et son titre de défenseur attitré des chrétiens d'Orient".

Le francophobe aveugle qui, hebdomadairement et au profit des Grecs, bave et rebave sur la France, devra en prendre son parti. Il est facile à un irresponsable en chambre de parler de "la honteuse lâcheté de la France" ; mais ces accès d'hydrophobie sont quantité absolument négligeable. Personne ne reconnaîtra à ce monsieur la compétence nécessaire pour juger ainsi une nation qui, toujours sur la brèche des chevaleresques revendications, s'est consacrée au redressement de tous les torts d'où qu'ils viennent, jusqu'au jour où, abandonnée de tous elle n'a dû, seule et sans aide, reconstituer sa fortune écroulée et ses armées détruites. A qui le confrère enragé fera-t-il accroire que la France est lâche ?

LOUIS PERRON.

NOS BÉBÉS

Totor. — M'sieu, qu'est-ce que tu m'donneras pour mon anniversaire ?

L'ami de la maison. — Un beau cheval de bois, mais pas tout de suite.

Totor. — Quand donc, m'sieu ?

L'ami de la maison. — Quand tu auras sept ans.

Totor. — Alors j'veux avoir sept ans d'main matin, tu sais !

SUR LES BORDS DU ST LAURENT

Un clos bordé de gaules, à l'autre bout un fanatique de la pêche à la ligne, crie à un ami :

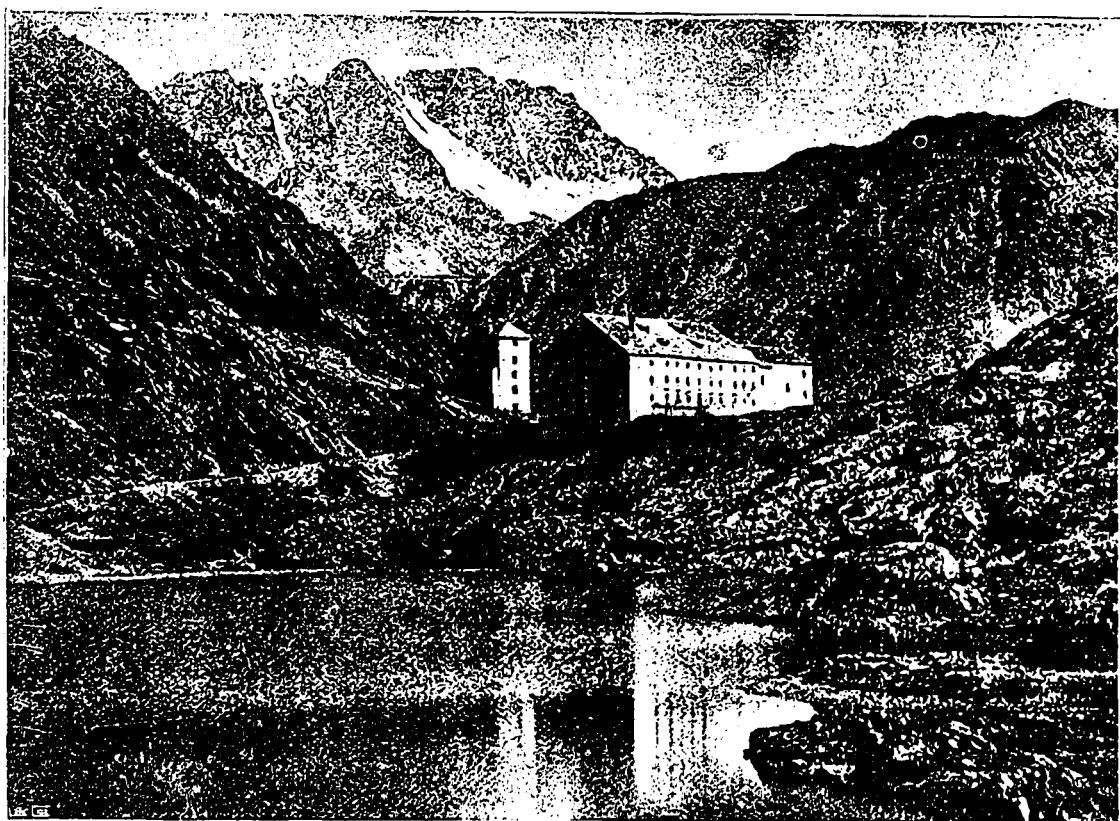
— Eh ! là-bas, Achille, ça marche-t-il, le poisson ?

— Non, répond Achille philosophiquement ; non, ça ne marche pas, ça nage.

MARIVAUDAGES

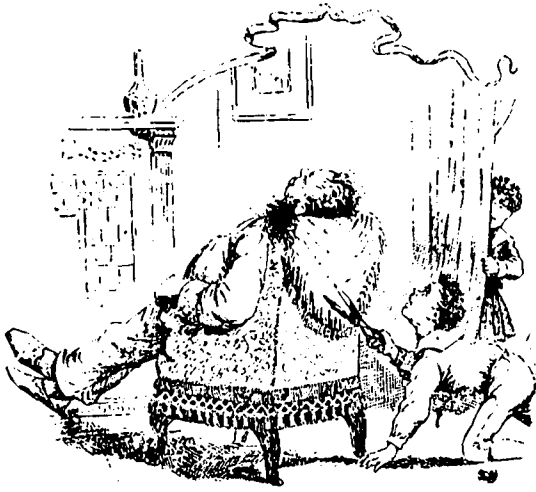
Lui. — Si vous le voulez, Diana, nous allons fonder une société d'admiration mutuelle. Ainsi, moi, par exemple, j'admire vos beaux yeux ; mais, vous, que pouvez-vous admirer en moi ?

Elle. — Votre bon goût, mon cher ami.



L'HOSPICE DU MONT ST BERNARD EN PARTIE DÉTRUIT PAR UNE AVALANCHE.

INDUSTRIE



Toto cherchait partout les ingrédients nécessaires au raccommodage de son cheval de bois quand il s'avisa que ce qui lui manquait pour sa restauration, son père l'avait en superflu. Profitant du sommeil de son auteur, il s'approche, rampant comme un peau rouge, et...

Gerbes et Glanures

(Extraits des journaux parisiens)

Calino lit dans son journal l'état-civil de sa commune.

—C'est tout de même drôle, dit-il, on donne l'âge dans les mariages et les décès, et on ne le donne pas dans les naissances.

Z... dîne dans un restaurant du boulevard, à côté d'un monsieur énorme qui vient d'allumer un cigare, et dont la fumée forme dans la salle comme un épais nuage.

—Pardon, monsieur, fait Z... poliment, cela ne vous dérange pas que je mange pendant que vous fumez ?

Dans un petit restaurant à prix fixe, un garçon, qui doit être de Saint-Flour, fait observer à un client payant son déjeuner que "les chous" étrangers ne passent plus.

—En effet, réplique celui-ci, les choux de Bruxelles que vous m'avez servis me sont restés sur l'estomac !

Le capitaine Pamphile, terminant un récit de chasse :

—J'avais blessé la bête assez grièvement et la suivais avec la ténacité d'un Indien, pour l'achever "à coups de crosse !"

—Quelle bête était-ce !...

—Une alouette !

A la porte d'un cimetière.

—Drôle de garçon que ce X... !

On croirait qu'il tient à se faire bien venir des morts autant que des vivants : on le voit à toutes les obsèques...

—En effet, c'est un garçon très "obséquieux !"

A l'audience.

Le président :

—Comment vous appelez-vous ?

—Martin, répond le prévenu.

Le président, d'un ton sévère.— Ce nom-là ne m'est pas inconnu !...

Aux Halles :

—Vous croyez que cette volaille ne se gâtera pas ?

—Pour sûr ; je l'enveloppe dans un journal conservateur.

Calinaux, ayant à se plaindre d'une grande administration, écrit au directeur d'icelle une protestation véhémente.

Mais il ne se flatte guère, sans doute, d'obtenir satisfaction, car il termine par ce *post-scriptum* : "Ayant hâte de savoir à quoi m'en tenir, je vous prie, si vous devez laisser la présente sans réponse, de vouloir bien le faire de suite."

Dans une réunion électorale :

Le candidat.—Citoyens, je ne peux pas être accusé d'être un clérical... Je ne me suis marié qu'à la mairie et aucun de mes enfants n'a été baptisé...

Un interrupteur.—Ça ne suffit pas !... Avant de solliciter un mandat, faites-vous aussi enterrer civilement !

Un cycliste amateur s'est donné une entorse en ramassant une pelle et a dû s'aliter.

—Maman, demande sa fillette en interrompant le travail de tapisserie qu'elle exécute pour le jour de l'an, est-ce qu'on va couper la jambe à papa ?

—Mais non, petite sottie ! En voilà une idée !... Pourquoi demandes-tu cela ?

L'enfant, rougissant un peu :

—Je n'aurais eu qu'une pantoufle à faire !

LE TABAC

Je suis désespéré mon maître
L'âme dehors, fume dedans...
Dit Bocquillon, qui peut connaître
Combien il abrège son temps !
Il a trente ans, je l'ai vu naître,
Mais s'il ne fumait pas, pent-être
Aurait-il plus de quarante ans !

hez Mlle Couesdon :

—Vous êtes pêcheur !

—A quoi voyez-vous cela ?...

—Aux nombreuses lignes que vous avez dans la main...

Un jeune prêtre assiste un ancien militaire à ses derniers moments :

—Songez, mon fils, au bonheur des élus ; après tout, cette misérable terre n'est qu'une vallée de larmes...

—De l'arme à gauche, soupirez le vieux brave.

MÉPRISE RELEVÉE

L'avarice du célèbre duc de Marlborough était passée en proverbe. Lord

Paterborough, qui était au contraire la générosité même, est un jour accosté par un pauvre homme, qui lui demande l'aumône, en l'appelant milord Marlborough.

—Moi, Marlborough ! s'écria-t-il. Oh ! non ! Tiens, voilà pour te prouver que je ne le suis pas.

Et il donna une guinée au mendiant.

A la Correctionnelle :

—Vous avouez avoir enfoncé la porte du plaignant pour pénétrer chez lui ?

—Je vais vous dire, monsieur le Président, je lui avais promis de lui casser les reins. Alors il se méfiait et se barricadait dans sa chambre.

—Il eût été plus simple de frapper tout doucement à sa porte, il eût ouvert sans méfiance.

—Merci du conseil, monsieur le Président, j'en profiterai la prochaine fois.

Enseigne cueillie dans le voisinage immédiat des Halles :

A LA NOUVELLE ÉCOSSE

Spécialité de petits pois.

Quelques combles : De l'Adresse : Enfiler l'aiguille de Cléopâtre.

De la mise en scène : Jeter sa belle-mère par dessus le pont de la Concorde.

Du sentiment hiérarchique : N'oser prendre un bain de mer n'étant qu'adjoint.

De l'Ignorance : Prendre l'édit de Nantes pour une vieille Anglaise.

Simple question :

—Entre époux, qui doit saluer le premier ?

—Le mieux élevé !

Lu dans un journal départemental :

"Le Conseil municipal de B... vote, à l'unanimité, une subvention de 300 fr. à l'effet d'introduire 120 mètres de boyaux neufs dans le corps des pompiers."

DEVINETTE



Voilà une dame qui se prépare à partir en soirée. Voyez-vous son mari ?

D'ALSACE EN FRANCE

Le sergent Wickert était parti pour la guerre en septembre 1870. Il était pourtant marié et père de famille, et quand la guerre avait commencé, il n'avait nullement songé à quitter sa bonne Lisbeth et sa chère petite Marie pour s'en aller se faire casser la tête sans savoir pourquoi. Cela ne le regardait pas ; son temps de service était fini, et il en était revenu avec les galons de sergent : le gouvernement n'avait plus rien à lui demander. Mais après Reichshoffen il changea d'avis : l'ennemi en France ! on ne pouvait pas souffrir cela. Il devint sombre et silencieux,

mûrissant son idée... Partir ! oui, il voulait partir ! Mais c'était dur pourtant de laisser une femme et un enfant sans ressources ; car c'était lui qui gagnait le pain de la famille... Après Sedan, il n'y tint plus. Après tout, ce n'était que l'affaire de quelques semaines : si tous les hommes faisaient comme lui, on aurait bien vite une armée capable d'écraser ces Prussiens maudits. Pendant ce temps là, Lisbeth vivrait de leurs petites économies, et de ce qu'elle gagnerait à coudre, car elle travaillait très bien : et, les ennemis battus et partis, il reviendrait reprendre son métier de charron : il y gagnait de bonnes journées, étant fort habile.

Il prit donc son courage à deux mains pour faire part de sa résolution à sa femme. Lisbeth se détourna pour essuyer deux larmes qu'elle n'avait pu retenir, et lui dit d'un ton résolu dans sa douceur : "Fais ce que tu dois, mon homme ; je saurai bien gagner ma vie et celle de l'enfant. Va, et que Dieu te garde !"

Il partit, et Lisbeth reçut deux ou trois fois de ses nouvelles. Il était dans Metz, plein de confiance : une ville imprenable ! il trouvait seule-

ment qu'on ne se battait pas assez et aurait voulu qu'on fit plus de sorties. Puis on apprit au village la capitulation de Metz. Lisbeth n'y voulait pas croire, et bien d'autres pensaient comme elle ; et elle attendait toujours une lettre de son mari, qui lui dirait la vérité là-dessus.

La lettre ne vint point. Wickert était-il prisonnier quelque part en Allemagne ? Lisbeth l'espérait : triste espérance ! Le dénuement commençait à se faire sentir dans son petit ménage ; ses économies touchaient à leur fin, et comme tout le monde au village était plus ou moins gêné, les ménagères ne lui donnaient guère d'ouvrage. Elle s'employa comme elle put, faisant pour quelques sous les plus pénibles corvées, toujours accompagnée de Marie qui trottinait sur ses talons, fraîche et gaie,

gazouillant à sa manière : elle avait déjà la bonne volonté de travailler, sinon la force.

Ce fut un jour qu'elles revenaient de la forêt, la mère tirant derrière elle un traîneau chargé de bois mort et la fillette portant un petit panier de ramilles, qu'elles apprirent à la fois la conclusion de la paix et la mort du pauvre Wickert. Ce fut un camarade qui apporta ces deux nouvelles ; on venait de le licencier avec une jambe de moins, et il se souvenait très bien d'avoir vu Wickert tomber à vingt pas de lui, la figure en avant, le jour où un éclat d'obus lui avait fracassé la jambe. On l'avait emporté, lui ; mais les ambulanciers, qui avaient retourné et palpé le sergent,

l'avaient laissé là, disant qu'il n'y avait rien à faire pour lui.

Lisbeth ne voulut pas le croire. Il était certainement prisonnier, blessé peut-être, mais les Allemands devaient soigner les blessés, et puisque la paix était faite, ils le renverraient chez lui dès qu'il serait guéri. Les lettres pourraient peut-être passer, à présent ; et elle refusa de prendre le deuil et attendit obstinément, soit son mari, soit une lettre.

Ni l'un ni l'autre ne vint. Les gens du village plaignaient Lisbeth, tout en secouant la tête pour donner à entendre que le chagrin lui avait troublé la cervelle. On la respectait ; on l'appelait la veuve du sergent, et dans les maisons où elle allait porter ou chercher de l'ouvrage, les ménagères ne manquaient jamais de faire partager la soupe de leurs enfants à la petite Marie. Lisbeth travaillait dur et dépensait le moins qu'elle pouvait ; son homme, quand il reviendrait, serait sans doute bien fatigué, bien souffrant, il aurait besoin de repos, il fallait qu'elle eût de quoi le reconforter par de bonne nourriture avant qu'il se remit à l'ouvrage. Sou par



Elles revenaient de la forêt. (Page 9, col. 2.)

sou, elle emplissait une tirelire serrée au fond de son armoire.

Cela dura ainsi jusqu'au jour où elle apprit que son village ne faisait plus partie de la France ; cette terre si française d'Alsace passait dans les mains du roi Guillaume. Lisbeth ne voyait autour d'elle que des figures consternées, elle entendait toute la journée gémir des gens qui se lamentaient de devenir Allemands. Son parti fut bientôt pris. Son mari s'était battu pour la France ; il était mort pour elle peut-être — car sa confiance diminuait à mesure que le temps s'écoulait, — elle ne voulait pas devenir Allemande. Si elle restait là, Marie, quand elle aurait grandi, épouserait donc un Allemand, un homme qui pourrait verser le sang français ? et, elle, Lisbeth, bercerait dans ses bras de petits Allemands

qui l'appelleraient grand'mère ? Ce n'était pas possible. Elle brisa sa tirelire, vendit son pauvre ménage et se mit en route pour la France. On trouve du travail partout, quand on a bonne volonté ; elle ne serait pas embarrassée de gagner son pain et celui de Marie. Quand elle aurait trouvé un endroit où elle pourrait s'établir à demeure, elle écrirait à son ancien propriétaire pour lui donner son adresse, afin que Wickert sût où la trouver lorsqu'il reviendrait... s'il revenait !

A pied, son léger bagage sur le dos, son argent cousu au fond de sa poche, Lisbeth se mit en route, tenant sa fille par la main. L'enfant approchait de six ans, elle était forte, agile et bonne marcheuse ; quand elle était lasse, sa mère la portait quelque temps dans ses bras, ou bien elles se reposaient tous deux, assises au bord du chemin. Souvent un charretier complaisant, qui suivait la même route qu'elles, les prenait sur sa charrette. Elles couchaient dans les fermes, sur la paille des granges, et comme à ce moment de l'année on avait besoin de bras pour les travaux des champs, elles n'avaient pas besoin de demander leur subsistance à la charité des fermières.

Leur voyage dura longtemps : elles n'allaient pas vite. Lisbeth ne connaissait guère la géographie, et de plus elle ne savait pas au juste où elle voulait aller. Elle cherchait un endroit qui fût en France, où elle pût gagner sa vie, élever sa fille et attendre son mari. Elle se renseignait en chemin, auprès de gens qui n'en savaient pas plus long qu'elle. Toujours marchant, elle finit par arriver à deux ou trois lieues de Nancy. Là, une brave femme, à qui elle raconta son histoire, lui offrit une lettre de recommandation pour une de ses cousines qui demeurait dans cette ville. Lisbeth accepta avec reconnaissance.

Par malheur, la cousine avait déménagé, et on ne put dire à Lisbeth ce qu'elle était devenue. La pauvre femme eut un instant de découragement ; elle se sentait perdue dans cette grande ville. Elle demanda timidement si on ne pourrait pas lui indiquer une chambre meublée, pas chère ; et comme il s'en trouvait plusieurs dans la maison, elle alla déposer son pauvre bagage dans un petit cabinet sous les toits, et s'en fut ensuite en quête d'un travail quelconque.

Elle se trouva bientôt à l'entrée d'un marché très animé. Tout à l'entour, des tables dressées sur des tréteaux, et couvertes de denrées bien rangées en ordre ; les ménagères s'empressaient aux étalages, marchandant les volailles, les fromages, le beurre, les œufs, le poisson. Au centre, les paysannes étalaient par terre leurs marchandises, et on y sentait une bonne odeur de légumes frais, de fruits et de fleurs. Le long d'un mur, un peu à l'écart, des charrettes attendaient la fin du marché. Lisbeth pensa qu'elle trouverait peut-être là quelques sous à gagner, et elle s'approcha d'une jardinière qui trônait au milieu d'une rangée de pots de fleurs et de bourriches remplies de jeunes plants ; à côté d'elle s'élevaient des paniers de beaux fruits et de beaux légumes. Une jeune dame achetait une superbe plante verte.

« Qui est-ce qui pourrait bien me porter cela ? » dit-elle.

Lisbeth s'avança : « Moi, madame, si il vous plaît.

— C'est un peu loin : êtes-vous forte ? oui ? eh bien, suivez-moi. »

Lisbeth prit la plante, Marie la tira par son tablier.

« Je suis si fatiguée, maman !

— Elle est fatiguée, votre petite ? dit la marchande d'un ton bienveillant. Voulez-vous la laisser ici ? elle se reposera en vous attendant. Tenez, voilà un panier vide : je vais le retourner, elle pourra s'asseoir dessus !... Oh ! vous pouvez la laisser en confiance, la Voisard est connue. »

Lisbeth accepta, et Marie, commodément installée, fut bientôt oubliée sa fatigue en grignottant un fruit que lui donna la mère Voisard. Celle-ci s'amusa à la faire causer, et elle s'attendrit en apprenant que Lisbeth avait quitté l'Alsace, « pour que je ne me marie pas avec un Prussien, quand je serai grande », disait la petite Marie.

Les enfants n'aiment pas à rester longtemps tranquilles ; Marie, bien reposée, voulut aider la bonne marchande ; et elle remettait en ordre les pots de fleurs dérangés par les acheteurs, lorsqu'elle vit par terre une pièce blanche qui avait roulé entre eux. Elle la tendit à la mère Voisard.

« Tu as trouvé une pièce de quarante sous ? tu as de la chance, petite ! Sais-tu combien tu pourras avoir de gâteaux pour quarante sous ? »

Marie secoua la tête.

— Non... c'est pas à maman.

— Eh bien, tu es une honnête petite fille, toi, et ta mère doit être une honnête femme. Je vais te garder la pièce, et si nous ne trouvons pas qui l'a perdue, elle sera à toi. »

Lisbeth revint, et la marchande lui fit compliment de la probité de sa fille. Elles causèrent, et la bonne jardinière finit par offrir à Lisbeth de la prendre à son service. Marie passerait par-dessus le marché : elle ne coûterait pas cher à nourrir, et elle était déjà capable de rendre de petits services.

Lisbeth accepta en remerciant Dieu. Le marché fini, la mère Voisard alla atteler son âne, on remit dans sa charrette le reste des marchandises et les paniers vides, on y fit monter Marie enchantée de se faire traîner, et on partit. Tout alla bien jusqu'à la porte de la mère Voisard ; mais juste au moment où l'âne s'arrêtait, l'essieu cassa : voilà la charrette renversée.

Heureusement le dommage n'était pas grand : quelques pots cassés, faciles à remplacer. Mais la mère Voisard avait besoin de sa charrette pour la faire réparer.

Le charron parut contrarié.

« Est-ce que c'est bien pressé, mère Voisard ? j'ai de l'ouvrage par-dessus la tête, et mon meilleur ouvrier est malade. C'est sa faute ; je lui disais bien de se ménager, qu'il n'était pas encore assez guéri pour faire des ouvrages de force ; mais il a trop de courage, ce garçon-là. Enfin,

voilà : une de ses blessures s'est rouverte, et il faut qu'il se repose, à présent.

— Blessure ? quelle blessure ? demanda la mère Voisard en dressant l'oreille.

— Une blessure de la guerre ; c'est un homme qui arrive d'Allemagne où il était prisonnier ; un sergent, ma foi ! Il s'appelle Wickert.

— Wickert ? Attendez un peu : c'est moi qui vais vous le guérir ! »

Et sans plus s'occuper de sa charrette, la brave femme courut chercher Lisbeth et Marie. La Providence prépare de ces rencontres-là, et on appelle cela du hasard. Wickert avait bien été laissé pour mort ; il était pourtant revenu à lui au bout de quelques heures et avait pu appeler à son secours ; des ambulanciers l'avaient emporté, soigné, et enfin envoyé en Allemagne, d'où il avait écrit à sa femme dès qu'il avait pu tenir une plume ; mais ses lettres n'étaient jamais arrivées.

Devenu libre, il avait couru à son village : Lisbeth était partie. La chercher dans toute la France, c'eût été chercher une aiguille dans une botte de foin. Il alla droit à Nancy, qu'il connaissait pour y avoir été en garnison et où il était sûr de trouver de l'ouvrage ; et il écrivit de là à son ancien propriétaire pour lui donner son adresse et le prier de le prévenir dès qu'il aurait des nouvelles de Lisbeth. Il n'y avait plus maintenant besoin de correspondance pour les réunir.

Ils sont restés là, dans la banlieue de Nancy : Wickert, habile et consciencieux ouvrier, est devenu avec le temps l'associé de son patron. Lisbeth a longtemps travaillé pour la mère Voisard ; maintenant elle ne s'occupe plus de son ménage. Marie a grandi ; elle est mariée, et ce sont des petits Français que berce dans ses bras grand'mère Lisbeth.

MME J. COLOMB.

DANS L'OcéAN INDIEN

Un quartier-maître est mort dans la journée, à la suite d'une insolation. Le Commandant et le médecin ont décidé que le corps serait jeté à la mer ce soir, à dix heures.

Le moment approche. Des hommes font les préparatifs.

Il n'y a pas à bord, de salle affectée aux morts ni d'ouvertures disposées pour les immerger. Les hublots sont trop étroits et les sabords manquent. L'hôpital est bien muni de portières qui sont peu élevées au-dessus du flot, mais pour ne pas démoraliser les malades on leur montrant de trop près le chemin qu'il pourront prendre demain, on leur résigné à jeter le corps de la hauteur du pont : un saut de six mètres !

Deux larges planches ont été reliées entre elles par des traverses. Cette espèce de trampoline lugubre repose par une extrémité sur la rampe et par l'autre sur le bord d'une barrique dressée.

Dix heures sonnent. L'aumônier s'avance. Les officiers et les soldats désignés par le commandant des troupes pour assister à la cérémonie se rangent devant les cabines. Les infirmiers apportent le corps.

Il est étroitement cousu, presque ficelé dans un morceau de toile à voile et lesté avec de vieilles grilles de fonte prises à la machine.

On le couche sur la planche, les pieds vers la mer. Le nez, les mains croisées sur la poitrine bossuent la toile. Les pieds débordent un peu l'appui et sont déjà au-dessus de l'eau.

Devant la croix que présente un matelot affublé d'un surplis blanc, l'aumônier commence les prières. Les têtes sont découvertes, les chuchotements ont cessé dans les groupes. On n'entend plus que la voix du prêtre qui psalmodie les oraisons — une voix de fausset, chevrotante — et, comme un accompagnement lointain, le halètement sourd de la machine.

Il fait une chaleur lourde, accablante. La sueur, à la lueur des flambeaux, roule en perles brillantes sur les fronts nus. Dans les visages pâles, anémiés par les fatigues et les fièvres, les yeux pensifs sont immobilisés.

Au-dessus de nous la nuit s'étend comme un dais de velours sombre piqué d'étoiles lactescentes. La lune monte à l'horizon.

Le *requiescat* tombe enfin des lèvres du prêtre et, pendant que les assistants aspergent, du goupillon passé de main en main, le pauvre corps raidi, un mousse va avertir le commandant.

Presque aussitôt le bateau ralentit sa marche et exécute une « embarquée », un anglo de quelques degrés du côté où le corps va plonger, afin que ce dernier ne soit pas entraîné par le remous dans l'hélice et, en même temps, l'ordre : « Envoyez ! » retentit du haut de la passerelle.

Deux hommes saisissent la planche, la soulèvent et la font basculer sur l'appui.

Le corps, avec un frottement sec, glisse et disparaît. L'eau rejaillit en une gerbe d'écume et le bateau reprend sa route à toute vitesse.

Dans une traînée lumineuse la mer scintille sous la lune grandissante. Et, là-haut au fond du ciel limpide, les étoiles regardent, avec des clignements d'yeux d'où semblent tomber des larmes.

JACQUES ANTONGYL.

FACILE A CONTENTER

— Comment avez-vous trouvé la pièce ?

— Très bonne, très bonne.

— Je suis enchanté que vous vous soyez amusé, mon cher.

— Je ne puis pas dire absolument que je me suis amusé ; je dis que la pièce était bonne parce que la dame qui était devant moi et qui avait un immense chapeau riait à se tenir les côtes. A part cela, je n'ai rien vu du tout.

PAS LA MÊME CHOSE

La veuve. — Je puis sympathiser avec vous, mon pauvre monsieur, car j'ai déjà été mariée moi-même.

Le veuf. — Vous n'étiez pas mariée à une femme.

NOUVEAU FEUILLETON DU "SAMÉDI"

LA CAGE DE CUIR

PREMIÈRE PARTIE

Le Montreur d'Ours

I

Connaissez-vous rien de plus adorable, de plus charmant que l'indéfinissable et complet bonheur d'une jeune fille, belle autant que créature humaine puisse l'être, jeune, chaste, créée, en un mot, par le ciel, un jour où il était en joie.

Celui de Fabienne Chaligny, à cette heure bénie où Maurice de Prévannes lui avait passé au doigt son riche anneau de fiançailles, un gros saphir entouré de diamants, serait impossible à décrire.

Maurice de Prévannes avait trente-deux ans; d'une élégance native, celle que l'on ne doit ni à son bottier, ni à son tailleur; d'une force peu commune, intelligent, énergique, il représentait bien ce type de l'officier français si merveilleusement saisi par les pinceaux de de Neuville, de Bellecour, de Dupré, de Detaille.

Riche d'une trentaine de mille livres de rentes, il portait l'épaulette de capitaine au 12^e dragons. Ses yeux, vifs, brillants, se voilaient par instant, prenant une expression toute pleine de caressante tendresse, et une moustache relevée par un pli naturel sabrait d'un brun coup d'estompe son visage mat qui, sans cet ornement viril, aurait pu être un peu trop efféminé.

Aimé de ses camarades, estimé de ses chefs, il avait fait la campagne du Tonkin, et blessé très grièvement, était revenu de l'Extrême-Orient avec le ruban rouge et l'épaulette de capitaine. Orphelin de bonne heure, il se trouvait maître absolu de sa fortune et de sa personne, — car, ayant largement payé sa dette, — il pouvait d'un trait de plume donner sa démission, si avec passion il n'eût aimé ce glorieux métier des armes.

Ce n'était ni un mariage d'argent, ni une union de convenances qu'il se préparait à accomplir, bien que Mlle Chaligny fût considérablement plus riche que son fiancé.

Fabienne n'eût possédé que la très mince dot réglementaire, il l'eût demandée quand même à ses parents et épousée sans arrière-pensée, les yeux fermés, certain de trouver auprès d'elle des joies constantes.

M. Edouard Chaligny, ancien maître de forges, retiré des affaires après fortune faite, était un excellent homme, adorant sa fille, la gâtant outre mesure, tout autant que Mme Armande Chaligny, une femme charmante encore, malgré la dépassée quarantaine, et que nous présenterions au lecteur comme ayant l'air d'être la sœur aînée de sa fille, si nous ne craignons d'utiliser ce trop vieux cliché.

Quand nous aurons ajouté que Fabienne représente le rare type de la plus sculpturale beauté, que ses yeux d'un outremer profond étaient ombrés de longs cils, qu'elle était de haute stature, la tête un peu petite, comme celles des statues grecques, que ses cheveux d'un blond rouge et doré la gênaient par l'énormité de leurs masses, et que, sous cette peau blanche et nacrée coulait un sang vivant pour la gloire de l'amour, nous aurons terminé le portrait de notre héroïne. Disons encore toutefois que Fabienne se montrait intelligente et spirituelle, d'un esprit fin, sans méchanceté, ni mordant, d'une pénétration vive.

Peut-être aurait-on pu lui reprocher une nervosité excessive, que si fréquemment l'on rencontre chez les enfants par trop adulés, mais ce léger travers devait disparaître avec l'âge, et surtout le mariage auprès d'un être ferme et fort tel que Maurice qui certainement serait pour sa jeune femme, en même temps que le plus fidèle des amants, un guide sûr et un ami aussi tendre que sincère.

Cette union, décidée depuis deux mois déjà, allait avoir lieu au château de la Blancarde, situé en plein village du même nom.

Le château, de construction moderne, est à deux ailes, avec un corps de logis en retrait sur de vastes pelouses. La cour fermée par une haute grille donne sur la place même du village et au bas des jardins coule superbement la Meurthe qui encercle d'un côté le parc du château, complètement ceint de l'autre par un mur élevé.

C'est dans les Vosges que se trouvent situés le village et le château de la Blancarde, non loin de Saulcy-sur-Meurthe, et à deux lieues de la ville de Saint-Dié. Derrière le parc, les grands et touffus bois de Mandray, lesquels jouxtent eux-mêmes les immenses forêts des Vosges.

Donc, ce simple raccourci posé, revenons à nos amoureux.

Fabienne était au comble de ses vœux; Maurice, dont le régiment se trouvait en garnison à Lunéville, était depuis huit jours

de retour à la Blancarde, grâce à une permission gracieuse de son colonel. Cette permission se doublait d'un congé régulier de six mois, accordé par le ministre de la guerre.

Et aussitôt après le mariage, Fabienne et son mari partiraient pour l'Italie, le Tyrol, l'Autriche... Peut-être même poursuivraient-ils leur voyage de noces jusqu'en Tunisie. Le jeune fille n'ayant jamais quitté d'un seul instant l'aile maternelle avait déclaré à son prochain seigneur et maître, — lisez son très humble serviteur et esclave, — qu'elle entendait quelque peu courir le monde et visiter, — durand notre froid hiver, — d'ensoleillés pays.

C'est, à notre humble avis, une ridicule habitude que celle qui consiste à aller cacher son bonheur dans des chambres d'hôtel, alors que l'on possède chez soi confortable et richesse; mais la mode l'exige, paraît-il ainsi, et en notre chère France, ne s'inclinera-t-on pas perpétuellement devant la mode?

Et le congé apporté par le courrier du matin venait d'arriver en règle, et Fabienne l'avait pris des mains de M. de Prévannes pour le déchiffrer tout à l'aise; ce bienheureux papier ne représentait-il pas six mois de bonheur parfait sans un nuage assombrissant un horizon radieux?

On était en automne, un automne très doux et clair. Sur la terrasse, M. et Mme Chaligny suivaient d'un œil amène le flirt permis des deux jeunes gens. Sans doute ils allaient perdre leur fille, leur unique enfant. Mais ils la donnaient à un type de loyauté et d'honneur, possédant les qualités maîtresses nécessaires pour parfaire le bonheur de Fabienne. Le cœur gros, sans doute, mais se résignant à subir la loi cruelle, pour l'amour même de la tant chérie, dont le cœur était envahi par l'amour.

C'est le sort commun, d'ailleurs, devant lequel il faut s'incliner. "L'affection comme les fleuves, — a chanté le poète, — descend et ne remonte pas."

—Ainsi, — disait l'enfant gâtée, après avoir plusieurs fois répété à haute voix le nom du ministre de la guerre, — ce brave général a voulu, — comment dirais-je?... collaborer à notre bonheur?... Il ne s'est même pas fait tirer l'oreille?

—Non, — répondit Maurice; — Carnières, mon ancien, à l'école, et qui est aide-de-camp du ministre, a aplani toutes les formalités. Il me l'écrit dans un court billet. Le général a été excellent.

—Nous l'aimerons bien, ce cher général, — fit majestueusement Mlle Fabienne, — et le commandant Carnières aussi.

—Et moi, — demanda à demi-voix l'amoureux, jaloux de s'entendre répéter une affirmation dont il était certain à l'avance, — et moi, que deviendrai-je... si vous vous mettez à aimer tant de monde?

—Moi, — répliqua Fabienne en riant, mais aussi en rougissant un peu, — je ne suis pas et ne serai jamais inquiète de votre sort... Vous, vous avez tout pris.

Et Maurice, en classique amoureux, porta la jolie main de sa fiancée à ses lèvres.

—Maintenant, — reprit encore Fabienne, — récapitulons, si vous le voulez bien, l'ordre et la marche, car c'est demain le grand jour!... Mon Dieu! quand je pense que demain à cette heure-ci on m'appellera madame... Ça me semble absolument extraordinaire.

Un franc sourire s'épanouit sur le visage du capitaine.

—Vous vous y ferez et très vite... je puis vous l'affirmer.

—Et si je disais non?... Il en est temps encore.

Les traits du jeune homme devinrent tout à coup très sérieux.

—Je ne vous dirai pas que j'en mourrais... c'est une exagération qui se trouve dans les romans et les drames, mais j'en éprouverais le plus cruel des désespoirs, et je ne me marierais de la vie.

—Peuh!...

—Pourquoi parler ainsi?

—Pour voir si vous m'aimez bien, et aussi pour vous taquiner un peu.

—Oui, je vous aime, — dit-il avec une ardente ferveur, — et de toute mon âme.

—C'est bien, cela!... — fit Fabienne, fermant les yeux, car son cœur ne pouvait contenir une joie débordante.

Après un temps, elle revint à la cérémonie du lendemain.

—Alors, — et elle riait, tout heureuse, — nous n'en sortirons jamais de l'ordre et de la marche. Nous disons donc l'église... ça durera bien de dix heures à onze heures... Bon... à onze heures, le déjeuner... Un grand, un immense déjeuner... ça sera assommant, cette fête... Le général vient de Lunéville, il parlera, il portera un toast au marié...

—Il parle très bien, le général.

—Ah! tant mieux... mais je crois que je n'écouterai pas beaucoup ce qu'il dira...

—Eh! Pourquoi?

—Parce que j'aurai trop de choses en tête et dans le cœur... Songez donc que nous partons par l'express de cinq heures... qu'il va falloir se séparer de ceux qui m'adorent tant. Oh! ce sera dur! Faut-il que je vous aime!... On aurait osé me prédire qu'un mon-

sieur... que je ne connaissais pas il y a six mois viendrait me prendre, m'enlever, me faire abandonner ma mère... Ah! quel démenti je lui aurais donné... à ce prophète!

—Voyons, Fabienne, pas d'exagération... vous n'abandonnez pas madame votre mère... Nous faisons notre voyage de nocces... Nous revenons à Lunéville où est en garnison mon régiment. Et vous retrouverez les vôtres toutes les fois que vous en manifesterez le désir.

—Vous ne me le refuserez jamais?

—Je vous le jure

—Oui, on dit cela, avant...

—Avant quoi?

—Avant le "oui" fatal... Mais après!...

—Après, je n'aurai qu'un désir, celui de satisfaire les vôtres...

—C'est que je serai très exigeante. Je vous ai bien averti. J'ai été si gâtée!...

—Et je vous gâterai plus encore, je vous le jure.

Maurice se disposait de nouveau à porter à ses lèvres la main de sa fiancée. Lorsque celle-ci l'arrêta d'un mouvement brusque.

—Qu'avez-vous? lui demanda le capitaine tout surpris.

—Justin, — dit-elle, désignant d'un mouvement de tête un jeune homme qui s'était, à la vue des deux fiancés, arrêté au bord de la terrasse.

—Qu'est-ce que tu veux? lui demanda familièrement M. de Prévannes.

Une brave et bonne figure, à la fois maligne et joviale. Un "dégourdi", ainsi que disent les troupiers. Justin Bréjon, l'ordonnance du capitaine. Bien bâti, décomplé et lesté. Le visage piolé de taches de rousseur; d'une nuance indécise, une grande bouche complétaient cette figure de guingois.

Un travers. Se croyant au demeurant le plus joli fils du monde et absolument irrésistible.

Avec cela, coureur comme un chat de gouttière, ce qui lui valait de fréquentes admonestations de son maître.

Mais attaché à celui-ci, ainsi qu'il le disait lui-même citant un proverbe connu: "Comme le lierre à l'ormeau."

Dame, il y avait de quoi. Jugez-en: Sans Maurice de Prévannes, le nommé Justin Bréjon, cavalier de deuxième classe, n'aurait certainement pas continué à l'heure actuelle à courailler après les cotillons de toutes les couleurs, genre de sport dont il faisait sa joie.

A un combat du Tonkin, alors que Justin Bréjon, démonté, était harponné par un grand diable de Pavillon-Noir armé d'une lance à crocs, on l'entraînait. Il était perdu, comme tant d'autres et condamné, avant une horrible mort, aux plus épouvantables supplices, lorsque Maurice avait chargé face en tête, le revolver au poing et, quoique grièvement blessé lui-même, faisait sauter la cervelle du géant, couchant encore deux peaux de citron par terre et ramenant le susdit Justin sain et sauf.

—Aussi, disait Bréjon, il peut demander ma peau, celui-là, et pour s'en faire une descente de lit, encore... je la lui donne parce que je la lui dois.

Justin Bréjon tenait lui aussi un imprimé à la main. Et le tendant au capitaine, avec un rire qui sabrait sa bouche d'une oreille à l'autre:

—Le v'là! le congé! et le bon... Cette fois... j'ai mon compte...

Justin Bréjon quittait le service. Mais il était bien entendu qu'il demeurait attaché à M. de Prévannes en qualité de cocher, de valet de chambre, d'homme à tout faire. Et il en éprouvait une grande joie. Parce que, quitter son capitaine, non, ça n'aurait pas été à faire.

—Alors, tu es en règle? Tu n'as plus à retourner à Lunéville?

—Non, mon capitaine.

—Et durant notre voyage tu te tiendras ici, aux ordres de M. et Mme Chaligny?

—Bien sûr, mon capitaine. C'est du si brave monde... et si bon! On ne manque de rien dans cette maison... Et les chevaux du capitaine seront bien soignés... Il peut le croire.

M. de Prévannes s'était éloigné de Fabienne et, à mi-voix, entreprenait son monitoire, trop souvent justifié par les incartades du sujet.

—Et tu auras soin de veiller sur toi.

—Ah! je crois bien!... répliqua Bréjon en clignant de l'œil.

—Je ne ris pas, je ne plaisante pas... Je te parle très sérieusement... Je me marie... et à la moindre incartade de ce genre, je te préviens bien que je serai obligé de me séparer de toi.

—Je vous répète, mon capitaine... Il n'y a pas de danger... Ici, d'abord, c'est sacré... Mon capitaine connaît le dicton:

"Un vieux renard comme moi ne commet pas de dégâts autour de son terrier." Pour ce qui est de la maison, du château, Justin Bréjon étendait la main, c'est trois fois saint. Je m'y conduirai comme dans une église... Dame, dehors... je ne dis pas... je ne prends pas d'engagement ferme... parce qu'un pauvre garçon, je le sais bien par expérience, pour peu qu'il ait, comme moi, un poilisson

de physique, est exposé à rencontrer sur sa route tant de jeunes personnes qui ne cherchent qu'à le détourner de ses devoirs!

—Ah ça! te tairas-tu! s'écria Maurice, ayant grand'peine à réprimer un éclat de rire tant étaient comiques les prétentions de Justin.

Puis il continua, reprenant son sérieux:

—Done, si tu veux rester chez moi... que l'on n'ait pas de reproches à m'adresser sur ta conduite.

—Comme dans un couvent, mon capitaine. Comme dans un couvent.

—C'est bien! Ah! j'oubliais... Tu auras à couper ta moustache.

Ah! Justin Bréjon caressa d'une main complaisante le hérisson d'un roux foncé ombrageant sa lèvre supérieure.

—Couper ma moustache! fit-il, mais...

—Ah ça!... tu as la prétention, m'as-tu dit, de conduire M. et Mme Chaligny, pour ne pas te rouiller la main durant notre absence, et tu ne monterais pas sur un siège avec des moustaches... je suppose?

—Pour ça, non... Evidemment, mon capitaine... Evidemment... Faut que je me résigne à ce sacrifice... Seulement, ce que ça va faire crier!...

—Laisse crier, mon garçon, laisse crier, fit M. de Prévannes, rejoignant sa fiancée.

Mais Fabienne, qui s'amusaient énormément des prétentions de Justin, et qui l'aimait déjà pour le sincère attachement qu'il portait à son maître, Fabienne s'approchait de l'ordonnance et lui adressait un affectueux bonjour.

—Faudra pas que je me trompe demain, mademoiselle Fabienne... Parce que j'ai pris l'habitude... et faudra que je prenne celle de vous appeler "Madame."

—C'est bon, bavard! Va à tes chevaux...

—Ah! bien, mon capitaine, ils ont joliment eu peur, mes chevaux... Et ma foi, j'ai bien failli, comme nous disons à l'escadron, "ramasser une pelle". Un peu plus ça y était.

—Les chevaux ont pris peur?

—Salomé surtout.

—Et où cela?

—Au beau milieu de la place du village... Il y a là une paire de hobémiens avec une grande voiture et des ours dedans... Ils sont deux monteurs, l'homme et la femme, même que la femme... hum!... elle est bien noire comme une peau de boudin, mais elle est pourtant une crâne créature tout de même.

—Justin, fit sévèrement M. de Prévannes.

Justin Bréjon leva la main et les paupières recouvrant ses petits yeux battirent aux champs.

—Pas de danger, mon capitaine, on a de la tenue.

Au même instant, M. de Chaligny adressa la parole à son futur gendre et Justin Bréjon se retira.

—Mon cher Maurice, — disait le père de Fabienne, — à quelle heure ces messieurs doivent-ils arriver, je vous prie?

—Quant à mon général, monsieur, il ne sera ici que demain matin à la première heure. Il est en inspection et ne peut s'absenter que le moins de temps possible. J'attends Minières d'un instant à l'autre, et une voiture est aller chercher à la gare le comte de Malthen. Le comte, je l'espère, à moins que les trains montants n'aient du retard, sera à la Blancarde avant midi.

—C'est de la Suisse que vient M. de Malthen? — demanda à son tour Mme Armande Chaligny.

—Oui, madame. De Genève, ou de plus loin, je ne sais au juste. Sa dernière lettre était datée de Trieste. Mais à moins que le chemin de fer soit en faute, il ne sera pas en retard, c'est l'exactitude en personne.

—C'est un homme étrange, — continuait Mme Chaligny, — avec ses yeux pâles, si clairs qu'ils ont l'air d'être sans regards, il voit tout, il sait tout... gardant toujours son air d'indifférence suprême.

—C'est un homme de très grande valeur, — continua Maurice, — d'une érudition profonde, d'un esprit élevé. Il est impossible, quand il veut bien prendre la peine de parler, d'avoir une conversation plus attachante. Ce qu'a vu le comte de Malthen est incroyable. Il a été partout, il se trouve en relations avec les savants du monde entier... Colossalement riche, son immense fortune est dépensée en travaux scientifiques, en essais, en études. C'est un chimiste des plus distingués. On lui doit des découvertes sans nombre, et avec cela d'une modestie rare, ne parlant jamais de lui, ne répondant ou ne prenant la parole que lorsqu'on l'interroge.

Tous s'étaient assis sur des rotangs ou des rockings-chairs, sous la tente protégeant la terrasse, car la chaleur du soleil devenait gênante.

Fabienne semblait plongée en des réflexions profondes et aussitôt son fiancé voulut en connaître la cause.

—Pourquoi êtes-vous ainsi rêveuse?... lui demandait-il, accompagnant ses paroles d'un tendre sourire.

—Je pense au comte de Malthen, — répondit-elle.

—Et votre jugement sur son compte, peut-on le connaître ?

—Certainement. Je ne dois avoir rien de caché pour vous, bien que mon opinion sur l'un de vos amis intimes puisse vous être désagréable.

—Le comte de Malthen n'est pas mon ami.

—Comment cela ? Vous lui avez demandé d'être votre témoin ?

—Et il ne m'a pas caché qu'il était excessivement sensible à cette politesse doublée d'une marque de haute estime.

—Comment l'avez-vous connu, Maurice ? — fit M. Chaligny.

Maurice de Prévannes hésita un instant. Puis au prix d'un léger effort, il continua :

—C'est le moment de m'accuser... oh ! d'une faute bien légère. Vous vous souvenez de Monaco et de Nice...

—Je ne l'oublierai jamais notre séjour durant l'hiver dernier ! Quelles joies ! quelles fêtes ! — s'écria Fabienne.

C'était là, au bord de la côte d'azur, que les deux jeunes s'étaient connus et que Maurice avait entrepris une cour assidue auprès de Mlle Chaligny.

—J'achève donc ma confession, poursuivit le capitaine. Vous vous rappelez un superbe bal au cercle Masséna, où j'eus le très grand plaisir de conduire le cotillon avec vous ?

—Allons ! allons ! Vous savez bien que je m'en souviens toujours... N'insistez pas et allez au fait.

—M'y voici... Après le bal... je n'avais aucunement l'envie de dormir... Je ne suis pas joueur... mais le désœuvrement, l'ennui... Bref, je me laissai aller à prendre part à un baccara assez corsé, et j'étais bientôt décafé d'une somme importante que j'avais sur moi. Je m'entêtai, résolu à continuer de courir après la fortune, et comme je tenais la main, prenant un banco élevé, mon invité fut suivie d'un silence de glace et je m'aperçus que je n'avais pas, en style de joueur, "éclairé" et qu'il n'y avait pas l'argent du banco devant moi.

C'est alors que le comte de Malthen, se trouvant dans le salon, vint à moi, son portefeuille ouvert, me disant ces simples mots :

—Monsieur de Prévannes, je vous en prie.

Dans le portefeuille, je pris un billet de mille francs et je continuai la partie, remerciant le comte de cette offre si obligeante et qui me tirait d'un embarras terrible. Cette offre, ce n'était rien, si vous le voulez, mais elle était faite de si galante façon, de manière si gracieuse, que je lui exprimai toute ma reconnaissance en allant lui rendre visite le lendemain et lui rapporter ses cinquante louis. D'autant que son billet m'avait porté bonheur et que j'avais gagné avec une veine insolente. Alors, nous nous vîmes. Il m'invita à déjeuner à bord de son yacht. Il pratiquait des dragages à d'énormes profondeurs, qui lui rapportaient une flore inconnue, avec un monde de crustacés et de poissons ignorés jusqu'ici. Enfin, il m'intéressait, m'intriguait ; nous nous sommes liés. J'avoue même que cet homme, à la longue, exerçait sur moi une influence dont je me rends très bien compte. Maintenant j'ai parlé. Trop longtemps même... J'ai droit à connaître le jugement.

Et d'un mouvement de tête il interrogeait Fabienne.

—Bien simple, le dit jugement, répliqua la jeune fille, vous pensez du comte qu'il est un modeste. Moi, je crois de lui, tout au contraire, qu'il est un dédaigneux... que c'est un souverain mépris que pour nous il professe et que ce grand savant et illustre chimiste nous ferait tous fondre dans l'un de ses creusets pour la satisfaction de la dernière de ses fantaisies...

—On a parlé d'un savant, s'écria à la cantonnade une voix joyeuse... Ça ne doit pas être de moi... Ne m'annoncez pas, on m'attend ; je suis d'ailleurs de la maison.

Et le docteur Charles Minières fit une bruyante entrée sur la terrasse.

Un peu plus âgé que son camarade de collège Maurice. Gros, gras, légèrement bedonnant, affecté d'une calvitie précoce, et un bon petit nez en pied de marmite, perpétuellement chargé d'un pince-nez à la recherche duquel le docteur passait sa vie.

Un bon, un doux, bien que vif comme salpêtre, faisant de la médecine en amateur, soignant les déshérités et les pauvres. Il évoluait dans la région, de-ci, de-là, semblant mettre en pratique le mouvement perpétuel. Possédant une fortune modeste qu'il ne cherchait nullement à augmenter, car sa clientèle ne lui rapportait pas un sou.

Aux riches qui réclamaient ses soins, invariablement il répondait :

—Il y a des médecins pour vos maladies... Je n'y connais rien. Je vous soignerais très mal... Je suis le médecin des pauvres.

Au demeurant, adoré de tous et reconnu comme la meilleure, la plus généreuse, la plus loyale des créatures.

A tout le monde il serrait la main.

—Je ne suis pas en retard, non... J'ai cru que je n'arriverais pas... J'avais un tas de malades échelonnés sur la route. Enfin, me voici.

Regardant Fabienne :

—Toujours la plus belle ! Toujours superbe ! Et le bonheur se lisait dans vos yeux... Vous étiez la seule femme capable d'enguirlander Maurice. Et il a eu la souveraine et unique chance de découvrir cette gemme sans pair... Allez donc nier maintenant les atomes crochus et la loi des affinités... C'est ainsi que la fleur du palmier mâle traverse d'infinis espaces pour aller trouver... Ah ça ! mais, je vais dire des sottises ! Après la noce, mes amis, après la noce, je vous expliquerai tout cela...

Mais, consultant à nouveau sa montre, à quelle heure déjeunait-on en cette riche demeure ? Je vous avoue que, levé bien avant le blond Phébus, je sortis muni seulement d'une tasse de lait froid, et je me sens un creux et un vague... Oh ! quel creux !... Et quelles vagues... On dirait, en mon pauvre estomac, la mer violemment agitée.

—Veux-tu un biscuit et un verre de marsala pour te faire prendre patience ? demanda Maurice à son ami.

—Ton idée me semble tout simplement géniale, bien que trop simple. J'accepte plusieurs verres de marsala et autant de biscuits... J'ai un estomac de casoar et une conscience tranquille. J'ai toujours remarqué que les gens faux sont sobres et "la grande réserve de la table annonce assez souvent des mœurs feintes et des âmes doubles." Ceci n'est pas de moi, mais de ce gredin de Jean-Jacques Rousseau. C'est même, à mon humble avis, la seule vérité qu'il ait écrite. Par contre, nous avons le *plures occidit gula quam gladius*, de Cicéron. Rassure-toi, je ne traduirai pas *gula* devant ces dames. Mais ça m'est égal, j'aime mieux mourir que pâtir. Maintenant, sonnez vos esclaves et qu'ils me servent ainsi que le réclame le poète.

Et, emphatiquement, il déclama :

—“ Dans un diamant taillé de l'Éternel spumant.”

Et le marsala placé à portée sur un plateau, le docteur se mit à broyer en double force biscuits sous ses puissantes molaires, tout en donnant de fréquentes accolades au vin de Sicile.

—Ah ça ! s'écria-t-il, car ces amusettes distraient à peine son grand appétit, il est en retard, ton grand seigneur.

Au même moment, un domestique parut à l'entrée de la terrasse et annonça correctement :

—Son Excellence le comte de Malthen.

Ce n'était certainement pas un être ordinaire que l'homme qui se faisait annoncer ainsi, prenant les formes d'une surannée ou étrangère étiquette et qui se présentait, la tête légèrement inclinée sur l'épaule, un sourire d'une amabilité de commande stéréotypé aux lèvres.

Un peu de lignes, son portrait.

Une tête ronde, lourde, ornée d'une courte chevelure d'un châtain grisonnant se poudrant aux tempes.

Naturellement ondulés, ses cheveux se dégarnissaient, laissant à découvert un front proéminent, bombé, faisant suite à un crâne énorme.

La face glabre, soigneusement rasée, montrait, fortement accusés, des traits dessinés à grandes lignes.

Ses yeux clairs, à prunelles de cristal, se voilaient trop souvent sous des paupières épaisses, retombantes, entre lesquelles, par le coin, filtrait, à tout instant, un regard inquiet et chercheur.

À le voir de profil on eût dit de l'ectype, l'empreinte de l'un de ces empereurs romains de la décadence, avec ses lèvres serrées, son menton proéminent et gras.

Il était vêtu d'un costume de voyage en drap léger de Bradford, recouvert d'un long manteau l'enveloppant jusqu'aux pieds.

Comme coiffure, un large feutre sombre, malléable, sans forme, tenu pour l'instant à la main.

Tout cet accoutrement, quelque peu théâtral et sortant du convenu, n'avait cependant aucune disparate et seyait parfaitement à son propriétaire.

Lentement, le comte quittait ses longs gants de peau de cerf, et, tout en saluant, distribuait des shake-hands nerveux et fervents à Mme Chaligny et à ses hôtes.

On pouvait voir ainsi ses mains blanches fort belles, ornées d'un camée à ses armes et d'un énorme rubis balais encadré de deux gros diamants.

—Ce n'est pas mon habitude d'être en retard, dit-il, s'excusant, accompagnant ses paroles de continus mouvements de tête. C'est le train qui est coupable, et l'on voudra bien pour cette fois m'excuser.

Ainsi que son devoir de maîtresse de maison le lui ordonnait, Mme Armande Chaligny répliquait par quelques paroles aimables. L'angélus de midi n'était point encore sonné. Le comte n'était donc pas en retard. On allait se mettre à table.

—Par ma foi, s'écria jovialement le docteur Charles Minières, je n'en serai pas fâché, vu que cet excellent marsala a déjà mis bien loin ces non moins bons biscuits.

Maurice avait eu soin de présenter le comte et le docteur l'un à l'autre, en complétant l'introduction de ces simples mots : “ Deux savants.”

—Vous avez faim, docteur ? demanda M. de Malthen d'un air quelque peu surpris.

—Atrociement faim, fit Charles Minières, s'administrant une formidable claque sur le sternum.

—Un creux énorme ! Et je me fais une véritable fête de me mettre à table, vu que je connais le chef de la Blancarde, aussi bien que la cave d'icelle et que j'ai la conviction que nous allons faire le plus succulent des repas.

Puis, regardant son interlocuteur dans le blanc des yeux :

—Et vous, monsieur le comte, vous sentez-vous en appétit ?..

Le comte de Malthen eut un imperceptible mouvement d'épaules.

—J'ignore la faim, répliqua-t-il avec lenteur, tout aussi bien que la soif... Jamais je ne me sens soumis à ces besoins. Je mange et je bois parce qu'il me faut nourrir mon corps... Mais ce que je mange, ce que je bois, m'est absolument indifférent. Je déplore d'être condamné à subir ces nécessités inéluctables, et cependant à mon grand regret, car, évidemment, je suis privé, je le vois bien, de satisfactions très grandes. Mais, comment dirai-je, à l'accomplissement de ces fonctions naturelles, je ne saurais attacher aucune importance.

Le docteur fixa sur le comte ses bons gros yeux où se lisait maintenant une stupéfaction profonde.

—Alors, une truite genevoise ne saurait rien vous dire ? Une poularde truffée vous indiffère ?

—Absolument... N'était le respect humain, cette longue suite de stupidités dont on ne saurait se défaire... je mangerais tous les jours un bifteck aux pommes, aussi bien le soir que le matin.

—Une bouteille de pomard ?

—Je ne bois jamais que de l'eau.

M. Edouard Chaligny s'était pris à rire.

—Docteur ! Docteur ! s'écria-t-il, on va vous prendre pour un gourmand.

M. Minières se laissa aller à une exaspération comique.

—Gourmand !.. Mais, gourmand je suis !.. Et le proclame !.. Et je voudrais le crier sur les toits !.. Gourmand !.. Ah ça ! croyez-vous donc que les truffes ont été créées pour... hum ! hum !.. pour ceux qui les cherchent !.. Gourmand !.. Pour qui donc couleraient le divin clos-vougeot, et le chambertin, et le chateau-d'Yquem, car je ne voudrais à aucun prix mépriser les bordeaux au détriment des bourgognes, sans oublier le Pommery ! Gourmand !.. Mais c'est la seule façon que j'aie de me montrer reconnaissant au souverain maître des choses succulentes et exquisées qu'il a bien voulu mettre à notre portée !

Et comme un domestique se montrait en prononçant la sacramentelle formule : "Madame est servie," le docteur Minières se leva précipitamment, offrit son bras arrondi à Fabienne, en disant à son ami :

—Maurice, c'est la dernière fois que je te coupe l'herbe sous le pied.

Puis, il ajouta :

—Allons rendre grâce au Tout-Puissant... Vous avez faim, vous ?..

—Une vraie faim.

—Vous ne vous nourrissez pas avec du lait de colombes ?

—Jamais de la vie ! répondit la jeune fille en riant.

—Alors vous êtes gourmande ?

—Un peu, je l'avoue.

—Et vous possédez un excellent estomac ?

—Je n'en ai jamais souffert.

—La nuance rosée de vos joues le démontre surabondamment.

—Allons déjeuner.

Très claire, la salle à manger, stuquée à l'italienne, les murs ornés de grandes mosaïques de Gien. Quatre grands bahuts flamands avec dressoirs se faisaient face. Le bon docteur s'épanouit sans réserve, et la vue d'un menu délicat et varié porta le comble à sa joie.

Au moment où l'on se mettait à table, un domestique roide, de noir vêtu, vint prendre place derrière la chaise du comte de Malthen, assis, naturellement, à la droite de la maîtresse de la maison.

—Vous permettez, chère madame, fit le comte, s'inclinant et s'adressant à mi-voix à Mme Armande Chaligny, vous voudrez bien, je l'espère, excuser mes ridicules maniaqueries. Mais Conrad connaît seul mes habitudes.

Comment donc ! Le comte n'était-il pas chez lui ! Et ne devait-il pas trouver à la Blancarde ses habitudes et ses aises ?

Très reconnaissant, M. de Malthen remerciait de cette gracieuseté, de cette amabilité toutes françaises.

Conrad, le valet de chambre du comte, servait son maître avec le plus attentif des soins et sans le moindre bruit.

Sur un petit plateau d'argent il venait de placer un flacon en verre de Bohême aux armes du comte.

—Encore une manie, chère madame. Je ne bois que de l'eau, je crois vous l'avoir déjà dit, et encore est-ce une eau spéciale.

Et Conrad remplit en effet le verre de son maître d'une eau d'une limpidité merveilleuse.

—Est-ce une eau connue, monsieur le comte ? — demanda le docteur.

Frédéric de Malthen secoua la tête :

—Non ! pas le moins du monde... C'est une eau bismuthée et très alcaline, qui m'appartient... Je me suis habitué à son goût et c'est le seul breuvage auquel je tiens.

—A-t-elle une saveur particulière ?

—Voulez-vous en juger ?

—Avec grand plaisir, monsieur le comte.

M. de Malthen donna un ordre à Conrad, en allemand, et celui-ci s'empressa de remplir le verre de M. Minières.

—Assez ! assez ! — fit celui-ci. Je tiens à connaître le goût seulement. Très bien. Exquise !.. — affirma-t-il, après avoir porté le verre à ses lèvres. — Parfaite, quelque chose flottant entre Orezza et Bussang. Et peut-on vous demander où se trouve une pareille supériorité ?

—En Danemark, tout auprès de Viborg, où je possède quelques propriétés.

—Mais, — s'écria le docteur, poursuivant son idée, — il y a une fortune à faire avec cette eau. Un peu de réclame, de publicité... —

—Je n'y tiens nullement, interrompit le comte, tandis qu'un sourire arquant ses lèvres minces laissait voir des dents superbes, je l'accapare.

L'eau du comte avait éveillé la curiosité des convives. Le domestique en servait à tous, bien que l'on ne voulût point en priver M. de Malthen.

Il rassura les hôtes de la Blancarde. Cinquante bouteilles le suivaient constamment et Conrad était chargé de maintenir la permanence de cette provision.

—Alors, le docteur revenant à son idée, alors, M. de Malthen, vous n'avez jamais bu que de l'eau ?

—Non... je vous demande pardon... Autrefois, dans ma jeunesse...

M. Minières se récriait.

—Mais nous devons, si je ne m'abuse, être à peu près du même âge.

—J'ai quarante-deux ans, fit le comte, et je me trouve très vieux, en ce sens qu'il me semble avoir vécu plus d'un siècle.

—A quarante-deux ans, je serai, je crois, encore très jeune, si Dieu m'évite les infirmités.

La conversation devenait générale, et Maurice de Prévannes, qui mettait son amour-propre à faire valoir son ami, amenait insensiblement la conversation sur les progrès des sciences exactes.

Cette fois, au bout de peu de temps, les yeux pâles du baron laissaient échapper comme une flamme. Ce glaçon s'animait et s'abandonnait malgré lui à traiter son sujet favori.

Chose étrange, sa voix demeurait sourde sur un diapason un peu élevé, mais gardant la dominante d'un constant monocordisme. Le comte semblait se parler à lui-même. Il traitait des nouvelles découvertes en explosifs, passait au magnétisme, à l'hypnotisme et cela avec une compétence d'une supériorité extraordinaire.

Quelque érudit que fût le docteur Minières, qui cependant s'acharnait au travail et passait la moitié de sa vie en de profondes études, il l'avouait tout bas à Fabienne, dont il était le voisin, en lui disant :

—Diavolo ! Elle en pince, Son Excellence. Je ne suis vraiment pas à hauteur.

—Oui, répliqua la jeune fille, il donne réellement le vertige.

M. de Malthen continuait, toujours de sa voix blanche, tandis que ses yeux seuls, papillotants, révélaient l'animation à laquelle il se trouvait peu à peu en proie.

—Encore, disait-il, nous sommes en enfance. La science est stationnaire, elle tourne sur un pivot, arrêtée devant une barrière fixe. Pasteur nous a montré le chemin, mais il n'a pas osé lui-même s'y engager. Tant que, d'une part, on n'aura pas découvert le problème du grand art, le mouvement perpétuel et la prolongation de la vie humaine, toutes les sciences et les prétendus savants, moi tout le premier, qui ne suis qu'un âne, se débattront dans les bas-fonds d'une ignorance aussi croupissante qu'abjecte.

—Oh ! oh ! s'écria à mi-voix le docteur, ne pouvant réprimer un mouvement nerveux, elle va un peu loin, Son Excellence !

—Oui ! je précise, continuait M. de Malthen, Brown-Séguard, Pasteur, de nos jours, aussi bien qu'André Vésale et Ambroise Paré au début, n'ont jamais eu le courage d'accomplir leur œuvre..

—Mais, mon cher comte... tenta timidement cette fois Maurice.

—Il n'y a pas de "mon cher comte". Ceux que je viens de citer, tant d'autres que je pourrais énumérer encore, ont disséqué des chiens, des lapins, des cobayes ; c'est sur l'homme vivant qu'ils devaient travailler.

—Diable ! fit Charles Minières, tressautant une seconde fois, comme vous y allez, monsieur !

—Et où trouverez-vous des sujets ?

—Et les condamnés à mort !... On ne les consulte pas, je pense ?... Que de sang jeune, riche, perdu !!!

—Mais vous ne pouvez pas exiger le rétablissement de la question, car la vivisection sur les créatures humaines ne serait pas autre chose... La vie humaine... c'est sacré !...

M. de Malthen étendit le bras avec un geste énergique :

—La vie humaine n'est rien par rapport aux existences humaines... par rapport aux secrets de la science !...

Mais se reprenant et terminant la conversation de façon plaisante :

—Heureusement que je ne suis pas médecin et que, par conséquent, les vivants n'ont rien à craindre de moi. La science rabaisée ainsi n'est qu'un simple agrément auquel je me livre la plupart du temps, faute de pouvoir m'intéresser à autre chose. Mais j'ai des excuses à faire. Ces questions abstraites n'ont rien d'amusant pour ces dames, et je vous demande pardon de m'être laissé aussi loin entraîner. Je n'y reviendrai plus.

Tous se récriaient. Ces questions étaient de palpitante actualité et la liberté de toute discussion devait être entière. Le comte secouait la tête en riant aux éclats, mais il était impossible de lui faire reprendre le fil de la question, il se renfermait en un obstiné mutisme.

On sortait de table, le repas ayant pris fin.

Naturellement, le comte ne fumait pas et se rapprochait, sur la terrasse, de Mme Chaligny et de Fabienne, tandis que Maurice, le docteur et M. Chaligny se tenaient à l'écart, afin de pouvoir envoyer tout à l'aise dans les airs la fumée de leurs cigarettes et de leurs purs havanes.

—Tu sais, fit Charles Minières à son ami Maurice, en prenant le soin d'éteindre le son de sa voix, il a une fêlure, ton savant gentilhomme, ou ton gentilhomme savant, comme tu voudras !...

—C'est un original, répliqua en riant M. Edouard Chaligny.

—Original tant que vous voudrez, mon cher hôte ! Mais il m'a donné froid dans le dos avec sa théorie sur la vivisection appliquée aux condamnés vivants !... Je ne suis pourtant pas suspect de tendresse pour messieurs les assassins !... Mais de là à les charcuter pièce à pièce, et, nous sommes entre hommes, et..., tout crû !... il y a loin !...

—Ce n'est qu'une théorie, affirma M. de Prévannes.

—Sans doute, je suis convaincu, qu'au demeurant, cet homme ne ferait pas de mal à une mouche. Ce n'est qu'une théorie, c'est entendu, mais tu me permettrais bien de la trouver excessive.

—Et nous aussi, vous pouvez le croire, mon cher docteur.

—Parbleu ! appuya Maurice.

—C'est égal, malgré ce que j'appellerai, si tu le permets, sa lézarde cervicale, c'est une rude intelligence tout de même... Jusqu'à moi, qui suis un tantinet de la partie et qui avait peine à le suivre...

—N'est-ce pas Descartes qui a dit : conclut le capitaine, "Les sciences finissent en éblouissement."

—Parfaitement. Maintenant, jette ta cigarette... Tu en meurs d'envie, et, du regard, Mlle Chaligny te le demande... Apprends ton métier de mari, mon cher Maurice... Le premier devoir c'est d'obéir à sa femme... N'est-ce pas, monsieur ?

Et, en souriant, M. Chaligny répondit :

—Je n'ai fait que cela depuis le premier jour de mon mariage ; mais malgré tout je ne m'en suis pas trouvé plus mal.

—Là ! écoute ton père futur, mon vieux camarade, et profite de la leçon.

Fabienne se tenait tout auprès de sa mère. Mme Chaligny tenait entre ses doigts la main de sa fille...

Et elle se sentait triste, oh ! bien triste, malgré tous les surhumains efforts qu'elle faisait pour résister à cet égoïste sentiment. Par instants, elle caressait doucement ces cheveux blonds, si doux, si fins qui voltigeaient autour du front de Fabienne comme une vaporeuse auréole.

Ces cheveux si jolis, si chers, à elle, la mère ! Que fois, en proie à un bonheur inouï, une fierté si douce, elle les avait ondulés et peignés avec cette patience et cette tendresse que seule peut avoir celle qui vous a donné le jour.

Ces yeux, d'un bleu sombre, combien elle les adorait, et aussi ces petites dents nacrées dont l'émail tranchait sur la pourpre des lèvres sanguines !

Oui ! Tout cela à la fois ! Tous ces trésors... ils allaient appartenir à un autre.

Et cet autre se tenait là tout près d'elle... Lui, l'amoureux, le ravisseur, le mari...

Et elle devait lui sourire !... mieux que cela !... l'aimer !...

Oh ! combien cruel, le sacrifice !...

—Maman, fit tout à coup Fabienne, vous veillerez à ce que l'on ait bien soin de Salomé. Maurice m'a promis que je la monterais dès notre retour.

—Permettez, répliqua aussitôt M. de Prévannes, avant tout, je la remonterai moi-même pendant quelques jours. Je veux être certain qu'elle ne vous fera pas de sottises.

—Oh ! si vous répliquez ainsi : c'est un prétexte. C'est pour me refuser déjà quelque chose, et ce quelque chose, c'est Salomé ! Vous me l'avez bien des fois répété vous-même, la jument n'a peur de rien.

—Je me suis trompé. Pas plus tard que ce matin, elle a failli désarçonner Justin, qui est cependant solide comme un roc. Très nerveuse, m'a-t-il affirmé, elle s'est très violemment effrayée.

—De quoi a-t-elle eu peur ?

—D'un ours, paraît-il.

Fabienne se prit à rire très fort.

—Il y a des ours dans le bois de Mandray ? demanda le comte de Malthen.

—Non ! non ! Rassurez-vous, fit la jeune fille, il n'y reste même plus de loups.

Maurice reprit :

—C'est en pleine place du village de la Blancarde même, en face du château. Les ours sont en cage, ils sont menés par des bohémiens.

—Salomé ne rencontrera pas des ours tous les jours.

—Non, Fabienne, mais pour que vous puissiez la monter sans me donner des craintes, il faut qu'elle n'ait peur de rien.

—Alors, je ne monterai jamais à cheval ; tous les chevaux ont peur.

A cet instant, un hurlement prolongé se fit entendre, et aussitôt, un autre plus faible, ressemblant à un gémissement, lui répondit.

—Ce sont les ours, fit Mme Chaligny, réprimant un léger frisson. Oh ! les vilaines bêtes ! Elles me font frissonner.

—Oh ! madame, s'écria M. de Prévannes, c'est un simple sentiment nerveux, car ces ours sont, je crois, dans des cages très solides et ne sauraient vous inspirer aucune crainte sérieuse.

—Et puis, ajouta le docteur, l'ours est-il, en réalité, un animal féroce ?

—Certaines espèces, reprit le comte de Malthen, sont absolument inoffensives, l'ours du Tonkin, par exemple, bien entendu tant qu'on ne les attaque point. L'ours Danis, l'une des grandes espèces, on aurait tort de s'y fier. Il en est de même de l'ours Isabelle, de l'ours jongleur, ou aux grandes lèvres...

—Combien encore ! L'ours du pôle, l'ours blanc, est un animal féroce. Quant au grand ours brun, l'ours Grisly, que l'on trouve généralement dans les Montagnes-Rocheuses, celui-là est plus dangereux encore que le tigre ; c'est une bête énorme et plus redoutable certainement que ce dernier.

—Allons les voir, s'écria Fabienne, c'est toujours curieux ces bêtes !... Et elles se trouvent si près de nous... Tenez ! les entendez-vous encore !... Il n'y a que la pelouse à traverser.

—Oh ! mademoiselle, répliqua le comte, quel intérêt pouvez-vous trouver à regarder de près ces horribles animaux ?... Ils sentent mauvais... Ils sont méchants...

Mais la jeune fille n'en voulait pas démordre. Habitée à faire toutes ses volontés, à ne jamais être contrariée par personne, elle entendait bien satisfaire sur l'heure ce caprice, auquel elle s'attachait, si léger qu'il pût être.

—Nous allons voir les ours, dit le docteur. Madame Chaligny, je vous offre mon bras. Maurice, je te laisse celui de Mlle Fabienne.

Puis, se tournant du côté de son ami :

—Tu comprends que nous n'aurons pas une once de tranquillité tant que nous n'aurons pas été voir les ours.

—Vous, docteur, répondit la jeune fille, vous vous montrez toujours taquin à mon égard. Si vous continuez, je vous avertis que je ne vous aimerai plus, oh ! mais, du tout !

—Cola, riposta aussitôt le brave garçon, je vous en défie, parce que, moi, je vous aime de tout mon cœur. C'est une déclaration, Maurice, une déclaration en règle. Prends-le comme tu voudras, je suis ton homme.

Et, toujours plaisantant, il entraîna Mme Chaligny un peu malgré elle, tandis que Fabienne suivait, au bras de M. de Prévannes, et que M. Chaligny et jusqu'au comte de Malthen lui-même les accompagnaient.

Sur la place, au fond, vers la droite de la grille du château, se voyait une grande voiture servant de demeure aux ours. Tout à côté, une roulotte, l'habitation des montreurs.

Ils étaient deux, l'homme et la femme, ainsi que l'avait dit Justin Bréjon le matin même.

C'étaient deux bohémiens, deux tziganes, au teint brûlé, aux cheveux noirs.

L'homme était un solide gars, au cou court, bien découplé, large d'épaules. Ses biceps saillants, ses pectoraux développés, tout en lui dénotait une force peu commune. Son nez recourbé, ses lèvres lip-pues et de gros yeux se noyant sous des paupières lourdes révé-

laient une sorte de brute animée de tous les méchants et mauvais instincts.

Vêtu de pittoresques haillons, il se drapait dans une houppelande rapiécée, fier et dédaigneux comme Artaban.

La femme, elle, était tout autre.

Si l'homme laissait voir toutes les caractéristiques d'un être dangereux, sa compagne présentait un puissant contraste.

Jolie, par exemple. Belle même ! Souple comme une liane, avec de grands yeux de velours sombre, des dents superbes étincelant sur ses lèvres, pareille à une fleur de grenade.

C'était bien la fille du Cantique des cantiques, *Nigra sed formosa*. Nullement en loques comme son compagnon, elle portait une toilette élégante de zingara, et sur la tête un foulard aux couleurs voyantes qui, plissé avec art, lui donnait l'air d'un véritable sphinx.

Aux oreilles de gros anneaux d'or, au cou un collier de même métal et des bracelets, des bagues, tous bijoux éclatants, soyant bien à sa grande beauté et démontrant une coquetterie extrême.

Appuyée sur le balustre de la roulotte, elle se laissait admirer, faisant la roue, jouant de la prunelle, fière de sa beauté, de sa jeunesse, et aussi, il faut justement le reconnaître, de son incomparable grâce.

Fabienne s'était approchée de la grande cage.

Celle-ci était double et ne comptait que deux ours séparés l'un de l'autre par une cloison.

— Ce sont des ours Grisly, fit le comte de Malthen, n'approchez pas, mademoiselle, recommanda-t-il à Fabienne. Je vous l'ai déjà dit, ces animaux sont atrocement féroces. Voyez leurs dents, leurs griffes. Remarquez quelles armes puissantes. Et quelle légèreté !

Le mâle, poussant son hurlement sauvage, s'était dressé d'un bond jusqu'au sommet de sa cage, mordant les barreaux, dardant sur les étrangers ses petits yeux féroces. On devinait que sans l'obstacle de la grille il se fût jeté sur eux et les aurait mis en pièces.

— J'en suis pour ce que j'ai dit, répéta Mme Chaligny, ce sont d'horribles bêtes.

Fabienne, cependant, ne voulait pas s'éloigner encore. Elle faisait le tour de la cage et allait voir la femelle, placée au bout opposé.

Celle-ci était plus petite, mais semblait tout aussi dangereuse.

A l'aspect de la jeune fille, elle sauta également d'un bond aux barreaux, lui montrant ses énormes crocs.

Un ordre brutal du dompteur l'aplatit sur le plancher de sa cage.

Et en grognant sourdement, elle enfouit son mulle dans ses pattes.

L'homme continuait à parler, sa voix devenait colère. Il donnait un ordre à sa compagne.

Celle-ci se mit à rire, tremoussa ses épaules, et d'un air boudeur rentra dans l'intérieur de la roulotte.

Maurice, jetant un regard circulaire autour de la place, se rendit compte du pourquoi de cette petite scène. Le motif n'était autre que la jalousie.

Mons Justin, qui se dissimula aussitôt derrière le mur du pare, à l'aspect de son maître, se tenait à l'affût, et pour parler son langage, faisait de l'œil à la tzigane, essayant d'abuser d'elle au moyen de ce qu'il appelait : " son polisson de physique ".

Il avait été aperçu par le dompteur, d'où colère de celui-ci, colère qui dégénéra en fureur, si grande, que le drôle porta la main à un kandjar caché sous les plis de sa ceinture et se rua, en courant comme un fou enragé, vers l'endroit où apparaissait à nouveau la face rousse de Justin.

Le tzigane revint à la roulotte, Justin ayant jugé prudent, pour cette fois, de se replier en bon ordre.

— Quelle brute ! fit M. Chaligny.

Puis, tout bas, à Maurice :

— Vous ferez bien, mon cher ami, de prévenir votre ordonnance. Il joue un vilain jeu.

— C'est son seul défaut... mais il est incorrigible... Seulement, monsieur, je l'ai bien averti que s'il commettait chez vous la moindre incartade, je le mettrais irrévocablement à la porte. J'espère qu'il se tiendra tranquille.

Cependant la jalousie du montreur n'était point apaisée, et elle se traduisait maintenant par un verbeux et bruyant monitoire à l'adresse de sa compagne qui, de l'intérieur de la roulotte, lui répondait par de grands éclats de rire.

— Quelle langue parlent ces gens ? demanda le docteur, qui continuait à regarder les Grisly.

— Le Romani, répondit le comte, une langue à eux, le Romani Tehavé. Très difficile en ce qu'elle n'a d'analogie avec aucune autre.

— Ils doivent parler aussi allemand, dit aussitôt Fabienne, si je les interrogeais ?

— Vous parlez l'allemand ? demanda le comte avec surprise.

— L'allemand, l'anglais et l'italien, s'empressa de répondre aussitôt Maurice. A me confondre, moi qui n'ai fait que très peu perfectionner mes notions allemandes de Saint-Cyr.

On rentra au château. Le comte, M. Chaligny et le docteur se laissaient séduire par les douceurs d'un whist. Et Maurice et Fabienne continuaient cet entretien des amoureux, composé des riens toujours les mêmes, des riens toujours adorables et charmants.

Le repas du soir fut très gai, le docteur s'y montra d'une verve étourdissante, tout en tordant et avalant de grand appétit.

Pour le comte, il se laissa aller à raconter plusieurs épisodes de ses nombreux voyages, tous palpitants d'intérêt.

Mais malgré les efforts de M. Minières, il fut impossible de le ramener aux sciences exactes ; il se déroba à cet objectif avec adresse, abordant, par contre, avec une facilité extrême, tous les autres sujets de conversation.

Il faisait beau, l'air était d'une douceur exquise. La nuit noire cependant, d'un noir opaque, ce qui n'empêcha pas les deux fiancés, si près de leur union, de se promener par les charnilles et les allées épaisses dont ils connaissaient tous deux jusqu'aux moindres méandres.

A un moment donné ils arrivèrent jusqu'au bord de la Meurthe, qu'à cet endroit surplombent des roches abruptes.

— Je l'aime cette rivière, fit Fabienne, laissant aller, dolente, sa jolie tête sur l'épaule de son fiancé. Je l'aime, écoutez-la chanter !... On dirait qu'elle chante notre bonheur.

— Oui, ma bien-aimée, mais n'approchez pas... Ces roches sont glissantes... un faux pas...

— Oui, c'est affreux... Cette eau noire...

— Retournons au château.

— Tout à l'heure. Vous allez y rentrer, vous... Et j'irai dans un court moment vous y rejoindre... Vous le savez. Maurice... j'ai tous les soirs l'habitude de faire une prière dans la petite chapelle qui se trouve au fond du parc, tout à côté de ces roches... Je désire m'y rendre ce soir, encore plus que les autres jours... Voulez-vous me laisser libre un instant, mon fiancé... mon aimé... mon mari... Je vais prier... pour vous... pour nous... pour notre bonheur... Vous le voulez bien... dites ?...

— Je vais vous laisser seule ?... protesta l'amoureux.

— Ne fais-je pas ainsi tous les soirs... Et cela depuis mon enfance, tout le temps que nous nous trouvons à la Blancarde ? Oui, je veux être seule un instant... j'éprouve le besoin de me recueillir.

Tout en marchant et en devisant ainsi, ils avaient atteint la porte de la petite chapelle dont la masse noire, malgré l'obscurité du ciel, se dessinait au travers des arbres.

— Vous rentrez au salon, Maurice. Vous me le permettez... Je vous rejoins dans quelques secondes... Ne m'attendez pas, cela me presserait, me gênerait, m'enlèverait ma liberté de penser et de prier. Je sais où je mets mes allumettes... Je ne serai pas dans l'obscurité. Allons ! faites ce que je vous demande.

Maurice obéit, et rapidement retourna au château, dont il n'était éloigné que d'une centaine de mètres.

Il se retourna. Les fenêtres de la chapelle étaient éclairées.

Fabienne pria pour lui, pour leur bonheur à tous deux.

En rentrant au salon Mme Chaligny ne lui demanda même pas : " Où est Fabienne ? " Elle savait que sa fille se trouvait à cet instant à l'oratoire...

La conversation était devenue générale.

Cependant, au bout d'un quart d'heure, une impatience, il faut dire plus, une inquiétude imprécise mais réelle, commençait à faire palpiter le cœur de M. de Prévannes.

D'un pas rapide, il descendit les degrés de la terrasse ; puis, pris de panique, il ne savait réellement pourquoi, de toutes ses forces il appela dans la nuit silencieuse :

— Fabienne ! Fabienne !

Un mortel silence lui répondit seul.

Alors, la gorge serrée, la poitrine haletante, claquant des dents, il courut à la chapelle.

La lumière y brillait toujours.

— Elle est là, se dit-il tout haut. Voyons ! Elle est restée en prière !... Je suis réellement stupide de me mettre dans un état semblable.

Ouvrant la porte de l'oratoire, il criait encore :

— " Fabienne ! "

La petite chapelle était déserte.

— Fabienne ! Fabienne ! et en tous sens il traversait le parc.

— Fabienne !...

On accourait à ses clameurs d'agonie. Les hôtes, les domestiques, armés de flambeaux, de lanternes, fouillaient vainement tous les recoins du parc...

Fabienne avait disparu !!!

II

La folie s'abattait sur la Blancarde. Une folie intense, furieuse. Comprend-on cette catastrophe, ce malheur?...

La perte d'un être adoré, autour duquel se concentraient toutes les affections, tous les amours!...

Mme Armande ne pleurait pas. En elle, en son cœur déchiré, elle ne trouvait ni cris, ni larmes.

Fabienne, si vivante, si heureuse, là quelques instants auparavant, Fabienne perdue! pour toujours! à jamais!... Non! C'était non seulement incompréhensible, mais encore impossible!!!

Cela était cependant!

Nulle trace, nul indice, nul vestige.

Les allées du parc n'étaient point sablées, mais bien recouvertes de ce minuscule caillou que l'on retire des rivières et des fleuves et nommé "de la grève."

Et puis, on avait tant marché, tant piétiné en courant partout, depuis un instant, que c'était folie maintenant de prétendre relever une empreinte.

Au milieu de l'affolement général. Françoise, une vieille, qui était dans la maison depuis vingt-cinq ans et avait vu naître Fabienne, laissa tomber un mot qui glaça d'épouvante tous ceux qui l'entendirent :

— Peut-être bien que cette pauvre enfant-là a été du côté de la rivière.

Maurice surtout frémit.

Lui et sa fiancée ne s'étaient-ils pas approchés du cours de la Meurthe, sur les rochers abrupts et glissants qui la surplombent?

Après tout, c'était possible... la seule solution raisonnable à donner à cette épouvantable catastrophe.

Et chacun d'y courir, se poussant, se bousculant.

Ce fut Justin Bréjon qui arriva le premier.

Et bientôt, il laissa échapper une exclamation prolongée d'épouvante et de douleur!

On le suivait de près.

— Qu'est-ce qu'il y a? Que se passe-t-il? Vous avez trouvé quelque chose?

— Oui! oui! j'ai trouvé! fit le pauvre garçon sanglotant. Oui! j'ai trouvé!... Tenez!... Mademoiselle, il n'y a qu'un instant encore, portait ça sur les épaules.

Ce, comme disait Justin Bréjon, n'était autre chose qu'un petit châle d'épais crépon de Chine rouge, que Fabienne se nouait le soir au cou, lorsqu'elle se rendait à l'oratoire pour éviter la sensation de la fraîcheur montant toujours de la rivière.

Douter encore était impossible!

Fabienne, évidemment, s'était trompée de route, en proie aux émotionnantes pensées dont son âme était pleine, ou bien peut-être

encore avait-elle voulu revoir la place si chère à son cœur, où quelques instants auparavant, elle s'entretenait si tendrement avec son fiancé.

Dans tous les cas, le châle se servait qu'à constater sûrement l'irréparable!

Evidemment, Fabienne avait mis le pied sur les roches glissantes.

Elle était tombée, et le courant, très rapide à cette place, l'avait emportée au loin.

Saisie par le froid, étourdie par le choc, elle n'avait pu lutter.

N'importe, Maurice s'était jeté à l'eau, se laissant aller à son gré, la remontant au prix de surhumains efforts, luttant, plongeant et poussant toujours, lorsqu'il revenait à la surface ses cris de désespoir :

— "Fabienne! Fabienne!"

A bout de force, il abordait plus loin, auprès de Sauley, réveillait tout le rivage endormi, et alors, à nouveau, il se rejetait à l'eau tandis que tous les habitants du village fouillaient avec des lanternes tous les abords de la rivière.

La nuit se passait ainsi, en recherches vaines, en infructueux efforts, Le comte de Malthen, le docteur, faisaient comme tous. Ils cherchaient, ils allaient d'un point à un autre.

Et les heures s'écoulaient, lentes, mortelles, et rien, on ne trouvait rien!!!

Et, une à une, les dernières espérances étaient arrachées du cœur du père, de la mère, du fiancé, de ces trois êtres unis en une même torture et qui subissaient à eux trois le plus épouvantable des supplices!

Dès la première heure du jour, à l'instant où l'aube blanchissait à peine, le docteur Minières avait fait atteler son cheval, et bride abattue, courait au télégraphe, à Saint-Dié.

D'abord, il s'agissait de prévenir les invités, le général, tous ceux, parents et amis, qui arriveraient à la Blancarde pour prendre part à cette fête qui, soudainement, se transformait en un horrible deuil.

Et puis, on ne sait pas... Oui, il n'aurait su le définir lui-même, malgré lui, indépendamment de sa volonté, Charles Minières conservait une vague idée de derrière la tête, une idée, comment dirons-nous, une idée inextirpable.

Et, en même temps qu'il télégraphiait à Lunéville, il adressait une dépêche aussi précise que concise au préfet de police, dépêche ainsi libellée :

"Préfet de police.

"Mlle Chaligny subitement disparue, accident, crime, suicide? Prière instante envoyer par premier train inspecteur expérimenté, muni pleins pouvoirs. Tous frais payés.

"Docteur MINIÈRES."

(A suivre.)

FEUILLETON DU SAMEDI

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 6 MARS 1897

LA CANTINIÈRE DU 13^{ME} ZOUAVES

Par GEORGES LE FAURE

XVI — LA CONFESSION DE VOMBOHITRA

(Suite)

Bien que ses soupçons concernant M. Fabian n'eussent jusqu'alors trouvé aucune confirmation ni dans le langage ni dans l'attitude du personnage, cependant elle n'en sentait pas moins en elle comme un instinct qui lui disait qu'il fallait se méfier, se défier, et qu'un jour viendrait où la concession, transformée et armée deviendrait une position militaire intéressante pour la colonne.

Et puis, elle n'avait pu vivre, depuis plusieurs mois, avec les enfants de Fabian sans s'attacher à eux; Perez, en dépit de son jeune âge, était si hardi, si brave, si troupié en un mot; Pépita, si douce, si câline, si mélancolique, que le cœur de la brave femme s'était réchauffé à leur contact et s'était pris à les aimer véritablement.

On juge du coup qu'elle avait ressenti lorsque brusquement un soir, il n'étaient pas rentrés, et que la nuit s'était écoulée sans qu'ils eussent reparu; dès l'aube, Aménaïde s'était mise en campagne, envoyant de tous côtés des petits groupes de Kabyles, pousser des reconnaissances au loin, pendant qu'elle-même, à la tête des indigènes, fouillait les environs...

Une journée s'était écoulée sans rien apprendre de nouveau et durant la nuit suivante, la cantinière tourna plus d'une fois les regards vers son grand revolver d'ordonnance, songeant que plutôt que d'avouer à M. Fabian la disparition de ses enfants, elle se ferait sauter la cervelle.

Au matin, heureusement, un de ses hommes était arrivé, annonçant qu'il avait relevé une piste au milieu de la brousse; on était parti et la bonne chance avait fait rencontrer ce marchis de chasseurs...

Et maintenant que sa grande angoisse était passée, maintenant que devant elle, chevauchant sur Kléber, elle voyait Pépita et Perez, ses regards se détournaient d'eux pour se reporter, apitoyés, surpris, sur le soldat, dont la tête brune et pâle reposait immobile sur un coussin fait de brousse, les membres étendus en travers de quatre fusils.

Quel était celui-là? Un prisonnier échappé des mains des Hovas, ou bien un éclaireur du corps expéditionnaire?

Les Français seraient-ils donc si près? Et par lui pourrait-elle donc avoir enfin de ces nouvelles dont l'absence lui tenaillait l'esprit depuis si longtemps?

XVII — LE BLESSÉ

On avait installé de Béricux dans la chambre d'Aménaïde: elle-même l'avait voulu ainsi, éprouvant une intime satisfaction à sacrifier, — si tant qu'on peut appeler cela un sacrifice, — l'espace de confortable dont elle avait su s'entourer: un lit de fer, enveloppé, en guise de rideaux, d'un moustiquaire de grosse mousseline blanche; des chaises de bois blanc, au siège de paille; un grand lavabo en zinc. Sur le plancher, une natte artistement tressée; à la fenêtre, servant de store, une autre natte.

Ce qui faisait l'ornement de la pièce, c'étaient sur les murs blan-

chis à la chaux, des panoplies faites des différentes armes des indigènes qu'elles s'étaient procurées facilement pour quelque menu monnaie; des fusils à pierre remontant au siècle dernier, des fusils Snyders de fabrication plus récente, importés par les commerçants anglais, de vieilles baïonnettes rouillées, de grands sabres recourbés, des sagaies, des lances, des boucliers en peaux de bêtes imparfaitement tannés, des tambours de guerre, et jusqu'à un étendard royal, sali, frippé, déchiré.

En belle place, juste devant le lit, afin qu'en s'endormant et en s'éveillant les regards de la bonne femme s'y reposassent, une autre panoplie formée de l'équipement de l'ancienne cantinière : son ample jupe, sa veste soutachée, sa chechia rouge et son tonnelet rayé aux couleurs nationales, et un revolver d'honneur, à elle offert, en Tunisie, à la suite d'une souscription ouverte entre les officiers du régiment pour lui rappeler l'action d'éclat qui l'avait fait décorer.

Ah ! son cher "fourbi" — ainsi qu'elle l'appelait, — elle n'avait eu garde de l'oublier en quittant Constantine ; c'est la première chose qu'elle avait mise au fond de sa malle, voulant, puisqu'elle était obligée d'abandonner le 13^{me}, avoir tout le temps sous les yeux ce qui lui rappelait les années les plus belles de sa vie.

Elle avait prit aussi la bande de calicot jauni qui surmontait son comptoir et sur laquelle se trouvaient écrits ces mots : " Aménaïde Fleuret, cantinière du 13^{me} " ; elle l'avait clouée, comme autrefois, au-dessus de son équipement et elle avait ajouté au trophée, pendant à un clou, la sacoche de cuir tout usé et blanchi, dans laquelle, en campagne, elle enfermait ses états de service : c'était son livret militaire, ses archives.

Et, lorsque par moments la nostalgie s'emparait d'elle, et que sur elle pesait par trop fort la sensation de la solitude, de l'abandon dans lequel elle se trouvait, elle ouvrait la sacoche, s'asseyait près de la fenêtre et relisait ces pages jaunies, fanées, où se trouvaient relatées les étapes glorieuses de sa carrière.

Cela lui faisait du bien, lui remettait l'âme, comme fait la lecture de l'Evangile ou de l'Imitation.

Depuis huit jours que s'étaient passés les événements décrits dans les chapitres précédents, Aménaïde était en proie à une grande perplexité : outre les suppositions qu'avait fait naître dans son esprit la rencontre inattendue de ce soldat, si loin de la route que devait suivre la colonne française, il lui semblait constater, chez les travailleurs indigènes, une allure bizarre.

Il y avait des conciliabules, au moment du repos, la régularité à la besogne était moins grande et même des manquants lui étaient signalés, plus nombreux chaque jour.

En même temps, les Kabyles eux-mêmes changeaient d'attitude ; leurs visages devenaient plus sombres et leurs regards, quand ils se fixaient sur elle, avaient une expression qu'elle ne leur avait point vue jusqu'alors.

Et M. Fabian ne revenait toujours pas.

Or, quoique, en partant, il lui eût laissé entrevoir que son absence pouvait être de quelque durée, la cantinière commençait à trouver que cette absence était un peu bien longue et une angoisse lui venait qu'il ne fut arrivé malheur au père de Pepita et de Perez.

Sa vigilance avait redoublé ; elle piquait des pointes aux environs, pour s'assurer qu'il n'y avait rien de suspect ; elle faisait des rondes, chaque soir, à la tombée de la nuit, pour vérifier si le pont-levis du ruisseau était relevé, si les indigènes étaient paisibles dans leurs cases, si les portes de l'habitation étaient soigneusement fermées.

S'étant aperçu que des armes avaient disparu, elle avait brusquement suspendu les exercices et fermé la pièce où étaient remisés les fusils et les munitions ; elle portait la clé de cette pièce suspendue à sa ceinture.

A dire vrai, cependant, elle ne se sentait plus aussi seule qu'auparavant ; la présence dans la concession, du blessé, lui avait redonné un peu d'assurance, comme si ce malheureux moribond, toujours sans connaissance, étendu inerte dans son lit, pouvait lui être d'un adjuvant quelconque, au cas où se présenteraient les éventualités terribles qu'elle redoutait.

Mais tel était à ses yeux le prestige de l'uniforme que la vue seule de la veste d'ordonnance zébrée des galons d'argent avait suffi pour lui redonner, non du courage, mais de l'assurance.

Ah ! s'il avait pu parler seulement, s'il avait pu lui donner un conseil, examiner, de concert avec elle, la situation... mais ses paupières étaient constamment closes, et ses lèvres muettes, comme soudées, ne se desserraient que pour balbutier des mots inarticulés, des lambeaux de plaintes arrachées par la souffrance.

Dieu sait pourtant que Pepita et elle s'étaient ingénieuses à entourer le pauvre garçon de tous les soins possibles et imaginables. Les blessures, ça la connaissait, Aménaïde ! elle en avait assez vu, sur les champs de bataille et dans les ambulances, et de plus terribles que ça, bon Dieu !

Malheureusement l'odyssée du soldat à travers la brousse, les alternatives de chaleur intense et de fraîcheur rigoureuse par lesquelles il avait passé avaient aggravé le mal et lorsqu'on avait mis

son torse à nu pour le premier pansement, on s'était trouvé en présence d'une chair tuméfiée où la gangrène ne demandait pas mieux que de se glisser.

Heureusement, il y avait à la concession une pharmacie sommaire, et des lavages fréquents à l'aide d'antiseptiques n'avaient pas tardé à triompher de l'inflammation et à redonner à la blessure un aspect rassurant.

Mais c'était la faiblesse dont on ne parvenait pas à triompher, faiblesse due sans doute à une perte considérable de sang chez un homme anémié déjà par les fièvres et le climat.

Aussitôt que la fièvre avait semblé un peu diminuée, on avait commencé à lui faire couler dans le gosier quelques gouttes de bouillon ; mais comme il fallait craindre que l'estomac délabré et déshabitué de nourriture le rejetât, les deux femmes avaient décidé d'alimenter le blessé à toutes petites doses, fréquemment renouvelées.

C'était une véritable sujétion à laquelle était astreinte Pépita transformée en garde-malade ; mais aussi, avec quelle joie elle s'acquittait de la tâche qu'elle avait supplié la cantinière de lui abandonner.

Cet homme qui portait l'uniforme français lui rendait plus présent à l'esprit le souvenir d'un autre homme qui, lui aussi, portait le même uniforme.

Ah ! Pierre Ladret. Combien de fois sa silhouette avait passé devant les paupières mi-closes de la jeune fille, coquette, élégante, telle que son imagination d'amoureuse se plaisait à se le représenter, et combien de fois, alors que Mme Fleuret, surprenant la jeune fille, les mains abandonnées sur les genoux, les yeux vagues, errant dans l'espace, lui demandait : " Eh bien ! Pépita à quoi donc pensez-vous ? ", la fille de M. Fabian avait répondu, rougissant : " Mais à rien, madame. "

Ah ! si la cantinière, plus avisée, lui eût demandé à qui elle pensait ! . . .

Mais la brave femme avait, ma foi, bien d'autres choses en tête que de songer aux amourettes qui pouvaient occuper la cervelle de sa jeune compagne.

Donc, Pépita mettait à soigner le blessé tout ce qu'elle avait en elle de dévouement, d'ingéniosité ; il lui tardait tant de voir le soldat revenir à lui, reprendre sa connaissance, recouvrer assez de forces pour pouvoir parler, répondre aux questions qui brûlaient les lèvres de la pauvre enfant.

Elle savait par Mme Fleuret, retour de Tamatave, que Pierre Ladret faisait partie du corps expéditionnaire ; elle avait, nombre de fois, entendu la bonne femme exprimer ses craintes au sujet de mauvais bruits colportés par les indigènes, et renfermant au plus profond d'elle-même ses angoisses, elle avait, elle aussi, passé bien des nuits sans dormir, songeant aux fatigues, aux souffrances que devait endurer Pierre Ladret.

Par le blessé, elle pourrait avoir des nouvelles et c'est pourquoi il lui tardait tant de voir se desserrer ses lèvres contractées par la fièvre, se rouvrir ces yeux que la mort semblait devoir fermer à jamais.

Vainement, Mme Fleuret avait insisté pour la soulager dans son rôle de garde-malade, la jeune fille avait refusé avec obstination de lui céder sa place ; assise dans un fauteuil d'osier, au chevet de la couchette, elle travaillait durant le jour et, la nuit tombée, étendant ses jambes sur un tabouret, elle somnolait.

Au moindre gémissement, elle était debout, prête à remettre sur la blessure un pansement frais, à renouveler le bandeau de glace appliqué sur le front du blessé, ou à introduire entre ses dents serrées quelques gouttes de bouillon.

Cela durait depuis huit jours et aucun mieux sensible ne s'était manifesté dans l'état du soldat, lorsqu'un matin que la jeune fille, brisée de fatigue, s'était assoupie malgré elle, elle aperçut en s'éveillant en sursaut, de Bérieux qui, accoudé sur l'oreiller, la joue posée sur la paume de sa main, la regardait.

— Oh ! mon Dieu ! s'exclama-t-elle, en joignant les mains.

Elle se penchait vers lui, anxieuse ; alors, il sourit faiblement et, d'une voix douce, une voix d'enfant, il dit :

— Rassurez-vous... ça va mieux... .

— Vrai ! . . . bien vrai ? . . .

De grosses larmes lui emplissaient les yeux et c'est à peine si ses lèvres tremblantes pouvaient articuler les mots. . .

— Je n'en ai pas mené large, hein... un moment ? fit-il.

D'un geste affectueux, d'une main si légère qu'à peine en sentait-il sur lui la pression, elle le contraignit à s'étendre de nouveau et à reposer sa tête sur le traversin.

— Chut ! . . . murmura-t-elle ; il ne faut pas vous fatiguer. . .

Les lèvres pâles du blessé eurent un sourire.

— Je vais mieux... bien mieux ; . . la preuve, c'est que je crois bien que j'ai faim. . .

La jeune fille prit une tasse à moitié pleine de bouillon dont elle le nourrissait depuis huit jours et, son bras derrière la nuque de de

Bérieux, pour lui soutenir la tête, elle approcha la tasse dont il vida le contenu avec avidité.

Quand il eut fini, il demeura un moment immobile, silencieux, un peu essoufflé ; mais instantanément ses joues s'étaient colorées et la brume qui voilait sa prunelle se déchirant, avait découvert le regard franc, droit, lumineux, avec une pointe de fièvre...

—C'est bon ! dit-il enfin...

Ce fut tout ; fatigué de l'effort qu'il avait fait, il ferma les paupières et, quelques secondes plus tard, sa respiration douce, régulière, prouvait qu'il s'était endormi.

Pourquoi la jeune fille ne souffla-t-elle pas un mot à Mme Fleuret de cette réarrestation ?... Pourquoi ? par un sentiment bien étrange, bien inexplicable, qui procédait plutôt de l'instinct que du raisonnement : elle voulait être la première à interroger le blessé, la première à savoir, si toutefois il en pouvait donner, des nouvelles de Pierre Ladret.

Deux heures s'écoulèrent ainsi ; les paupières du soldat se soulevèrent, son regard, comme étonné, vagua par la pièce, s'accrochant au fusils, aux sabres, aux armes de toutes sortes qui couvraient les murailles, et finit par s'arrêter sur la panoplie que formaient, juste devant lui, les effets d'équipement d'Aménaïde.

A mi-voix, épelant les mots, il lut : " Aménaïde Fleuret... cantinière... 13e zouaves..."

Il ne paraissait pas bien comprendre, et il était visible que, dans son cerveau embrumé, ébranlé par la maladie, un travail prodigieux se faisait pour rappeler à lui la mémoire défaillante...

Fatigué, il détourna les yeux et les reporta sur Pépita qui, debout près de lui, l'observait, guettant avec angoisse ce retour à la vie, à l'intelligence...

—Vous avez dormi... murmura-t-elle...

—Vous êtes bonne...

Insensiblement sa main pâle avait glissé, sur le drap, vers les mains de la jeune fille, dont il serra les doigts entre les siens.

—Voyons, dit-elle d'un ton maternel, il faut être sage et demeurer tranquille ; le moindre mouvement peut déranger l'appareil...

Ces mots rappelèrent de Bérieux à la situation ; il s'était fait en lui comme un renouveau ; sans qu'il y parût, durant les huit jours écoulés, la nature avait accompli une besogne latente, besogne qui avait fait triompher du mal la jeunesse et la force de la constitution du blessé ; en sorte que, revenant à lui, il se sentait tout léger, tout dispos, si léger même et si dispos qu'aucune souffrance physique n'était venue jusqu'alors lui rappeler le corps terrible qu'il avait reçu.

—C'est vrai, balbutia-t-il souriant ; j'avais oublié... le docteur, qu'est-ce qu'il dit ?...

Cette question surprit fort la jeune fille ; mais pour ne pas inquiéter le soldat en lui révélant à quels soins sommaires on en avait été réduit, elle répondit évasivement :

—C'est en bonne voie... et votre guérison n'est plus qu'une affaire de jours...

Il regarda encore autour de lui, et ces murs blancs, ces armes évoquaient dans sa tête encore faible le souvenir des casernes, les chambres des sous-officiers.

—Nous sommes sauvés, alors ?

Elle devina qu'il faisait allusion à la situation critique dans laquelle il les avait rencontrés, son frère et elle.

—Grâce à Dieu, oui, nous sommes sauvés ; et mon frère et moi nous sommes bien reconnaissant de ce que vous avez fait pour nous...

Il la regardait et, sans doute, tombait sous le charme de ce visage au teint mat, de ces grands yeux noirs si doux, de ces lèvres si mélancoliquement souriantes, car il répondit, ayant dans la voix une intonation particulière :

—On est Français... on est soldat : deux raisons pour faire son devoir !...

La jeune fille, gênée par le regard qu'il attachait sur elle, baissa les paupières ; elle les baissa aussi, par crainte que dans ses yeux ne se trahit le pourquoi de la question qu'elle allait lui poser.

—Vous êtes du corps expéditionnaire ? demanda-t-elle au bout d'un moment.

—Maréchal des logis... au 1er chasseurs.

Elle secoua la tête d'un air de doute, murmurant :

—Dans la cavalerie ; c'est vrai... alors, vous ne pouvez pas savoir...

Etonné, il la regarda avec plus d'attention, — ce qui la fit rougir davantage.

—Savoir... quoi ? interrogea-t-il ; ça dépend ; au service de renseignements, nous savons bien des choses...

Elle ne répondit pas tout de suite, hésitant à formuler une question qui lui paraissait devoir trahir son secret, ne comprenant pas que, bien au contraire, son hésitation la trahissait.

—C'est un officier que nous connaissons, dit-elle enfin, et qui doit faire partie du corps expéditionnaire...

De Bérieux eut un petit hochement de tête qui voulait dire : " Je m'en doutais " et, avec un sourire contraint, car — sans qu'il se rendit compte du pourquoi, les quelques mots prononcés par la jeune fille lui avaient été désagréables, il murmura :

—Un officier du corps expéditionnaire ?... Il y en a beaucoup...
—C'est bien ce que je pensais...

Elle haussa les épaules, comme pour se moquer elle-même de l'espoir qu'elle avait eu, et présentant au blessé une tasse de bouillon :

—Tenez, fit-elle, buvez un peu...

Longuement, avec délices, il aspira le liquide odorant qui mettait dans sa poitrine enfiévrée une fraîcheur délicieuse, et se purléchant les lèvres, il dit après avoir fini :

—Un bon pot-au-feu...

Mais elle avait l'air si triste, maintenant que l'espoir s'était enfui d'elle, tout debout, près du lit, les bras abandonnés le long du corps, qu'il en éprouva une sorte de pitié.

—Cet officier, insista-t-il, dites toujours son nom... je le connais peut-être, ou, si je ne le connais pas, il n'y a rien d'impossible à ce que j'en aie entendu parler...

Une éclair flamba dans le grand œil noir de Pépita.
—C'est un officier qui connaît ma famille... expliqua-t-elle, comme pour excuser sa curiosité, un camarade d'enfance à moi...

Le sourire de de Bérieux se fit plus sceptique, presque railleur.

—Oui... oui... j'entends bien, dit-il ; mais son nom ?

—Il est dans l'infanterie de marine et devait aller en garnison à Tamatave ; mais il paraît qu'on l'a changé et qu'il sert dans une compagnie de tirailleurs sakalaves...

Au fur et à mesure que parlait Pépita, le visage de Bérieux exprimait un étonnement prodigieux ; lui coupant la parole, il s'exclama :

—Il est sous-lieutenant, votre officier... et il s'appelle Pierre Ladret !

La jeune fille devint toute pâle, ses yeux s'agrandirent et, d'une voix étranglée, elle demanda :

—Vous le connaissez ?...

—Si je le connais ! c'est un de mes meilleurs amis...

Joignant les mains, la fille de Fabian murmura :

—Oh ! que je suis heureuse !...

Puis, tout de suite, ressaisie par l'inquiétude :

—Y a-t-il longtemps que vous l'avez vu ? comment va-t-il ? il n'a pas été blessé ?... et les fièvres ?...



... Il garda le silence, suivant des yeux la manœuvre de Perez. (Voir No 43, page 13.)

Un pli léger entre les sourcils, les lèvres froncées dans une moue de mauvaise humeur, le blessé écoutait ces questions posées coup sur coup, l'une chassant l'autre, sans que le temps lui fut laissé de formuler une réponse.

Enfin, comme elle se taisait maintenant, ses regards attachés sur lui avec anxiété.

— Il va bien, dit-il... ou du moins, la dernière fois que je l'ai vu, il était indemne des fièvres... car, pour les blessures, il n'y en a pas beaucoup à récolter ; même, ça ne m'étonnerait pas qu'il attrapât l'épaulette de lieutenant.

Un éclair de joie illumina le visage de la jeune fille.

— Vraiment !... s'exclama-t-elle... vraiment !...

Puis, passant en apparence à un autre ordre d'idées, quoique en réalité la pensée de Pierre Ladret ne l'abandonnait pas :

— Et... quand pensez-vous que la campagne sera finie ?...

De Béricieux eut un petit haussement d'épaules.

— Sait-on !... murmura-t-il ; avec des fièvres routes comme celle-là...

Soudain, la pensée de Pépita ayant éveillé en lui des souvenirs plus précis et des inquiétudes lancinantes...

— Combien de temps suis-je resté sans connaissance ? fit-il.

— C'est aujourd'hui le neuvième jour...

Il sursauta et le mouvement un peu violent qu'il fit lui arracha un cri de douleur, auquel Pépita se pencha vers lui, empressée, voulant le contraindre à s'étendre ; mais lui, la repoussant :

— Non, laissez... j'ai besoin de savoir !... Dites-moi, quelles nouvelles des opérations ?... la colonne a-t-elle quitté Suberbieville ?...

Dans les yeux agrandis de la jeune fille, il lut l'ignorance absolue des renseignements qu'il demandait et il eut un geste de mauvaise humeur.

— Quoi ! fit-il, rien... vous ne savez rien ? Sommes-nous donc bien loin de la route de Tananarive ?...

— A deux journées environ... une quarantaine de kilomètres...

— Mais, d'abord, où sommes-nous ici ?...

Il promenait à nouveau ses regards par la pièce et seulement alors, le panneau de cotonnade jauni où se trouvait écrit le nom de Mme Fleuret frappa ses yeux.

— Le 13e zouaves ! balbutia-t-il, battant des paupières, comme s'il eût craint de mal voir, le 13e zouaves !... mais c'est le régiment où a été élevé Pierre Ladret.

— Oui... c'est là que je l'ai connu, fit la jeune fille toute joyeuse.

— Ah ! son cher régiment ! m'en a-t-il parlé !... et de maman Naïde et de papa Sulpice !... C'est un brave cœur, mon ami Pierre... et je vous jure bien que ceux qui ont eu soin de lui n'ont pas obligé un ingrat...

A entendre ainsi faire le compliment de celui qu'elle aimait, Pépita était devenue toute rose de joie.

— Ah ! oui... c'est un brave cœur !... répéta-t-elle, et M. Fleuret disait que ça ferait un bon soldat.

— Et crâne... avec cela ! Tenez, à Maroway... il commandait une section d'avant-garde et c'était la première fois qu'il voyait le feu... Eh bien ! c'est à peine s'il a salué les balles !... Je peux vous le dire... j'étais à côté de lui...

Pépita buvait pour ainsi dire chacune des paroles que prononçait le blessé.

— Ce brave M. Pierre... murmura-t-elle.

Puis, une ombre inquiète passa sur son joli visage, et elle ajouta :

— Alors, il se rappelait de Constantine... le 13e... M. Fleuret ?...

— Je vous dit qu'il ne parlait que de ça...

— ... Et... de moi... il ne vous a jamais parlé ?...

Ce qu'il lui avait dit de courage, à la pauvre petite, pour poser cette question qui lui brûlait les lèvres, depuis qu'elle était rassurée sur le sort de Pierre ; elle avait toujours hésité... mais, décidément, c'était plus fort qu'elle il fallait qu'elle sût à quoi s'en tenir.

Certes, jamais un mot n'avait été prononcé par Pierre Ladret qui lui donnât le droit d'espérer que, de son côté à lui, la bonne camaraderie, la franche amitié de l'enfance se fussent transformées en un sentiment plus tendre ; jamais dans son attitude, durant les derniers congés qu'il était venu passer à Constantine, elle n'avait pu rien surprendre qui lui donnât espoir... et, cependant, il lui semblait impossible que ce qu'elle éprouvait, elle, — et depuis de longues années déjà, — il ne l'éprouvât pas, lui aussi...

Ce qu'elle avait souffert, tandis que le blessé lui racontait que son ami lui parlait de la ville, du régiment où s'était écoulée son enfance, de ceux qui avaient pris soin de lui, de ceux qu'il aimait !... D'elle, pas un mot !...

Et maintenant qu'elle avait posé la question, elle eût donné gros pour pouvoir rattraper ses paroles ; toute rouge, les paupières baissées, la poitrine oppressée, elle attendit, troublée par les regards étonnés, curieux de de Béricieux qu'elle sentait peser sur elle.

— Ma foi ! répondit-il, souriant, pour pouvoir vous renseigner, encore faudrait-il que je connaisse votre nom...

Elle se sentit au cœur une subite douleur, semblable à une longue aiguille qui se fût enfoncée au plus profond de sa chair, et défaillante, se retenant à la tête du lit pour ne pas tomber, elle balbutia :

— Je suis Mlle Fabian...

A ce nom, de Béricieux bondit et se dressa tout net.

— Fabian !... répéta-t-il... celui qui a une concession de terrains aurifères ?...

Mais il ne put poursuivre : dans le mouvement brusque qu'il venait de faire, le pansement s'était déplacé, et la blessure, dont les lèvres commençaient à se ressouder, s'était déchirée à nouveau.

La souffrance fut si cruelle qu'il se renversa en arrière, le masque blême, les paupières closes, pâmé...

La jeune fille, une seconde immobilisée de stupéfaction, se précipita, et, grâce à d'intelligentes frictions faites avec de l'alcool sur les tempes, réussit à rappeler de Béricieux à lui.

— Eh bien ! ça va mieux ? interrogea-t-elle.

Il fit signe que oui, d'un petit mouvement de tête à peine perceptible ; puis, portant la main à sa poitrine, il murmura :

— Je souffre...

En écartant la chemise, Pépita vit le linge taché de sang et ne put retenir un geste de commisération :

— Oh ! mon Dieu ! gémit-elle...

Et, comme en ce moment, Mme Fleuret entra sur la pointe des pieds :

— Venez vite, madame Aménaïde, fit-elle, il va plus mal...

La cantinière attacha son œil expert sur la blessure, regarda le blessé qui demeurait immobile, la face grise, les paupières closes, et, les lèvres muettes, grommela :

— Qu'est-il donc arrivé ?... C'est-y qu'il a eu le cauchemar pour avoir bazardé comme ça tout son fourbi ?...

— Il allait mieux... nous causions ; puis, tout à coup, il a fait un mouvement un peu brusque et...

La brave femme sursauta :

— Vous causiez !... s'exclama-t-elle tandis que ses doigts agiles et légers réparaient le désordre du pansement ; il avait donc repris connaissance ?...

— Mais oui... tout à l'heure... Ah ! pas pendant bien longtemps...

Tout de suite, la pensée d'Aménaïde alla à l'enfant auquel, depuis plusieurs semaines, elle ne cessait de songer.

— Et Pierre Ladret ?... interrogea-t-elle d'un ton bourru, je parie que vous n'avez pas même songé à lui demander des nouvelles de Pierre... peut-être bien qu'il le connaît.

— Il le connaît et Pierre, — M. Ladret, veux-je dire, — allait bien quand il l'a quitté...

Un sourire de joie illumina la face parcheminée de la vieille femme :

— Dieu soit loué ! s'exclama-t-elle en joignant les mains...

Comme elle se penchait vers le lit pour arranger les oreillers du blessé, voilà que, sans ouvrir les paupières, celui-ci murmura tout bas, si bas que Pépita, occupée à tremper dans l'eau glacée le mouchoir dont on lui entourait le front, n'entendit rien :

— Madame Fleuret... il faut que je vous parle, à vous... à vous seule.

XVIII — CONFESSION

Quarante-huit heures s'étaient écoulées depuis la scène contée à la fin du chapitre précédent, et la mère Fleuret en était encore à se demander ce que le blessé avait de si particulier à lui communiquer ; en effet, à peine Pépita éloignée sous un prétexte quelconque, Aménaïde s'était approchée du lit pour interroger de Béricieux ; mais déjà la fièvre avait empoigné celui-ci, dont l'œil hagard ne reconnaissait plus le visage de la vieille penchée vers lui.

C'était une rechute ; il avait fallu recommencer à lui appliquer — comme les jours précédents — de l'eau glacée sur le front et à lui changer son pansement toutes les heures, en même temps que de ses lèvres crispées s'échappaient, sous l'influence d'un incessant cauchemar, des paroles incohérentes...

Vers le soir, cependant, l'intensité de l'accès s'était un peu calmée et la nuit avait été moins mauvaise qu'on eût pu le croire tout d'abord ; même, rassurée par la respiration régulière du blessé, Pépita crut pouvoir, dans la matinée, s'absenter durant quelque temps pour vaquer un peu aux soins du ménage, fort délaissé depuis une semaine.

Or, comme la porte était à peine refermée derrière elle, les yeux de de Béricieux s'ouvrirent et ses regards errèrent par la pièce avec précaution ; à leur expression, il était facile de voir qu'il craignait d'avoir été trompé par son oreille et de n'être pas seul.

Un air de satisfaction véritable se répandit sur sa face enfiévrée et un soupir de soulagement s'échappa de sa poitrine en constatant

qu'il n'avait pas été le jouet d'une illusion : oui, la chambre était bien vide.

Alors, avec une précaution infinie, instruit par la toute récente expérience, craignant de déranger encore le sommaire pansement appliqué sur sa blessure, il se redressa sur son séant.

Oh ! ce ne fut pas prestement, rapidement ; il lui fallut bien plusieurs minutes pour arriver à ce résultat, mais ce fut avec plaisir qu'il constata que cette lenteur, c'était lui qui se l'imposait et qu'elle n'était aucunement la conséquence d'une faiblesse exagérée...

Non pas qu'il se sentit plus gaillard qu'il ne fallait, cela eût été invraisemblable, après ce qui lui était arrivé ; mais, enfin, le système de nourriture à petite dose employé par ses garde-malades avait eu pour conséquence de réparer en partie l'affaiblissement produit par la perte de son sang, si bien qu'il avait conscience de pouvoir faire appel à ses muscles, à ses nerfs, sans crainte de les voir se dérober.

Maintenant, assis sur le lit, il faisait tout doucement jouer ses articulations, pliant, puis dépliant les bras, en fermant et ouvrant les doigts, et un sourire courait sous sa moustache :

— Ça ira ! murmura-t-il d'un ton satisfait ; ça ira !..

Alors, encouragé par cette constatation, il repoussa au pied du lit le drap qui le couvrait et, se laissant glisser le long du matelas, se trouva debout, les pieds sur le parquet, se cramponnant des deux mains au fer de la couchette.

Un étourdissement le prit ; les yeux grands ouverts, il lui sembla que, autour de lui, tout dansait et que ses jarrets fléchissaient ; mais, cette fois encore, sa volonté triompha de sa faiblesse et, se raidissant, il réussit à gagner, tout lentement, s'appuyant à la muraille, l'escabeau où se trouvaient déposés ses effets.

Dame, pour enfiler le pantalon qu'alourdissaient les basanes, pour mettre les bottes éperonnées, ce fut toute une affaire, et le pauvre garçon dut plusieurs fois s'arrêter, essouffé et le front couvert d'une sueur abondante.

Cela ne fut rien cependant, en comparaison du mal qu'il eut à passer la veste de toile, bien légère cependant, comparativement à l'épais pantalon de drap garance ; le mouvement qu'il lui fallut faire pour introduire le bras gauche dans la manche écarta une fois encore les lèvres de la blessure, et la souffrance qu'il en ressentit fut telle qu'il ne put retenir une exclamation.

Mais la crainte d'éveiller l'attention des gens qui pourraient se trouver à portée lui donna la force de se taire, et il acheva de s'équiper en silence, d'ailleurs, c'était déjà chose à peu près faite, et quand il eut coiffé son casque et bouclé son ceinturon, il ne lui resta plus qu'à s'en aller.

Péniblement, il gagna la porte, l'ouvrit sans bruit et regarda au dehors ; il se trouvait sous une sorte de véranda de paille, destinée à donner un peu de fraîcheur au logis, construit en forme de rectangle, en formant une cour intérieure, tout encombrée de véhicules et d'instruments aratoires ; les autres corps de bâtiments servaient d'écuries ; par les baies ouvertes, le soldat apercevait des croupes luisantes d'animaux et des odeurs fortes de fumier montaient dans l'air matinal, embrasé déjà par les rayons du soleil.

Un moment, de Bérieux demeura immobile, clignotant des paupières à la grande clarté du jour, ouvrant ses narines avec volupté pour respirer comme en une griserie.

— Kléber doit être là, songea-t-il en regardant du côté des étables...

Et, d'une main s'appuyant à la muraille, de l'autre s'aidant de son sabre, comme d'un bâton, il s'avança vers les étables, l'oreille au guet, redoutant, presque à chaque pas, de voir survenir quelqu'un à qui il serait obligé d'expliquer son départ.

Or, c'était précisément ce qu'il ne voulait pas ; il préférait — au risque de passer pour un ingrat — s'en aller ainsi en sourdine, sans prévenir personne, plutôt que d'être obligé de fournir des détails, du moins à Mme Fleuret ; et il bénissait la faiblesse soudaine qui l'avait pris la veille et l'avait mis dans l'impossibilité de parler.

Comme cela, les choses étaient mieux ; ah ! s'il n'avait pas eu la force d'agir et de faire la veille ce que son devoir lui commandait de faire, il lui aurait bien fallu en passer par là et mettre la cantinière au courant. Mais — et il se le répétait mentalement pour la dixième fois peut-être — on n'était jamais mieux servi que par soi-même, et cette pensée le ragaillardissait, tandis qu'ils se trainaient péniblement dans l'ombre de la véranda, le souffle court, les jambes flageollantes, les yeux troubles.

Comme il arrivait sur le seuil de l'étable et que, se soutenant au chambranle, il avançait la tête, cherchant dans l'obscurité à distinguer quelque chose, un hennissement très doux se fit entendre, accompagné de coups de sabots sur la brique qui carrelait le sol, et d'un cliquetis de chaîne.

— Kléber ! appela de Bérieux, en écarquillant les yeux.

Il finit par apercevoir, tout à fait au fond, par-dessus les croupes

luisantes des bœufs, la tête fine et élégante de son cheval qui pointait les oreilles dans sa direction.

En entendant son nom, la bête hennit de nouveau, saluant joyeusement son maître qui, à tâtons, s'avança vers lui ; mais il avait trop présumé de ses forces et, brusquement, il dut s'arrêter ; si même ses mains n'avaient point rencontré, pour s'y accrocher, un bas-flanc, il fût tombé.

Et il restait là, immobile, tremblant, cherchant à s'expliquer le soudain malaise qui venait de s'emparer de lui, faisant appel à toute l'énergie dont il était capable pour lutter, pour triompher.

Mais non, cette fois encore, il était dit qu'il succomberait ; il sentit sa gorge se contracter et, dans sa poitrine, son cœur s'arrêter, tandis que devant ses yeux un voile s'étendait.

— Kléber, murmura-t-il, comme, si instinctivement se sentant mourir, il eût voulu appeler à son secours le seul ami qu'il eût à sa portée.

Il fléchit sur les genoux, résista encore, puis s'éroula sur le fumier, en travers du chemin.

Ce fut Perez qui le trouva là, un quart d'heure plus tard, en venant donner à manger aux bêtes ; aux cris du jeune garçon, Pepita accourut suivie de quelques ouvriers de la concession, qui remontèrent le blessé dans sa chambre.

— Croyez-vous, madame Aménaïde, disait la jeune fille à la cantinière, lorsque celle-ci, revenant vers le soir de surveiller les travaux, était venue savoir des nouvelles... croyez-vous que ce pauvre garçon voulait s'en aller ?..

— Êtes-vous certaine ? demanda la brave femme, peut-être bien voulait-il seulement voir son cheval...

— Non, car si cela était, il n'aurait pas mis son sabre...

— C'est juste...

Et, pensive, la cantinière demeurait là, considérant le blessé, songeant aux quelques mots si discrètement prononcés par lui la veille, se demandant si la communication qu'il avait à lui faire ne se rattachait pas à cette tentative extraordinaire, si incompréhensible de départ...

Au risque d'y laisser sa peau, il avait voulu s'enfuir sans prévenir personne... sans remercier ceux qui l'avaient sauvé !.. Alors quoi ! c'était donc bien grave, ce dont il s'agissait !.. si grave qu'il préférait ne pas lui en parler à elle, Aménaïde Fleuret, cantinière au 13e !..

Oh ! oh !.. on verrait bien ! et puisque, la veille, il voulait parler, eh bien ! il faudrait qu'il parlât...

Justement, il s'agita faiblement, souleva les paupières et, la voyant penchée vers lui, fit un brusque mouvement, tandis que ses lèvres s'agitaient comme pour parler ; mais son regard, s'étant attaché sur Pepita et sur Perez, eut une éloquence telle qu'Aménaïde comprit.

— Allons... allons... mon garçon, dit-elle de sa voix bourrue, ne nous fatiguons pas ; demeurons en paix et tâchons de dormir.

Puis à la jeune fille et à son frère :

— Laissez-nous... les enfants ; nous avons à causer, nous deux...

Les yeux de Perez s'arrondirent de surprise ; le front de Pepita se rembrunit ; elle sentait vaguement qu'il y avait un secret... un secret qui la concernait peut-être, et un subit émoi s'emparait d'elle.

Tête basse, elle sortit, suivie de son frère ; à peine la porte se fut-elle refermée sur eux que de Bérieux se souleva sur son coude avec effort.

— Voulez-vous rester en repos, sacrebleu ! grommela Aménaïde en l'empoignant aux épaules et en le contraignant à reposer sa tête sur l'oreiller.

— Alors, approchez-vous, dit-il... que je vous parle...

Quand le visage de la vieille femme toucha presque le sien, il demanda :

— Cette jeune fille, ce garçon, ce sont les enfants d'un nommé Fabian ?..

— Comment le savez-vous ? fit Aménaïde surprise.

— C'est elle qui me l'a dit.

— En ce cas... oui, Fabian, de Constantine...

— Qui a une concession dans le pays ?..

— A Vombohitra... où nous sommes... oui...

Les sourcils de de Bérieux se froncèrent, une flamme jaillit de ses yeux et il grommela :

— Je suis chez cet homme !..

La cantinière, stupéfaite de ces mots et du ton avec lequel ils avaient été prononcés, le regardait.

— Écoutez, fit le blessé en se haussant quand même pour rapprocher ses lèvres de l'oreille de la bonne femme, je ne sais pas quels sont vos rapports avec cet homme... mais Pierre Ladret, mon ami, m'a parlé de vous dans des termes qui me donnent confiance en vous...

La cantinière se campa les deux poings sur les hanches.

— Il ne manquerait plus ça... que vous n'ayez pas confiance !..

Dites donc, on vous vaut, mon petit... et ce n'est pas à enfilez des perles qu'on a attrapé ce joujou-là...

Elle montrait la croix épinglée à son corsage.

—Oui... oui, vous êtes soldat et c'est pourquoi je vais vous dire... Eh bien ! c'est le Fabian qui m'a fait arranger comme vous me voyez...

La cantinière sursauta et son visage refléta un effarement dans lequel il y avait un doute si net, si clair, si indéniable, que de Bériex secoua la tête.

—Non, non, fit-il, je ne suis pas toqué... j'ai bien ma caboche à moi ; et quand je viens dire que c'est le Fabian qui m'a fait tomber dans un piège, c'est que je le sais.

Stupéfiée, Mme Fleuret retrouva enfin l'usage de la parole.

—Pour parler comme ça, faut avoir des preuves, insinua-t-elle d'un ton presque agressif... et puis, pourquoi aurait-il fait ça, cet homme ?

Une barre se creusa entre les sourcils du blessé qui grommela :

—Parce que j'avais vu trop clair dans son jeu... parce qu'il sentait que je l'avais renillé, et que le jour où j'aurais une preuve, c'était le peloton d'exécution.

De Bériex paraissait avoir recouvré instantanément son énergie ; sa voix, un peu cassante, était claire, nette, et Aménaïde se rendait compte que sa supposition première n'avait aucune raison d'être, que son interlocuteur avait toute sa présence d'esprit ; alors les soupçons qui l'avaient hantée, quelques mois auparavant, à Constantine, l'assaillirent de nouveau, et, machinalement, elle passa la main sur son front : une sueur moite le mouillait.

Néanmoins, cela ne lui paraissait pas compréhensible, cela ne s'accordait pas avec ce qu'elle était en droit de croire, d'après ce que lui avait dit Fabian ; en quittant la concession deux mois auparavant, n'avait-il pas déclaré monter à Tananarive pour voir le premier ministre.

—Voyons... voyons... fit la bonne femme, expliquez-vous un peu, mon garçon, vous aviez flairé M. Fabian, etc., etc. ; d'abord quand donc l'avez-vous rencontré ?

Le blessé plissa les paupières, pinçant les lèvres, rassemblant ses souvenirs :

—Voyons, c'était le soir de l'affaire de Maroway que Pierre me l'a présenté... Eh bien ! mais voilà un peu plus de deux mois.

—Deux mois ! répéta-t-elle ; mais c'est vers cette époque qu'il est parti pour Tananarive...

De Bériex haussa les épaules.

—Il est allé à Tananarive... comme j'y suis allé ! s'exclama-t-il. Notez que je ne prétends pas qu'il n'eût l'intention d'y aller... mais quand il n'aurait plus rien à récolter du côté de la colonne française.

Le visage d'Aménaïde blêmit et, dans ses petits yeux noirs, un éclair terrible s'alluma.

—Songez, balbutia-t-elle, songez comme c'est grave... ce que vous dites-là...

—Précisément parce que c'est grave, parce que c'est infâme, je n'ai pas voulu parler devant ses enfants... qui sont innocents, eux de son infamie...

Alors, d'une voix soudainement voilée, étranglée, car il se fatiguait visiblement, il raconta comment il avait été amené à s'étonner d'abord, puis à s'émouvoir de l'attitude singulière de cet homme, l'habileté avec laquelle il avait réussi à se faire prendre au sérieux par l'état-major, les persistants démentis que les événements donnaient aux pronostics dont il était prodigue relativement à l'attitude de l'ennemi, puis le coup de feu tiré par une sentinelle sur un individu qui avait franchi de force le front de bandière du camp de Meaventana, individu dont il avait retrouvé des traces sanglantes dans la tente de Fabian, enfin le départ précipité de celui-ci de Suberbierville, juste au moment où partait un détachement pour Tsarasaotra ; enfin leur rencontre, les quelques paroles menaçantes échangées, et finalement l'agression dont il avait été victime, à peu de distance de l'endroit où il avait quitté Fabian.

—Voyez-vous, madame Fleuret, dit le soldat en terminant, parlant si bas que c'était à peine si, penchée sur lui, la cantinière pouvait distinguer ses paroles, voyez-vous, rien ne m'enlèvera de l'idée que ce bonhomme-là est un traître, un espion qui cherche à favoriser ses intérêts en fournissant à l'ennemi des renseignements sur la colonne expéditionnaire.

Les lèvres pincées, les paupières mi-closes, le regard fixé sur le drap, Aménaïde écoutait le soldat, se sentant avec effroi gagnée par la conviction de son interlocuteur.

C'était donc vrai qu'il y avait des hommes comme ça !... C'était donc vrai que son pressentiment de Constantine se trouvait réalisé ! Ah ! comme elle était heureuse, maintenant ! comme elle s'applaudissait d'avoir eu alors le nez de faire ce qu'elle avait fait, c'est-à-dire de partir à la place de son mari !

Le pauvre Sulpice !... quelle tête ferait-il dans un semblable pétrin ? Tandis qu'elle...

Elle cessa de penser brusquement ; elle... oui, elle... eh bien ! qu'est-ce qu'elle allait faire ?

Comme l'avait dit tout à l'heure le blessé, elle était soldat aussi malgré ses jupons, et la médaille militaire qu'elle portait épinglée à son corsage se trouvait maintenant bien mal à son aise sous le toit du misérable !

Ce qu'elle allait faire ? Parbleu ! c'était simple comme bonjour, elle allait boucler sa malle, la coller sur le dos d'un porteur, mettre sa carabine en bandoulière, et, groupant ses Kabyles, faire route vers la colonne expéditionnaire.

Mais c'était là la première idée, celle suggérée par l'indignation ; la seconde idée fut de tout autre nature, suggérée qu'elle fut par le souvenir de Pepita et de Perez ; ces pauvres enfants, auxquels elle s'était attachée depuis ces quelques mois de vie commune, que deviendraient-ils quand elle serait partie ?

Pouvait-elle, en toute conscience, les abandonner, les laisser au pouvoir de ces indigènes, qu'elle sentait tout en l'air depuis l'arrivée des Français à Majunga, et que contenaient, seule, la vue des Kabyles et le sentiment de leur faiblesse, malgré leur nombre ?

Il y avait aussi Pierre Ladrêt, dont le souvenir, maintenant, la faisait hésiter.

Il était malheureux et c'est parce qu'il était malheureux qu'il avait demandé à venir dans cet affreux pays, dans l'espoir d'y récolter une balle ou un accès de fièvre ; était-ce donc la peine d'avoir fait tout ce qu'elle avait fait pour lui mettre dans la main cette fortune nécessaire à son bonheur, si c'était pour désertir au moment où ça paraissait vouloir marcher à souhait ?...

Non, assurément ! mais, d'un autre côté, en restant, ne se faisait-elle pas la complice de ce misérable ?...

—Alors, demanda-t-elle en bougonnant, quand vous avez appris que cette maison était celle de Fabian, vous avez voulu fuir, sans même nous remercier, moi, une brave femme, elle, une bonne petite, des soins qui vous ont été prodigués depuis huit jours. — C'est du propre ;... vous aviez peur que le toit vous tombe sur le nez ?...

Avec effort — car cette scène l'avait épuisé, — de Bériex prit entre ses doigts tremblants la main sèche et ridée de la vieille et la serra aussi énergiquement qu'il lui fut possible.

—Non, maman Naïde, fit-il en employant pour l'adoucir cette appellation familière à Pierre Ladrêt, non, je n'avais pas peur que le toit me tombât sur la tête ; quand la cantinière du 13^e se trouve quelque part, on y peut rester de compagnie avec elle...

Mme Fleuret, sans quitter son air rébarbatif, demanda d'une voix radoucie cependant :

—En ce cas, pourquoi cette fuite ?

—Très franchement... parce que, en l'état où je suis, je craignais que vous vous opposiez à mon départ ?...

Elle sentit qu'il disait vrai et demanda :

—Alors, pourquoi ce départ !...

—Parce que je veux mettre le commandant en chef en garde contre les agissements du Fabian ; qui sait les trahisons que médite le misérable et que lui facilitera la confiance dont il jouit auprès des officiers de la colonne... voilà pourquoi je voulais partir, madame Fleuret, et voilà pourquoi je rogne d'être cloué là...

Rageusement, il frappait du poing le matelas ; il ajouta :

—Chaque journée passée, chaque heure écoulée rend plus probable une trahison... Ah ! si vous vouliez m'aider à me mettre à cheval ;... au besoin, vous m'attacheriez sur la selle...

Soudainement, la cantinière se redressa, le visage comme transfiguré et d'une voix énergique, trahissant une décision irrévocable :

—N'ayez crainte, mon garçon, et reposez-vous en paix ;... ce que vous ne pouvez faire... je le ferai !...

—Vous ! vous !... balbutia le blessé, n'en pouvant croire ses oreilles...

—Oui, moi... Ça t'épate, hein !... n'y a vraiment pas de quoi ! c'est pas plus malin de piquer un galop dans la brousse que des charges dans les rizières du Tonkin ou dans les sables de Tunisie !...

Tout en parlant, elle était allée à la panoplie où se trouvait suspendu son fourbi, décrocha la sacoche de cuir qui contenait son livret, ses états de service, et se la passa en bandoulière ; puis elle se boucla aux flancs sa cartouchière, sa gaine de revolver, laça ses jambières et, coiffée du casque colonial, elle pouvait passer pour un troupier, en dépit de sa jupe courte, ayant quelque allure avec l'ample culotte des zouaves...

—Où dites-vous que doivent se trouver les troupes ? demanda-t-elle...

—A mon avis, celles qui peuvent courir quelque danger sont celles qui occupent Tsarasaotra...

(A suivre.)

MARIE

Polka pour le PIANO

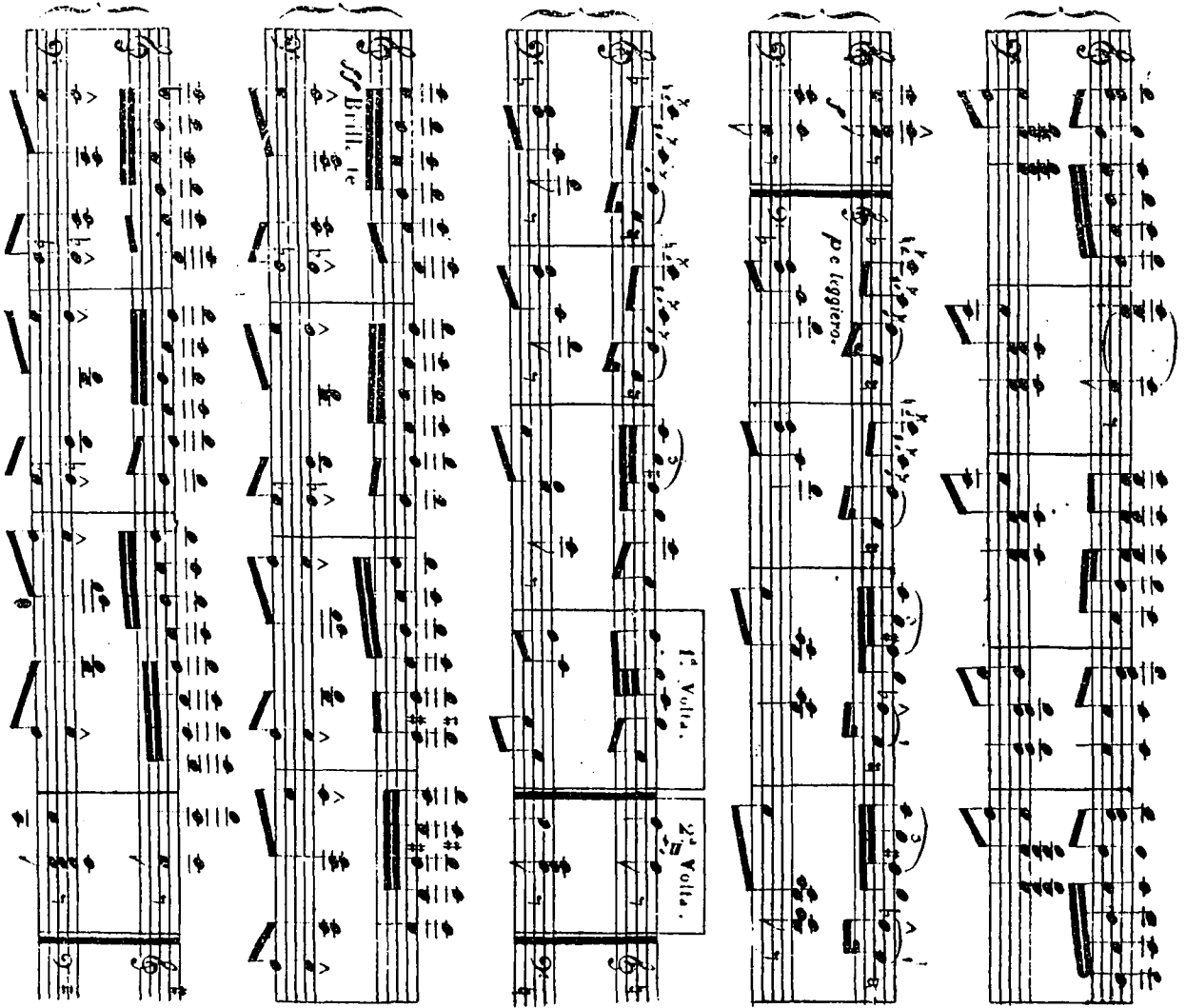
Par L. ANDRÉ-FOUËT.

Allegretto.

INTRODUZIONE

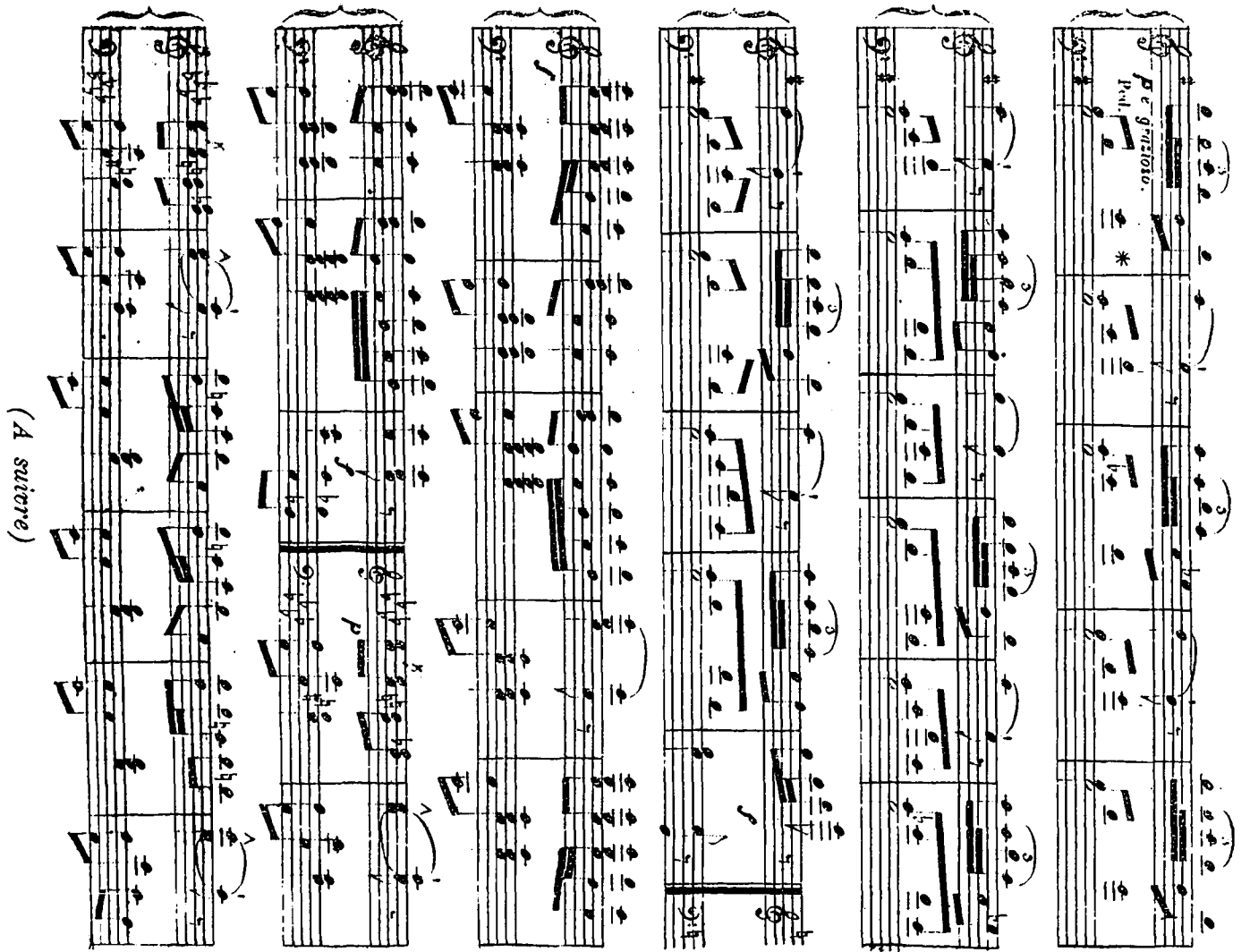
PASSORALE.

The musical score is divided into two main sections. The first section, titled 'INTRODUZIONE PASSORALE', begins with a piano introduction marked 'Allegretto'. It consists of five systems of music, each with a grand staff (treble and bass clefs). The second section, titled 'POLKA', also consists of five systems of music in grand staff notation. The score includes various musical notations such as notes, rests, beams, and dynamic markings like 'p' (piano) and 'pp' (pianissimo). There are also performance instructions like 'rall e dim' (rallentando e diminuendo) and 'loco.' (ad libitum). The piece concludes with a final cadence.



Musical score system 1, consisting of five systems of staves. The first system includes the instruction *Brillante*. The second system includes *1^a Volta.* and *2^a Volta.*. The third system includes *p e leggiero.*. The system contains various musical notations including notes, rests, and dynamic markings.

(A suivre)



Musical score system 2, consisting of seven systems of staves. The first system includes the instruction *p e grazioso.*. The system contains various musical notations including notes, rests, and dynamic markings.

Echo des Modes Parisiennes

Paris, le 21 mars 1897.

Après avoir fourni son contingent de toilettes à la saison mondaine, la mode se repose, et les magasins en profitent pour faire leur exposition de blanc.

La lingerie occupe une place importante dans les préoccupations de ménage et de toilette, aussi est-ce avec un véritable engouement que toutes les femmes raisonnables et coquettes, tiennent à profiter des occasions mises à leur portée, dans toutes les maisons de blanc et de nouveautés.

Pour les dessous si coquets à notre époque, on fait des choses exquises, et les jupons en mousseline, en nansouk, nuageux et mousseux sous leur garniture de dentelle ou de fine broderie, occupent une grande place dans les trousseaux où le luxe déploie ses plus délicieux raffinements. Pour bal ou cérémonie qui exige une toilette claire, le jupon de mousseline garde toujours la place qu'il a conquise comme type de suprême et particulière élégance, et le jupon de soie le plus riche même, ne peut en certaines circonstances le remplacer.

Dans la lingerie, comme forme, peu de changements, pourtant les chemises de jour élégantes, sont à grands revers de dentelle tombant en pointes sur le corset. Comme garnitures, on emploie de préférence à tout autre la Valenciennes; ses fins réseaux, solides et résistants, donnent au beau linge, à côté du cachet pratique, celui d'une parfaite distinction.

Le linge de couleur a peu d'adeptes, et bien qu'il ait un certain succès pendant la villégiature, la mode ne l'impose pas. Une combinaison nouvelle consiste à enjoliver chemises, pantalons et juponnets blancs de plis-



PARE PLUIE.—Ce manteau de forme pelisse est froncé du haut sur un empiècement à coutures formant col Médicis, chaque couture ornée d'un ruché de même tissu, même ruché au bord de l'empiècement et du col.

sés en batiste rose, mauve ou bleue, bordés d'une Valenciennes naine. C'est coquet, très féminin, et ce genre qui porte son cachet de fantaisie originale, aura certainement un temps de succès.

Mais toutes ces raffinerie d'élégance ne valent pas le beau linge blanc adopté par les femmes raisonnables; il est le seul du reste, qui figure dans les trousseaux; le seul qui donne à tous les objets qui les composent, ces

séductions charmantes qui font l'admiration de toutes les personnes qui assistent à l'exposition d'un trousseau très complet de jeune mariée.

A notre époque où les inventions, en fait d'élégances, sont multiples, on ne se contente plus dans un trousseau de linge personnel et du linge de maison, on y ajoute encore quantité d'objets d'une richesse, d'un confortable, inconnus jusqu'à nos jours. D'après la position, la fortune des jeunes mariés, la note élégante est représentée par maintes jolies fantaisies qui font du *home* ainsi paré le nid le plus coquet et le plus douillet possible. En ce genre, nous pouvons citer les dessus de lit en toile très fine, avec encadrement et bordure du plus pur style Renaissance, sous transparent de satin, et taie d'oreiller assortie: des coussins de voyage et d'appartement, les uns en linon avec entre-deux, de guipure sous la dentelle desquels on peut passer des rubans, avec nœuds élégants à chaque bout: d'autres se font en soie ancienne, avec volants de dentelle serrés de côté par des rubans. Toutes ces fantaisies charmantes auxquelles un brin d'élégance vient s'ajouter, sont d'une exécution tellement facile, qu'on ne saurait s'en passer, et nous les signalons à l'attention de nos lectrices si expertes en ces travaux, qui ne réclament que du goût et de l'imagination.

Pour le linge de maison, on fait aussi des merveilles, et les draps de lit en belle toile de Hollande, sont brodés de fines guirlandes au plumetis, avec grand chiffre dans le style de l'ameublement ou avec

ourlet double, encadré de guipure, de jours, et d'un monogramme décoratif. Quant au linge de table, tout est recherché dans les services où l'art est représenté sous mille formes nouvelles qui laissent, bien loin derrière elles, les nappes en toile de ménage ou en damassé de coton, bonnes seulement pour l'usage courant. Mais lorsqu'il s'agit d'un dîner de cérémonie ou d'une fête de famille, le service de luxe se montre avec ses accessoires si coquets, qui donnent au couvert cette élégance qui charme et qui attire le regard. Tout, dans la décoration des services actuels, est copié sur les dessins du temps de Louis XIII et de Louis XIV. La guipure d'art, la dentelle Renaissance, forment encadrement aux plus riches broderies et le chemin de table indiqué par un entre-deux de guipure, donne au couvert le plus coquet aspect.

Ce luxe de la lingerie de table, que rien n'égale, parce qu'il permet à tous dans la famille d'en jouir, ne doit avoir rien d'exagéré, s'il veut rester de bon goût. Il faut pour cela sacrifier le moins possible à la fantaisie, et ne pas rechercher dans les mille riens si charmants, dus à l'habitude de nos lingères, les choses qui ne peuvent avoir qu'un temps. Laissons donc la sagesse nous conseiller, donnons toute notre préférence au beau damassé blanc, faisant courir autour de la nappe et des serviettes de délicieux sujets, des guirlandes tissées à même ou encore encadrées de ces dentelles merveilleuses en guipure d'art. Dans une exposition de blanc, les mouchoirs tiennent une grande place, aussi disons nous un mot sur les merveilles en ce genre que nous venons d'admirer. Ce petit carré de batiste, d'une finesse aérienne, disparaît sous une broderie artistique du plus bel effet, ou sous un encadrement de point à l'aiguille découpé en applications. Ainsi conçus, ces mouchoirs si idéalement jolis, constituent pour première communion ou mariage, un cadeau de fort bon goût, et qu'on peut approprier à tous les budgets.

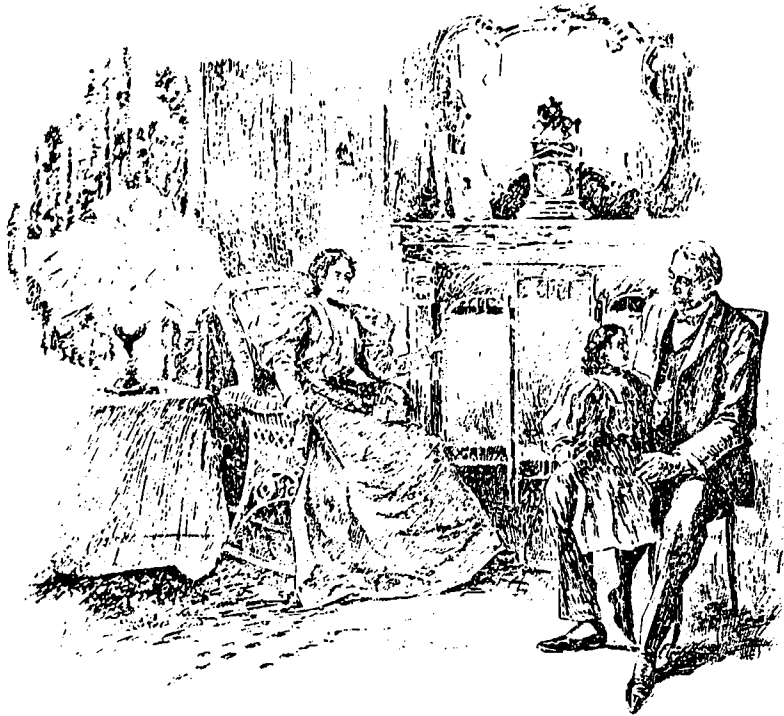
Maintenant que nous avons dit sur la lingerie tout ce qu'il fallait en dire, quelques mots sur les ravissants corsages dont la vogue s'accroît chaque jour. C'est au théâtre surtout qu'il faut aller chercher les nouveaux modèles qui passionnent, tant la note claire est jolie. Il en est de même des chapeaux qui sont de vraies petites merveilles. Citons parmi plusieurs toilettes très remarquées, une robe de moire-velours noire avec un délicieux corsage en velours miroir hortensia, tout brodé de jais, sur le devant une chute de mousseline et de dentelle, à la taille un ruban de satin fournissant un gros nœud à gauche. Manche plate, collante, moulant le bras avec volant de dentelle enveloppant la main, la manche de forme nouvelle est fendue dans le haut pour laisser passer un double bouffant en mousseline de soie.



COLLET VELOURS NOIR.—Doublé de soie et orné tout le tour d'une large bande de fourrure; grand col châle même fourrure.

VICOMTESSE D'AULNAY.

MATHÉMATIQUES ENFANTINES



Julie, 6 ans (faisant l'aimable auprès du visiteur). — Papa et maman sont mariés depuis longtemps, n'est-ce pas ?
Le visiteur. — Oui, mon enfant.
Julie. — Bien longtemps avant que je sois née, n'est-ce pas ?

Chronique Théâtrale

QUEEN'S THÉÂTRE

C'est cette semaine que le Queen's nous donne les représentations, attendues avec tant d'impatience par le public Montréalais, du célèbre acteur français Paul Cazeneuve, lequel fut, pendant cinq années, le principal acteur de la troupe du grand tragédien, Alexandre Salvini.

Tous ceux qui ont eu la bonne fortune d'entendre déjà M. Paul Cazeneuve, iront en foule grossir le nombre de ses admirateurs, et ceux qui ne l'ont pas vu, ne perdront pas cette occasion d'applaudir cet excellent comédien, le digne continuateur des maîtres du drame.

C'est dans les "Trois Mousquetaires", ce chef d'œuvre incontesté d'Alexandre Dumas, le père, que paraîtra à nos yeux Paul Cazeneuve et sa compagnie.

Les "Trois Mousquetaires !" Que de souvenirs rappelle cet étonnant monument de l'art dramatique contemporain !

Rien n'y manque : situations dramatiques, mise en scène irréprochable, martiales péripéties, tout cela constitue la plus intéressante odyssée de cette moderne chevalerie où les quatre héros, d'Artagnan, Athos, Aramis et Porthos, conduisent l'action grand train, au cliquetis des épées et des spirituelles réparties.

Pour les représentations à Montréal des "Trois Mousquetaires", Mr Paul Cazeneuve s'est assuré les services de l'éminent acteur, John Lane, ainsi que d'une grande partie de la compagnie du regretté Salvini.

Ainsi montés, les "Trois Mousquetaires" vont être le grand succès de la saison théâtrale à Montréal et chacun voudra assister à ses remarquables représentations avec de tels interprètes.

Prix ordinaires ; Matinées les mardi, jeudi et samedi.

THÉÂTRE ROYAL

C'est la "Boston Howard Athenaeum Star Specialty Co." qui tient l'affiche, cette semaine, à la salle de la rue Côté.

Quinze années de succès sans précédents ont fait à cette compagnie une réputation considérable dans le monde des théâtres.

Les artistes qui la composent sont tous de premier ordre et les plus hauts salaires leur sont attribués par la direction.

Citons parmi eux : Delmore et Lee, gymnasiastes dans l'échelle tournoyante ; Catherine Rowe Palmer, la grande danseuse contorsionniste ; James et Ida Lenharr, dans un succès de New York en délicieux travestis ; Eddie O'Dell, tramp acrobatique ; James et Fanny Donovan, les sports originaux ; Hughes, McBride et Walton, les comédiens Irlandais et excellents boxeurs ; les Ventinis, champions des chapeaux tournants des principaux théâtres d'Europe. Une parfaite représentation de la dernière sensation de New York, "The Silly Dinner", représenté avec les acteurs originaux, dont Mlle Lottie Mortimer est celle qui chante et propose la santé dans ce fameux dîner. La grande Annabelle dans sa fameuse danse, et la "petite Egypte", toutes engagées à un salaire énorme.

PALLADIO.

SIMPLE ARRANGEMENT

Madame. — Ah, mon Dieu ! mais c'est affreux, voilà que nous sommes treize à table. Cela ne peut pas se faire, j'en mourrai de peur.

Le petit Jules. — Ça ne fait rien, maman, je mangerai deux fois, ça fait que nous serons quatorze.

VERS PROVERBIAUX

Rien n'est plus dangereux que César qui se tait.

CRÉBILLON. — *Catilina*.

La loi permet souvent ce que l'homme défend. — SAURIN.

Du côté de la barbe est la toute puissance. — MOLIÈRE. — *L'École des Femmes*.

Quand nous serons à dix, nous ferons une croix.

MOLIÈRE. — *L'Etourdi*.

Il est bon de parler et meilleur de se taire. — LA FONTAINE.

Le voilà donc connu ce secret plein d'horreur. — VOLTAIRE.

Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse. — ALFRED DE MUSSET.

Le secret d'eunoyer est celui de tout dire. — VOLTAIRE. — *Discours*.

On perd ce que l'on tient quand on veut gagner tout.

FLORIAN. — *Le Chat et le Rat*.

On affaiblit toujours tout ce qu'on exagère. — LA HARPE. — *Mélanie*.

L'homme fait malgré lui souvent ce qu'il condamne.

REGNARD. — *Démocrate*.

Souvent l'excès des maux vient de l'excès des biens. — LE BAILLY.

Il faut que la raison retienne le caprice. — MATHURIN RÉGNIER.

Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise.

AGRIPPA D'AUBIGNÉ. — *Les Feux*.

Qui vit haï de tous ne saurait longtemps vivre. — CORNEILLE. — *Cinna*.

Qu'on haït un ennemi quand il est près de nous. — RACINE. — *Le Thébaïde*.

UN VIEUX BIBLIOPHILE.

C'ÉTAIT A LUI

Le nouveau pensionnaire. — Madame Vampire, il y a des singulières choses dans votre maison. Je vous ai loué une chambre avec un lit, mais il n'a jamais été dit qu'il y aurait quelque chose dans le lit.

Madame Vampire (indignée). — Monsieur, je vous dis, moi, qu'il n'y a rien dans mes lits, rien dans mes chambres et que si vous avez trouvé... quelque... chose dans votre drap c'est que vous même l'y avez apporté.

Le nouveau pensionnaire. — Pourtant, madame...

Madame Vampire. — Il n'y a pas de pourtant, Madame, Monsieur... et ce que vous avez trouvé vous pouvez le remporter, car c'est bien à vous.

Le nouveau pensionnaire. — Charmé, madame Vampire, c'est un billet de \$5.00 que j'ai trouvé sous mon oreiller.

UN PEU TROP LOIN

Un jeune débutant. — Pourriez-vous me dire ce qu'il y a à faire pour devenir un bon poète ?

L'éditeur. — Oui ! La première chose que vous ayez à faire c'est de mourir. Tous les bons poètes sont morts.

DEVINETTE



Voyez-vous le cavalier ?

QUESTION



Julot. — Dis, maman. Est-ce vrai que le diable il peut faire de l'arithmétique ?

La maman. — Oh, Julot ! Pourquoi une semblable question ?

Julot. — Ah, c'est que papa disait ce matin que tes comptes à toi se multipliaient au point de battre le diable !

LE CHASSEUR NOIR

A travers les myrtes qui fauche
Le vent, dans le bois exploré,
Le chasseur noir, ardent, chevauche,
Traquant un gibier ignoré.

Voix de torrent ou chant de cloche,
Aucun des bruits de la forêt,
Ne l'émeut, mais de chaque roche
Le hibou s'envole effaré.

Son cheval de sueur ruisselle
Et des quatre fers étincelle,
Son cor strident déchire l'air.

Sa meute l'escorte, aboyante...
Dans le hallier qui s'épouvante
Il a passé comme un éclair.

LUCIEN BARDES.

LE DRAPEAU

Dans la cour, après la soupe, les soldats sont rassemblés par compagnie. Le "double" lit le rapport : "A trois heures, le drapeau sera présenté au régiment. Officiers et soldats seront en grande tenue." Suivent quelques ordres du capitaine sur la tenue : "Sergents et lieutenants verront les hommes et s'assureront que rien ne cloche et que les sacs sont chargés à l'ordonnance. Rompez !"

C'est, aussitôt, une fièvre de travail, une fureur de propreté. La cire se fond sous le bâton, s'étalant sur les cuirs qui scintillent. On étudie soigneusement chaque pli de la capote, on assure le shako sur la tête, on donne un dernier coup de pouce à la moustache qui se dresse fière.

C'est presque un jour de fête.

Les anciens styent les bleus : "Hé ! les gars, faudra s'tenir comme des piquets et pas broncher, c'est pas qu'un général, le drapeau ; c'est pas que le clocher du village et que la cornette de la fiancée. On a plaisir de les revoir ; comme un frisson vous chatouille la peau quand on met sur la joue fraîche de la paysse un sonore baiser. Ici, c'est pas la même chose : on a la fièvre, on pleure comme une bête, le cœur vous chavire quand les clairons et les tambours battent aux champs et que tous nous présentons les armes au chiffon tricolore.

"Et pis, l'colo y parlera. Il rappellera la guerre où que les grognards rossaient tout l'monde avec l'autre, celui qui avait un pal'tot gris et un petit chapeau. Un bon zigue, pas fier pour deux sous. Il racontera 70 et dira que les Prussiens étaient des cochons et qui s'mettaient, les lâches, quatre contre un. Il dira qu'il espère en nous pour la revanche... et y s'trompe pas le colo. Qu'y z'y viennent qu'on leur froite le museau."

Les bleus écoutaient la bouche bée la harangue expressive autant que

peu académique des anciens, dont les grosses moustaches, tordues sous le doigt rageur, en imposaient.

— "En bas ! en bas !" Luisants comme des soleils, la figure martiale sous le shako, raides et immobiles, ils avaient crâne tournure les lignards.

Dans la cour ce n'était qu'un cliquetis d'armes, qu'un éblouissement, qu'un jet continu d'éclairs.

Le colonel, d'un bond, fut dans la cour. Dressé sur les étriers, le torse cambré, l'œil vif, il parcourut du regard son régiment.

— Repos, commanda-t-il d'une voix qui sonna comme un coup de trompette.

Les officiers firent cercle, on causa, on donna des ordres.

— Garde à vó... Fixe ! Portez armes !

Le drapeau, couché sur un lit de fusils, encore enroulé dans l'étui, fut enlevé doucement, religieusement presque, par le lieutenant. Le colonel, à dix pas, l'épée hors du fourreau, commanda : "Présentez armes !"

On n'entendit qu'un coup de main sec qui fit claquer le bois du fusil. Un silence de mort planait. On se serait cru dans une église au moment où le prêtre prend dans ses mains le Saint-Sacrement.

— Aux champs !

Clairons et tambours, dans une fièvre d'enthousiasme, jetèrent leur salut vibrant, entonnèrent leur chant de gloire. Les officiers, la lame haute, embrassaient des lèvres la poignée du sabre ; le colonel, courbé profondément, l'épée basse, saluait. Et le drapeau flottait, claquait au vent, tout d'or dans le rayon de soleil qui le caressait.

— Reposez armes !

Les crosses s'abattirent ensemble.

Les soldats, encore émus, avaient les pommettes allumées, les yeux comme brûlés de fièvre. Quels rêves n'avaient pas traversés ces cerveaux de vingt ans à cette minute de griserie patriotique. Leur cœur avait résonné, bien sûr, du galop infernal des chevauchées folles d'autrefois ; ils s'étaient vus dans les

plaines, face à face avec l'ennemi héréditaire ; ils avaient entendu tout à la fois cogner le caanon et perler claire la voix du clairon comme un chant de coq ; ils avaient vu le drapeau, non plus étincelant dans sa soie tricolore, mais sale de boue, pourpré de sang, troué de balles, chiffonné, haché ainsi qu'une loque, et cette loque courait sans jamais se reposer et, comme une flamme, brûlait rouge dans la fumée... et, pour cette loque, des hommes tombaient, commettaient des actes sublimes d'héroïsme.

A cette minute, on aurait pu disposer de leurs vingt ans, les jeter tout vivants dans une équipée périlleuse, leur montrer un précipice et les y faire tomber. Ils n'auraient eu, à cet instant suprême, qu'une pensée, qu'un désir : voir en mourant le chiffon tricolore, résumé de tout ce qu'ils affectionnaient... et, entendre le clairon sonner gaîment leur glas ?

Le colonel raconta les batailles où le régiment s'était illustré ; il cita les noms des vaillants officiers, soldats. Il le fit d'une voix chaude, mâle, éclatant comme un tonnerre ; d'une voix qui aurait dominé la tempête de la mitraille. Quand il parla de nos désastres, sa voix se couvrit ; il l'étouffa comme d'un crêpe ; on sentit l'angoisse lui serrer la gorge, les larmes l'étouffer ; mais, il se redressa et, refoulant sa douleur, il parla de la revanche.

Debout, grandi par la vision de demain, se croyant dans la mêlée, il montrait du doigt l'horizon et disait aux soldats : "Pas plus que vos aînés vous ne faillirez, et, aux victoires inscrites sur le drapeau, vous en ajouterez d'autres aussi glorieuses. Pour la France, on avant !"

Il était beau dans son espoir de patriote sincère, dans cette explosion de son rêve d'officier et de français.

J'ignore si parmi les soldats quelques-uns avaient fréquenté les clubs internationalistes. Pas un ne ricana. Tous remontèrent dans les chambrées, émus, encore secoués de frissons.

JEAN SAUVIGNY.

TRÈS FORT

Taupin. — Voyons Muzedor, avouez-donc une bonne fois que vous êtes sourd comme un pot.

Muzedor. — Moi sourd ? Mais je n'ai jamais mieux entendu de ma vie.

Taupin (prenant sa montre et la lui mettant à l'oreille). — Voyons, êtes vous capable d'entendre le tic tac de cette montre là ?

Muzedor. — Mais très distinctement mon cher : tic, tac, tic, tac.

Taupin. — Eh bien, vous êtes très fort mon ami ; elle ne marche plus depuis un mois.

PHOTOGRAPHIES INSTANTANÉES



I

Comment le rédacteur sportif du SAMEDI a appris à patiner.



II

HIVER

Il fait froid ! des gens boutonnés
L'assent, la face violette ;
Sur tous les arbres, étonnés,
La neige a posé sa palette.

Hors des boudoirs capitonnés,
C'est l'hiver qui fait sa toilette,
Cache bien le bout de ton nez,
Mignonne, sous une voilette.

Le parc est dans un courant d'air,
Il tombe des plumes d'eider
À travers un voile de brume ;

La nymphe se cache en tremblant,
Et transi sur son socle blanc,
L'Amour vient de pincer un rhume.

L'HOMME MASQUÉ.

CONTE FANTASISTE

Il était une fois une petite gardeuse d'oies nommée Fancine, blonde comme les blés, et aussi malheureuse que les pierres du chemin. Elle habitait dans une vieille cahute, près d'une mare remplie d'ajoncs. La vieille femme qui la gardait n'était pas sa mère ; c'était une méchante sorcière qui la battait parce qu'elle était so-disant paresseuse.

* * *

Près de sa maison était une grande forêt pleine de sources bavardes qui fredonnaient leur éternelle chanson au travers des oseraies et des roches moussues.

Fancine, quand la vieille n'était pas chez elle, allait y rêver de longues heures, à l'ombre d'un chêne noueux et branchu.

* * *

Le soleil, là-bas, se couchait gros et rouge, la nuit se faisait dans le bois, tous les coins se remplissaient d'ombre, et Fancine, surprise par la nuit, courait à perdre haleine vers la baraque de la vieille, qui l'attendait pour la battre, pour la battre comme l'on bat un chien. Pleine de tristesse et de larmes, Fancine se couchait, mourtrie, sur un grabat, et dans la grande nuit silencieuse, elle méditait des plans d'évasion...

* * *

Un soir elle s'évada... La vieille avait roulé sous la table pour avoir trop bu ; Fancine ouvrit la porte et se sauva dans la nuit noire. Le vent

soufflait en rafale et de gros nuages barraient l'horizon livide.

Elle courut longtemps vers le bois, croyant toujours voir derrière elle la silhouette de la vieille femme, un bâton à la main, titubant à sa poursuite, et toujours prête à l'assommer.

* * *

Elle atteignit enfin la forêt, tandis que de grosses gouttes d'orage s'aplatissaient sur son front ruisselant de sueur. Le vent hurlait dans les arbres, une pluie froide et serrée crépitait sinistrement sur les feuilles mortes d'une clairière voisine ; le tonnerre roulait sa voix grondante et des



III



IV

lueurs blafardes éclairaient les arbres tordus, déracinés, de cette forêt apeurante et houleuse.

Exténuée, toute ruisselante d'eau de pluie, Fancine voulut entrer dans une grotte, mais elle s'arrêta ; le vent en faisait sortir des sons rauques et cavernaux ; c'étaient des voix sifflantes, suraiguës, des glapissements horribles, et des notes éfroyablement basses, semblant sortir des tréfonds de la terre... Alors elle eut peur, elle s'enfuit droit devant elle, courant comme une folle, se déchirant aux ronces mouillées, roulant dans les fondrières ; puis, à bout de forces, tremblante de peur et de

fatigue, elle tomba, anéantie, par terre, comme une morte.

Et toute la nuit la pluie tomba, toute la nuit l'eau ruissela sur son corps bleu par le froid, la tonnerre gronda jusqu'au jour, sinistrement, comme pour une fin de monde, un anéantissement de tout.

* * *

L'aurore teintait de rose l'horizon vague, les oiseaux lançaient leur premier cri du matin, déjà les fourmis laborieuses allaient et venaient autour de leurs fourmilières, quand un gros felon, tout essoufflé, donna Péveil.

Il avait vu, là bas, près d'un chêne, une petite fille étendue dans l'herbe humide.

Ce ne fut qu'une traînée de poudre, les brins d'herbe se penchaient pour se le dire, les abeilles colportaient la chose d'églantier en églantier, et les libellules, tremblant au fil de l'eau, en faisaient part, avec mille réticences, aux vallisneries et aux nénuphars.

* * *

Fancine devint bientôt l'amie de la forêt ; la petite comprit son langage, elle chanta avec elle, le silence, l'air tiède, la solitude ; elle composa de petits hymnes au printemps, elle chanta les bois dépouillés de l'automne, le ciel gris, les feuilles rouillées qui dansent en rond dans les clairières, l'hiver triste, l'été brûlant. Les sources aussi voulurent l'avoir pour amie, et elles lui apprirent leur douce musique, leur musique d'infinie tristesse.

Fancine se nourrissait des fruits de la forêt, buvait aux sources, et, la nuit, dormait dans quelque grotte, tandis que des grillons chantaient doucement, tout doucement dans la nuit claire et silencieuse.

* * *

Un jour, la vieille femme qui la cherchait, la retrouva, couchée dans l'herbe, dormant à l'ombre d'une touffe de myrthe. La vieille se tapit près d'elle, prononça des mots cabalistiques accompagnés de grands gestes et de formules divinatoires. Puis elle partit, toute cassée sur son bâton noueux, poussant de petits rires fêlés et lugubres de sorcière satisfaite.

* * *

PHOTOGRAPHIES INSTANTANÉES — (Suite)



III



IV

PHOTOGRAPHIES INSTANTANÉES — (Fin)



V

VI

Une vieille araignée uagone tant soit peu fée, avait tout entendu : A son réveil l'ancine devait se métamorphoser en libellule, et mourir au soleil couchant.

Tout cela de nouveau se répandit dans la forêt, les moucheron colportaient la nouvelle sur leurs ailes, le moindre brin d'herbe devenait héraut, le vent le sussurait dans les feuilles, et au bord de l'eau, des tremblis frissonnant de confidences, le disaient tout bas aux peupliers dont la tête dodelinait d'un air triste et entendu.

Le soleil était mort, la pâle libellule exhalée du dernier soupir de l'ancine était morte aussi.

La brise du soir se joua en vain dans ses ailes mortes et raidies, en vain un rossignol chanta longtemps sa chanson de renouveau, sa chanson allègre et douce qui fait revivre; rien ne bougea! rien ne répondit à cet appel, à cette mélodie cadencée des belles nuits de printemps...

... pendant que des phalènes voletaient à petits coups d'aile dans des rayons de lune qui se traînaient. Puis encore des myriapodes, encore des araignées volues et laides.

Tapis dans l'herbe, des grillons envoyaient au passage leurs derniers chants plaintifs, leur pauvre petit grincement triste, qui semble hésiter devant tant de noir, devant le mystérieux recueillement des soirs de beaux jours.

La fosse était prête, on y descendit la défunte sur un lit de roses, et chacun fit ébouler sur elle quelques mottes de terre. Une bête à bon Dieu fit un discours entrecoupé de sanglots, l'orchestre reprit sa mélodie plaintive et chacun se retira. En route en rencontra une longue file de thermes belliqueux qui s'en allaient détruire la maison de la méchante vieille,

PIERRE CH.

Se faire un nom dans la littérature est souvent une affaire de réclame, de coterie et d'admiration. Le scandale est aussi un moyen. Avoir du talent et du mérite est une tout autre histoire.



Avant de vous mettre au lit

prenez les Pilules d'Ayer, et vous dormirez mieux, vous vous éveillerez dans de meilleures dispositions pour votre travail de la journée. Les Pilules Cathartiques d'Ayer n'ont pas d'égal comme remède agréable et efficace contre la constipation, l'état bilieux, le mal de tête et toutes les affections du foie. Elles sont recouvertes d'une couche de sucre, et préparées si parfaitement, qu'elles guérissent sans les ennuis qu'on éprouve en prenant un tas de pilules qui existent dans le commerce. Demandez à votre droguiste les Pilules d'Ayer. Quand d'autres pilules ne vous apporteront aucun soulagement, celles d'Ayer sont

Les Pilules qui vous guériront.

Une Recette par Semaine

Les pommes de terre gelées ne doivent pas être considérées comme perdues.

Avant le dégel, on les fait tremper dans de l'eau dégoûdée, pendant le temps strictement nécessaire pour les dégeler.

Si elles séjournent dans l'eau plus longtemps, elles pourraient devenir acides et se corrompre. Immédiatement au sortir de l'eau, elles sont coupées par tranches, échaudées par les procédés ordinaires du blanchiment, puis desséchées au four dans une étuve et conservées ainsi pour être distribuées aux bestiaux, après avoir été trempées et cuites comme tout autre légume desséché.

B. DE S.

TRIO DE PROVERBES

Après le calme, la tempête.

On a donc plutôt le soleil levant que le soleil couchant.

A plusieurs mains l'ouvrage avance.

SANCHO PANÇA

A L'EXAMEN

— Monsieur Babylas, veuillez me dire que signifie cette expression: œuvres posthumes

— M'sieu c'est les ouvrages qu'un auteur a écrit après sa mort."

UN MOYEN UNIQUE

L'unique moyen de guérir la toux est de faire usage du Baume Rhumal qui en même temps fortifie les bronches, les poumons, la gorge en calmant l'irritation.

DICTONS POPULAIRES

Première ondée d'avril Fleur d'avril
Vaut son poids d'or. Tient par un fil.
Avril doux Saison tardive
C'est un bien partout. Ne fut jamais ol-
sivo.
Ne crois pas de l'hiver avoir atteint la fin
Que la lune d'avril n'ait accompli son plein.

FABLE - EXPRESS

L'OCCASION

Un porc ayant trouvé du lard dans un chaudron,
Se sentit sur le tard, ivre comme un cochon.

MORALITÉ

L'occasion fait le lard rond.

CAUCHAS.

**

Les gens dont les professions suivent, devraient, selon nous, avant de s'embarquer, prendre les bâtiments ci des sous :

- Les cavaliers, le navire à éperon.
- Les religieuses, le navire à voiles.
- Les royalistes les bateaux pourvus d'hélice.
- Les maçons, les bricks.
- Les pochards, les navires blindés.
- Les fruitiers, les bateaux de pêche.
- Les bouchers, les gardes côtes.
- Les femmes irritables, les vapeurs.
- Les négociants malheureux, les charlands.
- Les personnes alligées de cors et de durillons, les bateaux marchands.

Celebre Sel de Coleman
Sans égal pour la laiterie, la table et la ferme.
Prompte livraison garantie.
CANADA SALT ASSOCIATION
CLINTON, ONT.

FATHER KOENIG'S NERVE TONIC

Institution Cure d'Eau Kneip.

MILWAUKEE, WIS., Juillet, 1894. (8)

Il est de mon devoir de reconnaître ce qui suit:— J'ai souffert beaucoup de vomissements pendant plusieurs mois. Tous les médecins appelaient cette maladie une affection nerveuse, mais leurs traitements ne me donnèrent aucun soulagement. A San Francisco on me recommanda le Tonic Nerveux du Père Koenig. Après en avoir pris pendant quelques jours, les symptômes de ma maladie disparurent. Une seule bouteille suffit pour me guérir entièrement.

REV. A. GOETTE.

Mal de Tête de 30 Ans.

MILWAUKEE, WIS., Mai, 1894.

Il y a à peu près 30 ans, pendant un feu, je tombai dans une cave, pleine d'eau. Comme c'était en hiver, mes vêtements gelèrent sur moi avant que je puisse me changer. Depuis ce temps-là j'ai souffert de sévères maux de tête, et je fus traité par plus de 15 médecins; mais rien ne me fit autant de bien comme une bouteille de Tonic Nerveux du Père Koenig.

J. NETZHAMMER.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis.

Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.

Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS

E. McGALE 2123 rue Notre-Dame, Montréal. LAROCHE & CIE, - - - Québec.

D'un magistrat :

— Avez vous remarqué que le gagnant du dernier tirage des bons de l'Exposition est un habitant de Thouars?

— Non.

— Vous avez eu tard. Cela vous eût confirmé la vérité de cet axiome: la fortune est allée à Thouars!!! (alléatoire).

Voilà où ça mène, le droit!

QUEEN'S THEATRE DE COMEDIE de Montreal

Une semaine commençant le LUNDI, 29 MARS

Matinées Mardi, Jeudi et Samedi.

Les Trois Mousquetaires

Le célèbre drame d'Alexandre Dumas,

PAUL CAZENEUVE

Le grand comédien français, et les principaux artistes de la troupe d'Alexandre Salvini.

PRIX POPULAIRES.

THEATRE ROYAL

Matinée: Semaine commençant le lundi, 29 MARS

10c .. et .. 20c BOSTON... HOWARD... ATHENAEUM

Pas plus haut. Soir, Stéges Réservés: 10c extra.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

"Le Monde"

LE MEILLEUR

Journal à Nouvelles et ... aux Beaux Feuilletons

Le mieux renseigné sur toutes les questions d'actualité

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Table with 2 columns: Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire. Rows for 1 year and 6 months.

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

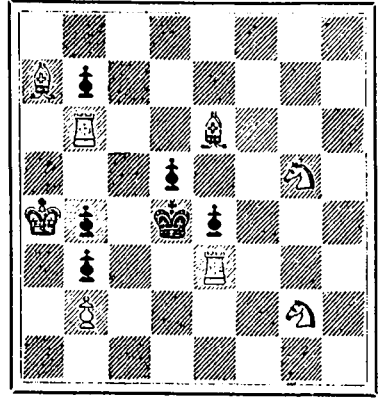
Un Medium d'Annonce hors ligne

BUREAUX ET ATELIERS:

NO 75 RUE ST-JACQUES

ECHecs

PROBLÈME No 101 Par W. CUGSTON. NOIRS



BLANCS

Les blancs jouent et font mat en deux coups.

SOLUTION DU PROBLÈME No 101

1 - C1R 1 - N'importe lequel 2 - Suivant le coup 2 - Echec et mat

Ont trouvé la solution du Problème No 101

MM. G. F. Wilkins, E. Espitalié, A. Barbier, F. Weber (Montréal); O. Gill, Melvory, F. M. Lupien (Québec); A. Labouret, E. Guignard, J. Lafoucade (Nouvelle-Orléans); U. Asselin (Worcester, Mass).

Jeux d'Esprit

Problème No 121

PROBLÈME CHIFFRÉ - 12 VIGS - 6313 - W37N32743 - 435Y - 187 78993H3743 - 3Y - 1156018 --

Problème No 122

PROBLÈME POINTE Logographe J' n'a n' e... u' t...; p... d... e... t... m... é... e... e... u... l... d... m... j... s... u... p... e...; o... e... d... j... n... s... q... u... b...

Problème No 123 - TABLEAU PARLANT



Quel est le personnage représenté dans le Dessin qu'on a sous les yeux?

Problème No 124

PROBLÈME ALPHABÉTIQUE CONSONNES

Métagramme v-c-e-n-q-p-d-s-j-v-s-e-c-l-r-j-v-s-d-m-n-e-h-f-c-h-g-z-p-h-g-z-m-c-r-v-s-p-r-r-z-f-r-q-d-d-r-p-j-s-s-c-h-g

Problème No 125

USAGES ET COUTUMES

Pourquoi les costumes féminins ont-ils les boutons à gauche?

Adresser les solutions des Problèmes à PHILIDOR.

Solutions des Problèmes

DE 112 A 111

No 112

Les ennuyés sont tous extrêmement ennuyés.

No 113

MOT HISTORIQUE

"Si je tenais toutes les vérités dans ma main, je me donnerais bien garde de l'ouvrir aux hommes."

Fontenelle philosophait près des murs de la Bastille. "Mentir, c'est, disait-il, faire une vérité qu'on doit dire; il n'en est pas ainsi de celles qu'il n'importe à personne de savoir et qu'il importe de cacher, soit à tout le monde, soit à plusieurs, soit à un seul. La vérité doit découvrir les fautes et les défauts des particuliers, lorsque ces fautes ou ces défauts peuvent nuire au bien général; mais, lorsqu'ils ne sont nuisibles qu'aux particuliers mêmes, elle doit les taire. A plus forte raison, la vérité doit-elle être tue, lorsqu'elle peut troubler l'ordre et la tranquillité publique."

L'opinion de Fontenelle est contredite par la presque unanimité des philosophes anciens et modernes.

No 114

William Shakspeare, illustre poète anglais.

Ont trouvé les solutions des problèmes de 102 à 106.

Ont trouvé 5 solutions: MM. G. F. Wilkins, A. Barbier, A. Espitalié (Montréal); U. Asselin, J. Lizotte (Worcester, Mass); A. Labouret, J. Lafoucade (Nouvelle-Orléans).

Ont trouvé 3 solutions: MM. O'Neil (Montréal); E. Guignard (Nouv.-Orléans); Minc F. Frey (Ottawa).

A trouvé 2 solutions: M. F. Lafortune (Detroit, Mich).

SUR LA PLAGE



On entend parler du Stearns, de son élégance, de sa force, de sa vitesse. Il y a quelque chose dans sa construction qui ne peut être retrouvé dans aucun autre bicycle. Le Stearns est en vogue dans tous les cercles.

Modèle C pour dames; Modèle A pour messieurs. Cent dollars pour tout le monde.

E. C. STEARNS & CO., MANUFACTURIERS, TORONTO, ONT.

AMERICAN RATTAN CO., Agts Canadiens pour la vente, TORONTO.

MACFARLANE & LOYD, AGENTS, 215 RUE ST-CATHERINE, MONTREAL.

... GRATUITEMENT ... A TOUS LES HOMMES ...

Il y a tant d'imposteurs que le public hésite souvent avant de se procurer des remèdes vantés à tort et qui ne remplissent aucunement ce qu'ils promettent. C'est pour ne pas être confondu avec cette classe de guérisseurs que nous offrons absolument gratuitement par la maille, à toute personne responsable, un simple paquet de nos puissantes PASTILLES RESTAURATIVES DE LA VITALITE, DU DR HOFFMAN, par lesquelles nous garantissons de rétablir votre vitalité, l'augmenter même, et faire de vous un homme nouveau. Les étonnantes puissances curatives du Céléri de Kalamazoo sont bien connues, nous avons foi dans notre traitement, sans cela nous ne vous offririons par notre remède gratuitement. Quand il vous aura rétabli, vous pourrez alors nous en envoyer le paiement. WESTERN MEDICINE CO. (Incorporated), 153 Bullard Block, KALAMAZOO, MICH.

EXPOSITION DE MONTRÉAL EN 1897

Le secrétaire gérant de la Compagnie d'Exposition de Montréal, Mr S. C. Stevenson, nous informe que l'ouverture de l'Exposition Annuelle pour 1897, aura lieu le 19 août. L'Exposition durera jusqu'au samedi 28 inclus.

En avançant la date ordinale de l'Ouverture, les Directeurs de la Compagnie de l'Exposition de Montréal ont voulu faciliter au public l'accès de cette exposition qui se trouvera ainsi ne pas coïncider avec plusieurs des plus importantes du Canada. De plus, le temps, ordinairement beau de la 2e quinzaine d'août, permet d'espérer une affluence non interrompue de visiteurs sur les terrains de l'Exposition. Pour toute information, s'adresser à Mr S. C. Stevenson, secrétaire-gérant, 218 rue St-Laurent.

LA CONSOMPTION GUÉRIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommption, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal. W. A. NOYES, 829 Powers' Block, Rochester, N. Y.

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

La Société Artistique Canadienne, à travers les temps durs que nous traversons, poursuit sa tâche, imperturbablement, sans jamais s'en laisser détourner par aucune considération. C'est dire que ses tirages réguliers, ses cours professionnels, enfin tout le programme qu'elle s'est fixée, depuis sa fondation, est méthodiquement suivi au plus grand intérêt de tous ceux qui suivent le développement de cette intéressante société et pour le plus grand bien de tous ceux qui en profitent.

Public, ne faillissez pas au devoir d'encourager les promoteurs de la Société Artistique Canadienne! Que ses scriptums s'enlèvent régulièrement afin de lui permettre de poursuivre sa tâche patriotique et doter Montréal de l'établissement rêvé, un Conservatoire National de Musique.

Nouvelles et Magnifiques Primes

DU "SAMEDI"

Tout ancien abonné qui renouvellera son abonnement au SAMEDI, pour 6 mois ou un an, en payant d'avance; tout nouvel abonné au SAMEDI qui paiera un an ou 6 mois d'abonnement d'avance, auront droit gratuitement et franco, sur leur demande, dans tout le Canada et les Etats-Unis à une des deux primes suivantes:

10—Napoléon Ier et son fils le Roi de Rome

magnifique chromo-lithographie, de 21 x 33, œuvre d'un jeune artiste canadien de 21 ans, Mr A. E. Charron.

20—Le Fils de l'Assassin

Un beau volume in 16 de 100 pages.

A tous nos acheteurs au numéro, sur envoi de la somme de 25 Centins, nous adresserons, également franco, Napoléon Ier et son fils le Roi de Rome.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Propriétaires,
Rue Craig, 516, Montréal.

PORTRAIT DE M^{GR} FABRE

Pour Encadrer - Grandeur 12 x 15

IMPRIMÉ SUR PAPIER DE LUXE

En vente dans tous les dépôts de journaux
au prix incroyable de

seulement **2 cts** seulement

PAR LA MALLE, 3 CENTINS.

POIRIER, BESSETTE & CIE, 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

The Promotive of Arts Association

(LIMITED.)

Incorporée par Lettres Patentes du Gouvernement Fédéral le 7 Octobre 1896.

1687 RUE NOTRE-DAME. - - - MONTREAL

Liste des prix à chaque tirage ordinaire :

Un Prix Capital de la valeur de.....	\$1000 00
Un Prix de la valeur de.....	400 00
Un Prix de la valeur de.....	150 00
Deux Prix de la valeur de \$50 chacun.....	100 00
Cinq Prix de la valeur de \$20 chacun.....	100 00
Huit Prix de la valeur de \$10 chacun.....	80 00
Trente Prix de la valeur de \$5 chacun.....	150 00
Cent cinquante Prix de la valeur de \$2 chacun.....	300 00
Cinq cents Prix de la valeur de \$1 chacun.....	500 00

PRIX APPROXIMATIFS :

100 prix étant 50 numéros avant et 50 numéros après celui du Prix Capital, de la valeur de \$1 chacun.....	\$100 00
100 prix étant 50 numéros avant et 50 numéros après celui du prix de \$400, de la valeur de \$1 chacun.....	100 00
999 numéros terminant par les deux mêmes derniers chiffres que le numéro du Prix Capital, de la valeur de \$1 chacun.....	999 00
999 numéros terminant par les deux mêmes derniers chiffres que le numéro du prix de \$400, de la valeur de \$1 chacun.....	999 00

Tirage tous les vendredis, à midi.

Prix du Billet, - - 10c

On demande des agents. Valeurs rachetées sans escompte.

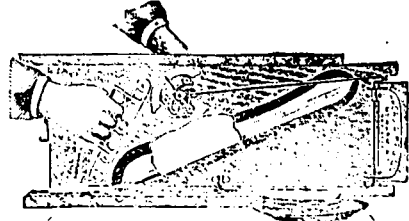
L'origine des lettres D et E de l'alphabet, d'après un vieux document :

Un navigateur, le premier,
A trouvé D, la chose est sûre,
Car un marin ne s'aventure
Jamais sur la mer sans "son D".

Un potier, dans son humeur brusque,
Brisant un vase mal tourné,
S'écria vilain pot "fait l'E".
L'E nous vient donc d'un vase étrusque.

Voici d'autre part, sur la même lettre,
une variante qui n'est pas moins gaie :

Quand notre globe dans l'espace
Par le Créateur fut jeté,
Le temps qui jamais ne se lasse,
Avait depuis longtemps "son E"!



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de...
COUPELLERIE des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...

L. J. A. SURVEYER, Quincaillier
6 Rue St-Laurent.

SEPT... MILLIONS

Un gros nombre, n'est-ce pas? Neanmoins, il représente le nombre de pores qu'il y a dans la peau. N'avez-vous jamais réfléchi à la quantité de matière étrangère contenue dans ces petites bouches des pores et qui menace votre santé? Le bain tueur russe nettoie, purifie et ventile les pores... ce que le savon et l'eau ordinaires ne peuvent pas faire.
Bains, durant le jour, 75c. Le soir, jusqu'à dix heures, 50c.
Jour de dames, les boudis avant midi et les mercredis après midi.

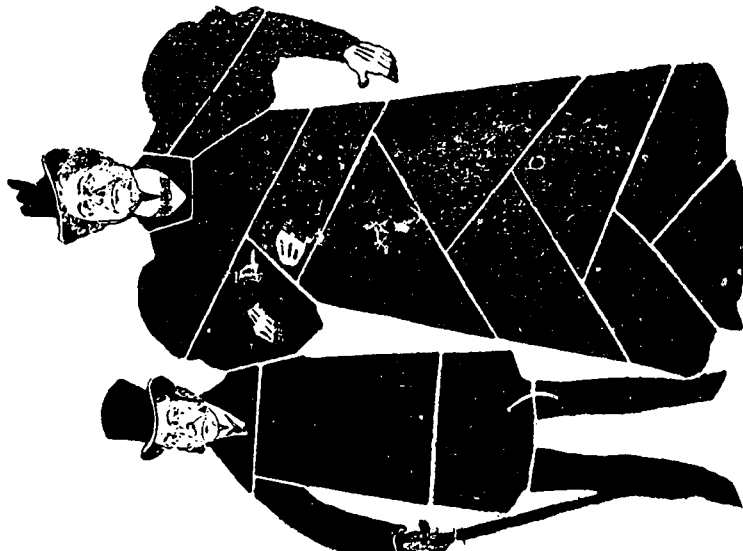
OUVERT TOUTE LA NUIT

BAINS LAURENTIENS...
Angle des rues Craig et Beaudry

Newspaper Advertising

Concerning
Consult **CANADIAN ADVERTISING AGENCY**
JOHN E. SUTCLIFFE
EUROPEAN OFFICES,
60 Walling St., London, Eng.
5 Rue De La Bourse, Paris, France.
H. E. STEPHENSON
AMERICAN OFFICES,
26 King St. E., Toronto, Can.
Carter Bldg., Boston, U.S.A.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 70



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis, qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : Mme Wilfrid Desjardins, Mme Auguste Provost, Mme Art Roy, Mlle Marie Bissonnette, Mlle L. Dufresne, Mlle Rachel Faucher, Mlle Kilda Turcotte, Mlle M Roy, MM Alf Adam, Jos Beaulieu, Edouard Bois, M Nap Brisson, Théodore Carrière, G E Cartier, W H Champagne, R Collet, Wilfrid Delorme, L E Demers, Joseph Jetté, Philippe Labrèche, Alfred Laurin, Arthur Payette, Alexandre Raymond, P O Richard, Ernest Robitaille, J A Rouette (Montréal), Sylvio Gauvin (Acton Vale, Que), Léon Darche (Danville, Que), Mlle Anna Perras, Oscar Thériault (Hull, Que), Mme A Gussion, Mlle Maria Montreuil, M Bernier, Alfred Bouchard (Lévis, Que), Mlle Régina Fréchette (Marieville, Que), Jos Campant, Max Dagenais (Mile End, Que), Mlle Clara St-Pierre, Eugène Gagnon, Alfred Gratton (Ottawa, Ont), Mlle Joséphine Gagné, R Dorval (Québec, Que), Mme N Fortin (Rivière Ouelle, Que), Mlle Emma Grégoire, George Mailloix (St Hyacinthe, Que), Mme Arthur Poliquin (St Roch de Québec), Edmond Bussière, Wilfrid Malouin (St Sauveur de Québec), Mlle Emma Beauvolet (Terrebonne, Que), Mlle Amélie Patry (Victoriaville, Que), Mlle O M Lamoureux, A M Demers (Waterloo, Que), D Fortin (Bridleford, Me), Hypolyte Thibault (Bridleport, Conn), Elzéar Dorostiers, Joseph Bourde (Brunswick, Me), Mme F Charbonne (Central Falls), Thomas Dionne (Chicago, Mass), Peter Bonnick, Joseph Grégoire (Coheo, N Y), Mlle Clara Fréchette, Mlle Angelina Lacroix, Mlle Almida Richard, Jos D Massé, Adélard Montminy, Jos D Thibault (Fall River, Mass), Octave Anctil (Fitchburg, Mass), Israël Labelle (Holyoke, Mass), Thomas Hébert (Lawrence, Mass), Mlle Phionéne

Parent (Lawiston, Me), Mme J S Aubin, Mme Art Lavallée, Mlle Angeline A Tourigny, Alvary Cadieux, M J Lafrance, Joseph Lajoie, Louis Lambert, J Bie Lavallée, Emélie Matte, Antoine Prudhomme, Arthur Simard (Lowell, Mass), Mme Virginio Dusablon, Mme J T Jacques, Mlle Alice Bellemare, Mlle Doria Allard, Gonzague, Pierre Lafontaine (Manchester, N H), Michel Beaupré (New Bedford, Mass), Alex Derbès (Nouvelle-Orléans, La), Clovis Plante (North West Port, Mass), Mlle Georgiana Bélanger (Pittsfield, N H), Mlle Claire Dionne, Ernest Desjardins, Joseph Dionne (Salem, Mass), Archille Gosselin (Somersworth, N H), Moss Potvin (Woonsocket, R I), Mme Dieudonné Goyette (Holyoke, Mass), Mme Roger Alain (St Roch de Québec), Julien Destoyers (Watafield, Vt), Joseph Derbès (Nouvelle-Orléans, La).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de Jos Campeau, 141 St Laurent (Mile End, Que), Louis Lambert, 338 Suffolk (Lowell, Mass), Achille Gosselin (Somersworth, N H), Mme Dieudonné Goyette, 523 Bridge (Holyoke, Mass), Mlle Claire Dionne, 7 Naumkeak (Salem, Mass).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal, 50 centins en argent, ou une magnifique épinglette pour homme ou dame. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Le tirage s'est fait en présence de MM A M Demers (Waterloo) et T A Ducharme (Montréal).

LA

Société Artistique Canadienne

210 RUE ST-LAURENT

PROCHAIN TIRAGE

7 AVRIL '97

BILLETS ENTIERS, - 10 CENTS

DISTRIBUTION } Le Numéro 63,473 a gagné le prix de \$1,000.
do do 17,815 do 400.
24 MARS } do 1,539 do 150.

N.B.—Les tirages ont lieu au Monument National, rue St-Laurent, à 1½ heure de l'après-midi. Le public est invité. Admission gratuite.

L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ

DU DR FRED. J. DEMERS

Produit des effets non seulement prodigieux, mais presque miraculeux dans les maladies suivantes: Flueurs Blanches, Faiblesse Générale, Débilité Nerveuse, Vapeurs, Enervations, Hystérie, Vertige, Idées Fixes, Scrupules, Migraine, Vents, Incontinence d'Urine, Menstruation d'effleure ou supprimée, Beau Mal, Fatigue ou Epuïsement Cérébral -- chez l'Enfant, comme chez la Femme et l'Homme produit soit par le chagrin, les affaires ou les travaux intellectuels; et contre les affections de la Moëlle Epinière.

Ainsi donc, si vous souffrez d'aucune de ces maladies achetez cette Merveilleuse Préparation, qui est une VÉRITABLE Nourriture du Système Nerveux, et non moins précieuse aux gens en santé, pour se préserver des maladies, qu'aux malades pour se guérir.

Comme garantie, exigez toujours, sur chaque bouteille, le NOM et la SIGNATURE de l'auteur en ENCRE ROUGE.

Le prix est de \$1.00 le flacon ou 3 flacons pour \$2.50.

Si votre pharmacien ne l'a pas, adressez-vous au No 1157 Rue St-Laurent, ou l'on vous montrera des centaines de personnes guéries.



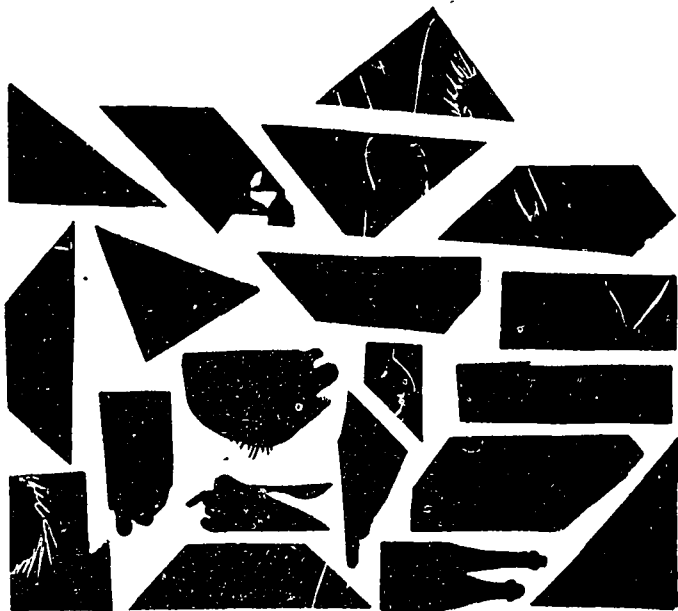
PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
"Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 50.

TROP DUR POUR LUI

La fille. — Dis, papa, voilà Georges qui prétend que ça sera bien dur pour lui de me faire vivre sur le même pied auquel je suis habituée ici!

Le père. — Épouses-le quand même, ma chère, car c'est effectivement si dur, que moi-même je n'en puis plus.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 72



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition, LE VIEUX GOURMAND.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

Avis Important — Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le jeudi 8 avril, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou une magnifique épinglette pour homme ou dame, ou 50c en argent, au choix des gagnants.

Nouvelle Manière de Poser
les Dentiers sans Palais
DENTS POSEES SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

PHARMACIE DANIEL

1593 Rue Notre-Dame
Près le Palais de Justice

PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ
Médecines Brevetées

Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes
Parfums et Articles de Toilette, un choix...

Les Dimanches et Fêtes: 9 heures a.m. à 1 heure p.m., et 4 heures à 6 heures p.m.

Tél. des Marchands 451
Tél. Bell 2209 ED F. G. DANIEL
23 js

There's No Use Wasting Words on
Ripans Tabules

- THEY -
CURE HEADACHE,
DYSPEPSIA,
CONSTIPATION,
HEARTBURN,
DIZZINESS,
BILIOUSNESS.

DRUGGISTS SELL THEM.
... And That's All There is to say.

30 mai 07

A. MONGEAU

NO 42 RUE ST-LAURENT
(Entre les Rues Craig et Vitré.)

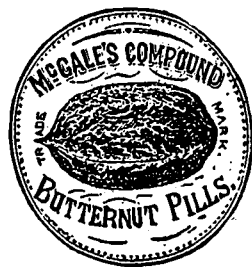


Examen gratis de la vue par un opticien spécialisé.

GOMME du Dr Adam
Pour le Mal de Dents
En vente partout, - 10 cts

50 ANS EN USAGE!

DONNEZ AUX ENFANTS
SIROP DU D^r CODERRE



POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-24

LES

CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

DIX Cents

Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE

Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

30 pour cent

... DE ...

COMMISSION

Pour la vente des Billets de la

Société . . .

Nationale de

Sculpture . .

à des agents responsables

GROS LOT \$1,500.00

PRIX DU BILLET, 10c

Tirage tous les Mercredis

104 rue St-Laurent.